U d'/of OTTAWA
39003003937439

20/3/30

30-3-33

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesroutes00vog

Les Routes

V^TE E.-M. DE VOGÜÉ
de l'Académie française.

LES ROUTES

PRÉFACE
par le Comte D'HAUSSONVILLE
de l'Académie française

PARIS
BLOUD ET Cie, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1910

Tous droits réservés.

PQ
2476
.V63R6
1910

PRÉFACE

Il y a quatre mois à peine, quelques amis de Brunetière se réunissaient chez l'un d'entre eux et décidaient d'honorer sa tombe par quelque témoignage de leur souvenir. D'un commun accord ils chargeaient Eugène-Melchior de Vogüé d'adresser au public français et étranger l'appel nécessaire. Aussitôt Vogüé prenait la plume, et, dans quelques lignes vibrantes, comme il savait les écrire, il faisait appel « à l'affection des nombreux disciples dont Brunetière fut le guide, à la gratitude des lecteurs qu'il intéressa, à tous les honnêtes gens qui se plaisent à honorer sur un tombeau, par delà les dissidences de la vie, ces hautes vertus de l'esprit humain : labeur, sincérité, désintéressement, libéralité, dans le don perpétuel de soi-même ». De tous ceux-là, il sollicitait le concours en vue de lui élever « non point un monument fastueux dont il n'eut point voulu, mais un buste sur une stèle et d'offrir au passant

une image sensible de la pensée qui se donna si généreusement à la communauté française ». L'appel était imprimé, prêt à paraître, quand Vogüé lui-même a été abattu, en une nuit, brutalement, par la main sournoise de la mort.

Brunetière ! Vogüé ! Par ces deux pertes si rapprochées, la génération des hommes qui ont dépassé la soixantaine n'a pas seulement perdu sa couronne : elle a été décapitée. Quelle fatalité déplorable les a fait disparaître si prématurément l'un après l'autre, eux dont il y avait encore tellement à espérer, qui avaient encore tant de choses à nous apprendre. Et ceux-là au contraire dont il n'y a plus rien à attendre, et qui ont déjà dit le peu qu'ils avaient à dire, ceux-là demeurent sur terre, inutiles, attendant leur tour.

Qu'il soit permis du moins à l'un de ceux-là, non point d'élever à Vogüé un monument — il n'en serait pas capable — ni même d'ériger son buste sur une stèle, mais de graver trop à la hâte un médaillon où ceux qui ont comme lui connu et aimé Eugène-Melchior de Vogüé puissent déjà retrouver quelques traits de cette noble physionomie.

*
* *

Mes relations avec Vogüé ne dataient point de nos années d'enfance ni même de première jeunesse. Son enfance s'était écoulée loin de Paris, dans le vieux château de Gourdan qui appartenait à une branche cadette des Vogüé, et qui était sa propriété personnelle, de par le testament d'un oncle. Dans la préface de son premier volume, il a fait allusion avec discrétion, car il avait la pudeur des confidences, à ses souvenirs d'enfance dans cette demeure seigneuriale, aux heures passées aux coins du feu dans la vieille bibliothèque « à lire des poètes chéris, à deviser de voyages et d'histoires, de projets et d'espérance ». Lorsque des considérations supérieures le contraignirent à laisser cette demeure familiale passer en des mains étrangères il en souffrit. Plusieurs aquarelles reproduisant le château de Gourdan, avec ses pavillons et ses terrasses, ornaient les murs de la pièce où il se tenait de préférence. Sans doute ses yeux se tournaient souvent avec regret vers ces témoins de son jeune passé : mais sinon à ses proches,

du moins à ses amis il n'en parlait jamais.

Les premières années de sa jeunesse s'écoulèrent à Grenoble où il fit son droit. Quand la guerre éclata, il avait vingt-deux ans. Il s'engagea dans le régiment d'un frère plus jeune qu'il vit à ses côtés atteint d'une blessure mortelle. Au cours de la campagne il obtint la médaille militaire, seule décoration française dont il ait jamais été honoré. A Sedan, il fut fait prisonnier. Lorsque Rousse le reçut à l'Académie française, il parla sur la foi de Déroulède, « des clairons prussiens sonnant la *Marseillaise* ». Ce fut le choral de Luther que les soldats allemands entonnèrent le soir de Sedan, et bien souvent Vogüé m'a dit l'impression douloureuse qu'il avait ressentie lorsque, du camp où il était parqué avec les autres prisonniers, il avait entendu le chant religieux par lequel l'ennemi vainqueur célébrait son triomphe.

Cette enfance sévère, dans un vieux château, cette jeunesse isolée dans une ville à laquelle ne le rattachait aucun lien et coupée en deux par la tragédie de l'Année terrible, développèrent en lui un penchant inné à la mélancolie, non pas à ce vulgaire mal du siècle, dont lui-même a dit

que le plus souvent il était « individuel, artistique, cher à celui qui le possédait », mais à cette mélancolie dont Lacordaire a eu raison d'écrire « qu'elle est inséparable de tout esprit qui va loin et de tout cœur qui est profond ». L'âge, car la mélancolie est surtout un mal de jeunesse, les succès, on pourrait presque dire la gloire ne le guérirent jamais complètement de ce noble mal. Au fond, tout à fait au fond, malgré des apparences d'animation, d'exubérance, parfois même de gaieté, Vogüé a toujours été un triste.

A peine revenu de captivité, il fut emmené à Constantinople par le chef de son antique maison qui, déjà membre de l'Académie des Inscriptions, devait devenir un jour son confrère à l'Académie française. C'était le temps où la jeune République trouvait encore que les vieux noms ne déparaient pas ses ambassades. Il y passa quatre ans, et c'est de là que sont partis ses premiers écrits.

Je me souviendrai toujours de l'impression d'abord de surprise, puis d'admiration que j'éprouvai, à la campagne, lorsque dans le numéro de la *Revue des deux Mondes*, du 1er janvier 1875 je lus un article

qui avait pour titre *Syrie Palestine* et qui se terminait par cette signature : Eugène-Melchior de Vogüé. J'eus tout de suite le sentiment qu'un écrivain de race nous était né, et ce sentiment fut partagé par les bons juges au milieu desquels je vivais. Mais qui pouvait bien être cet inconnu, portant un nom si connu? Je m'informai et appris facilement ce que je viens de dire. Le public lettré ratifia bien vite ce jugement d'une petite élite : je parle de ceux qui étaient les hôtes de mon père et de ma mère à Gurcy. Les articles qu'il publia successivement dans la *Revue des deux Mondes* au cours des années suivantes et qui réunis forment le volume intitulé : *Syrie Palestine Mont Athos* rendirent familiers à l'admiration de tous le nom et le double prénom de cet inconnu de la veille. C'est que, dans ce petit volume, il est déjà tout entier avec sa forme brillante qu'une maîtrise plus grande en l'art d'écrire devait, avec les années, rendre plus sobre en lui laissant tout son éclat, avec ses métaphores hardies et poétiques, cependant toujours bien suivies et heureuses, avec ce don du verbe et ces trouvailles de mots qui lui faisaient inventer des expressions nouvelles pour rajeunir des idées vieilles comme le

monde. Il y était tout entier aussi par la pensée déjà singulièrement réfléchie chez un être aussi jeune — il avait à peine vingt-cinq ans — par le coup d'œil philosophique jeté sur les choses et l'histoire du monde, par je ne sais quoi d'ardent et de désenchanté à la fois, qui, tout en mesurant le néant de la vie s'intéressait cependant avec passion à ses manifestations diverses. Ces études révélaient en outre chez leur auteur une solide culture intellectuelle et des lectures abondantes, des connaissances générales allant presque jusqu'à l'érudition, une égale familiarité avec l'antiquité classique et la littérature moderne, avec Homère et Chateaubriand.

Chateaubriand ! Lorsqu'un voyageur vous invite à le suivre en Orient, lorsqu'il vous conduit en Terre Sainte, à Jérusalem, au Mont Carmel, il s'expose par cela seul et sans y prétendre à une comparaison redoutable. Du premier coup, chacun la fit, car tout y invitait. Vogüé soutint la comparaison sans désavantage. Chateaubriand aurait-il en effet senti autrement, et mieux dit lorsqu'après avoir visité par une belle nuit claire, l'emplacement de la « divine » Byblos où l'on ne découvre

même plus des ruines, Vogüé rappelle la malédiction du prophète Juif : J'exterminerai jusqu'à sa poussière : *Radam pulverem ejus de eâ*, et lorsqu'il ajoute : « Je regarde autour de moi et dans le silence et la solitude, sous les débris accumulés par d'autres races, je ne retrouve même pas en vérité, un peu de la poussière de ces âges merveilleux. Seule, la vague obstinée revient mourir à sa place ancienne : seule, la lune poursuit sa route immuable, propice et compatissante aux souvenirs du passé. Où sont ces races bruyantes et disparues ? Ces choses qui ne pensent pas et qui restent, la mer, les astres, les montagnes sont donc plus fortes que nous qui pensons et passons. »

Aux réflexions que lui inspirent les aspects uniformes de la nature et les spectacles variés de la vie ne donne-t-il pas même une forme moins achevée peut-être que Châteaubriand mais plus simple et qu'on sent plus sincère. Ainsi, après le récit d'une nuit passée dans une cellule au Mont Carmel, à regarder la mer à travers les grilles de la fenêtre, il ajoute : « L'infini, vu à travers les barreaux d'une prison, n'est-ce pas là toute notre vie. » C'est qu'en effet, durant toute sa vie, son

âme inquiète s'est heurtée contre les barreaux de la prison, jusqu'au jour où, trop tôt libérée, elle a pris son essor vers l'infini.

Il était lui-même encore, et encore tout entier, dans le volume intitulé : *Histoires Orientales* et publié en 1880. Ce volume contient en effet son premier essai dans un genre où il devait briller par la suite, les œuvres de pure imagination. C'est bien l'ébauche d'un roman, l'histoire du Syrien Vangheli qui, tour à tour aspirant diacre, marin, pêcheur d'éponges, amoureux de la pauvre folle Lôli, meurtrier de son rival, soldat de Kolokotroni puis d'Ibrahim, raconte ses pérégrinations douloureuses au voyageur franc qu'il a rencontré et remercie « le Seigneur miséricordieux d'avoir fait la terre si grande, afin que ceux qui souffrent puissent marcher devant eux jusqu'à ce qu'ils aient lassé le souvenir qui les poursuit. » Les pérégrinations de Vangheli se terminent au monastère du Mont Athos. Avant de mourir il demande que, sur sa tombe, on inscrive ce seul mot : *eurêka j'ai trouvé* et il recommande qu'on montre cette inscription au voyageur franc à qui il n'a plus rien à apprendre : « sa tombe en saura davantage. »

Cependant j'aime encore mieux dans ce volume l'étude intitulée : *Chez les Pharaons*. Je ne crois pas en effet que jamais il ait écrit de plus belles pages, sauf celles que lui inspira plus tard le souvenir de Mariette. Cette première visite à la terre d'Egypte lui causa une sorte de commotion. Elle lui donna le sentiment « d'une révélation nouvelle tombant brusquement dans nos idées acquises, faisant voler autour d'elle les dates et les systèmes reçus, bouleversant les plans de l'histoire, révolutionnant notre pauvre esprit, substituant aux perspectives familières des horizons autrement ordonnés, intervertissant sur bien des points la généalogie acceptée jusqu'ici de ses idées et de ses connaissances. » Les longues heures passées par lui dans le musée de Boulacq développèrent encore les tendances philosophiques et mélancoliques de son esprit. En présence de ces « corps intacts, de ces figures de granit, de ces attestations de victoires et de splendeurs royales » il sentit plus que jamais « l'amère vanité d'être » et le contraste entre ces images de mort et la vie perpétuelle de cette nature aussi forte, aussi féconde qu'elle l'était il y a des milliers d'années, ramenait son esprit au

thème éternel de toute philosophie : la caducité des choses humaines opposée à l'impérissable jeunesse de la nature, « l'effroyable peu que nous sommes, nous notre histoire, notre courte antiquité en face de cette création antérieure à tout, survivant à tout, ne défaillant jamais. » Au seuil du désert, au pied des Pyramides, au sortir de ces hypogées où depuis sept ou huit mille ans sont ensevelis des rois dont la pioche impitoyable de l'archéologue trouble le dernier sommeil, il s'absorbait dans la lecture de Pascal. » Les *Pensées* du grand tourmenté lui semblaient le seul commentaire assez éloquent pour être supporté en un tel lieu, mais n'en donne-t-il pas un commentaire presqu'aussi éloquent lorsque, remarquant une pauvre petite tente qu'un fellah employé aux fouilles avait dressé dans le sable, il ajoute : « Alors j'ai pensé qu'il doit y avoir quelqu'un pour qui cette antiquité et cet espace sans bornes sont misères égales, qui juge ce mendiant et les Pharaons, cette loque de toile et les Pyramides, aujourd'hui et les longs siècles à la commune mesure de son éternité ; et quand l'homme roula d'un geste son lambeau d'étoffe sur son piquet, au matin venu, je

me rappelai qu'Isaïe le prophète a dit : *Terra auferetur quasi tabernaculum unius noctis* ; cette terre sera enlevée comme la tente d'une nuit ».

Cette terre d'Égypte le revit plus d'une fois. Des intérêts nouveaux dans sa vie l'y rappelèrent souvent et quand la compagnie de Suez voulut élever sur les bords du canal une statue à Lesseps, l'Académie française et l'Académie des Sciences chargèrent Vogüé de prendre la parole en leur nom. Nul n'avait qualité, autant que ce nouveau membre du Conseil pour faire l'éloge du grand Français. L'année dernière il y retourna encore. Il y trouva les Anglais établis en maîtres et ce spectacle lui fut dur ; il souffrit aussi de voir un énorme hôtel dominer à Eléphantine la berge où l'on ne voyait que des huttes arabes lorsqu'il y vint pour la première fois. Mais son patriotisme goûta quelque consolation lorsque, la nuit venue, il remarqua une lumière qui tremblait de l'autre côté du fleuve dans une petite maison blanche que son crépi de chaux détachait en vigueur sur le fond noir du tertre de décombres. Deux chaises, un rayon pour les livres, une table de bois blanc composait tout ce campement qu'il

entrevoyait à travers la porte ouverte. Mais la lampe allumée sur cette table était la lumière de la science et l'homme qu'elle éclairait était un savant français.

*
* *

Ce volume d' « *Histoires orientales* » révélait en même temps une préoccupation nouvelle chez cet esprit toujours en mouvement. Il contenait deux articles sur la Russie. C'est que les hasards de la carrière diplomatique avaient fait abandonner à Vogüé Constantinople pour Saint-Pétersbourg où il avait été nommé troisième secrétaire à l'ambassade du général Leflo. Rapidement il s'était pris de passion pour cet Orient nouveau, moins connu et moins exploré que l'ancien. Le mystère russe l'attira ; il aima la steppe comme il avait aimé le désert : il en décrivit l'étendue monotone et sans limite, la morne désolation en hiver, la riche floraison au printemps, avec la même plume enchanteresse qui lui avait servi à peindre les bords arides de la mer Morte ou les nuits lumineuses de l'Egypte. La Russie enrichit sa palette de

nouvelles couleurs. Mais les aspects nouveaux de cette nature et de cette terre inconnue ne furent pas seuls à le captiver. Le peuple silencieux qui l'habitait l'intéressa davantage encore. Il voulut pénétrer le secret de ce silence. Il se familiarisa avec la langue russe qui est, dit-on, la plus difficile, mais aussi la plus variée et la plus souple de l'Europe. Il ne se contenta pas de fréquenter et d'observer la société à demi cosmopolite qui orne les salons de Saint-Pétersbourg. Il étudia les mœurs du peuple russe et se pencha vers lui. Il battit en chasseur les plaines giboyeuses qui entourent en Ukraine les nids des seigneurs et il s'assit pour causer avec les paysans sur les bancs de bois des *izbas*. Il fit plus et mieux. Il s'attacha pour toujours à la Russie par un de ces doux liens qui permettent de pénétrer, à travers une âme de femme, l'âme de tout un peuple, et si ce lien fut assez lâche pour ne pas l'y enchaîner il lui dut cependant, malgré l'éloignement et la distance, de ne jamais s'en détacher tout à fait.

L'histoire de Russie, si mal connue en France, paraît d'abord l'avoir tenté. Il tira de cette histoire deux récits : *Le fils de Pierre le Grand* et *Un changement de règne*.

Ces deux récits contiennent des pages admirables. Il y raconte avec une sobriété tragique la double histoire de ce père, bourreau de son fils, et de ce fils vengeur de son père dont il force les assassins à saluer le cercueil. Ces pages que je viens de relire m'ont fait regretter une fois de plus, non pour lui mais pour nous, que Vogüé ne se soit pas consacré exclusivement à l'histoire et en particulier à l'histoire de notre France. Il y aurait apporté, avec la sagacité, la pénétration et l'érudition qu'il aurait acquise au besoin, l'imagination d'un Carlyle, la poésie d'un Augustin Thierry et la résurrection d'un Michelet. Bien mieux que ce dernier, il eut pu mériter la qualification d'historien national car il aurait parlé de la vieille France avec amour et piété. Mais un esprit aussi agile ne pouvait s'enfermer toujours dans un espace circonscrit ; un être aussi vivant ne pouvait borner son ambition et son regard à la méditation des jours antiques. Il était trop jeune, trop plein d'ardeur et de désirs pour ne pas tourner les yeux vers les jours à venir. Si j'ai bien compris Vogüé, il y avait en lui deux hommes, qui, je ne dirai pas se combattaient, mais se succédaient alternativement l'un à l'autre;

un homme de tradition, épris du passé, sensible à la grandeur et à la poésie des souvenirs, issu d'une famille de vieille noblesse, soumis, plus qu'à certains moments il ne voulait s'en rendre compte, aux mystérieuses influences de l'hérédité et de la race ; mais il y avait aussi un homme de progrès, curieux non seulement du présent, mais de l'avenir, toujours à l'affut des idées nouvelles, tenant à ne point apparaître aux générations naissantes, comme un homme d'autrefois, les yeux ouverts aux clartés encore douteuses, l'oreille tendue aux rumeurs à peine perceptibles. A cet homme là, l'histoire et surtout l'histoire de Russie ne pouvait suffire comme étude et préoccupation habituelle. Il ne tarda pas à se tourner vers des sujets plus modernes.

*
* *

Les études que Vogüé a publiées et réunies en volume sous ce titre : *le Roman russe* sont aux yeux de beaucoup l'œuvre capitale, à laquelle son nom demeurera attaché. C'est, dans une certaine mesure, avec raison, car ce livre est un acte. Ce n'est

rien exagérer de dire qu'il a préparé le rapprochement de la France avec la Russie. A l'époque où ces études sur les romanciers Russes parurent, la France était encore douloureusement isolée en Europe; elle ne savait guère de quel côté tourner les yeux pour trouver sympathie et appui. Les hommes politiques n'ignoraient pas le service que la Russie avait rendu en 1875 à la cause de la paix, mais les plus optimistes d'entre eux osaient à peine rêver d'une alliance à laquelle le souvenir des guerres passées et la différence des institutions présentes semblaient apporter de tels obstacles. C'est qu'une alliance entre deux grands peuples ne se conclue pas uniquement dans les chancelleries. Pour la sceller de façon durable la signature de deux ministres des Affaires étrangères, voir même de deux chefs d'Etat apposée au bas d'un traité sur parchemin ne saurait suffire. Il faut encore, dans les temps démocratiques, qu'à l'avance les deux peuples se soient pénétrés, compris et aimés, sinon l'alliance est fragile et ne résistera pas au premier heurt des vues divergentes, et des intérêts contraires.

Plus de dix ans avant qu'un pacte

écrit ne liât les deux nations, Vogüé en eût le sentiment. « Pour des raisons littéraires, dit-il dans l'*Avant-propos*, du *Roman Russe*, pour des motifs d'un autre ordre que je tais ici parce que chacun les devine, je crois qu'il faut travailler à rapprocher les deux pays par la pénétration mutuelle des choses de l'esprit. Entre deux peuples comme entre deux hommes, il ne peut y avoir amitié étroite et solidarité qu'alors que leurs intelligences ont pris le contact ». A cette pénétration et à ce contact Vogüé a travaillé, avec quelle efficacité chacun le sait. Point n'est besoin de rappeler le souvenir de ces études où il a successivement expliqué Gogol, Pouchkine, Tourgueneff, accoutumé les Français à prononcer le nom de Dostoïevsky et révélé Tolstoï. Pour donner la mesure de l'influence exercée par lui, je me bornerai à citer un petit fait. Avant la publication de l'article sur Tolstoï, une grande maison de librairie, souvent plus soucieuse de travailler pour les lettres que pour le profit, avait déjà fait traduire *Guerre et Paix*. Durant les cinq années qui précédèrent l'article sur Tolstoï, cinq cents cinquante exemplaires seulement avaient été

vendus. Durant les cinq années qui suivirent plus de dix mille furent écoulés. « Je n'ai point vu, dans toute ma carrière, me disait un des chefs de la maison Hachette d'exemple pareil ». C'est que ces études sur les romanciers Russes dépassent les bornes des articles de critique ordinaire. On n'y trouve pas seulement la biographie singulièrement vivante des auteurs eux-mêmes et l'analyse de leurs œuvres, qui n'est jamais froide et sèche, comme le sont d'ordinaire les analyses. Au travers de ces biographies et de ces analyses, Vogüé sème à pleines mains des idées, des aperçus, des réflexions où se trahissent tantôt l'ardeur inextinguible de son esprit, tantôt l'inquiétude éternelle de son âme. « Malheur s'écrie-t il, aux générations qui ne sont pas un instant crédules au mensonge de la vie, qui ne se brûlent pas à leur propre flamme et laissent refroidir la vieille humanité. Comme tout ce qui existe, elle ne dure que par une perpétuelle combustion. » Mais il dira aussi à la dernière page du livre : « Le plus heureux d'entre nous pleure dans le meilleur de son âme je ne sais quelle chose perdue qu'il n'a jamais connue. »

A la trame nécessairement un peu uniforme de ses jugements littéraires, il entremêle les fils brillants de descriptions où il ne se montre point inférieur à l'auteur des *Récits d'un chasseur*. Je ne puis résister au désir de citer, en l'abrégeant, celle du pays d'Orel. « C'est encore la Grande Russie, mais on sent que le ciel du Sud n'est pas loin; la nature du Nord, jusque là rude et extrême, y entre en contact avec le Midi; elle fait quelques efforts pour se modérer et sourire. La terre noire commence; elle allonge à l'infini des plaines ses gros labours, changés l'été en mer de froment. Le chêne apparaît et donne un aspect plus robuste aux maigres lisières de bouleaux... et puis des pins et des trembles, tant que les siècles en ont pu mettre, pendant des lieues et des lieues, d'éternelles lieues russes. Sur le sol humide de ces forêts, le printemps jette une profusion d'herbes et de fleurs, comme je n'en ai vu nulle part au monde. A peine la neige fondue au soleil des longues journées, cette riche terre entre en activité, en folie; la sève s'y précipite comme le sang dans de jeunes artères; la vie triomphante éclate sous bois en couleurs, en parfums, en mur-

mures ; cette ivresse de la nature étourdit l'homme ; le chasseur ou le bûcheron égaré dans ces halliers semblent si chétifs et si tristes. »

L'ouvrage se termine par une page où Vogüé que ses critiques — qui n'en a pas — accusaient parfois d'être obscur et nuageux fait preuve au contraire d'une clairvoyance qui va jusqu'à la prophétie. Après avoir montré « le génie russe pénétré d'une tendresse éperdue pour la nature, pour ses plus humbles créatures, pour les deshérités et les souffrants » et « les initiateurs de ce mouvement se penchant avec effroi et pitié sur le peuple, vers ceux qui en sortent, qui apportent des bas fonds la grande plainte résignée et fraternelle » il observait qu'en France nous avons eu aussi notre siècle de sensibilité et de paysannerie. « Vingt ans avant 93, disait-il, tout le monde aimait tout le monde, et on versait des larmes sur le laboureur avant qu'il ne versât le sang. » Et il ajoutait : « La loi presque mathématique des oscillations humaines veut que ces effusions soient suivies de réactions terribles, que la pitié s'aigrisse et que la sensibilité tourne en fureur. *Di avertant omen.* » Les dieux n'ont pas détourné le présage et les Russes ont eu

leur période sanguinaire comme nous. Mais tout ce qu'on peut demander aux prophètes, c'est de prévoir les fléaux et non de les empêcher.

Les articles de Vogüé avaient eu beaucoup de retentissement en Russie ; ils flattèrent l'amour-propre national, tout en soulevant quelques controverses. Un jour vint cependant où la Russie paya sa dette. Lorsque, l'année dernière, il fut chargé par l'Académie française de la représenter aux fêtes données à Moscou, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Gogol, il y reçut un accueil enthousiaste. Il prononça en Russe, devant un auditoire immense un discours éloquent qui fut accueilli par des applaudissements frénétiques et le Président de la Douma, escaladant l'estrade, donna une fraternelle accolade à celui qui, avant l'alliance diplomatique, avait scellé l'alliance intellectuelle et morale des deux peuples.

Le Roman Russe restera. La publication de ce livre marque une date dans l'histoire littéraire des dernières années du XIXe siècle, comme la publication de l'*Allemagne* dans celle des premieres. De même que Mme de Staël a ouvert et enseigné l'Alle-

magne à la génération des romantiques, Vogüé a ouvert et enseigné la Russie à la génération des réalistes et des naturalistes. Les romanciers de cette école, qui fut si fort en honneur et qui est aujourd'hui en décadence, ont appris de lui qu'à cette terre inconnue il fallait demander leurs modèles et leurs maîtres, qu'on peut peindre la nature avec vérité sans tomber dans la bassesse et faire parler le peuple sans lui prêter un langage ordurier. Ainsi Vogüé a donné le signal de la réaction contre la littérature abaissante et il a sonné le réveil de l'idéalisme. En même temps il a enrichi d'une nouvelle province le domaine de la culture française. Cela seul suffirait à faire vivre son nom, mais il ne devait pas tarder à acquérir encore d'autres titres à notre reconnaissance.

*
* *

Ce fut en 1882 que Vogüé, abandonnant définitivement la carrière diplomatique, vint s'établir à Paris avec sa jeune femme, sœur du général Annenkoff. De cette année datent mes relations avec lui. Je le vis pour

la première fois dans le salon de ma mère qui l'avait attiré, comme elle aimait à attirer autour d'elle tous ceux chez qui s'était révélé quelque talent naissant. Nous causâmes longtemps, et, dans cette conversation, je le trouvai bien tel que je me l'étais imaginé, tel qu'il est resté toujours : animé, vibrant, éloquent plus encore qu'il n'était spirituel, et d'une éloquence qui allait parfois jusqu'à l'exaltation, jetant les idées à profusion dans un langage imagé. Combien de fois, au fur et à mesure que notre relation est devenue plus étroite, plus intime et s'est transformée, de part et d'autre, en une véritable amitié, combien de fois n'avons-nous pas depuis lors, chez lui ou chez moi, à Paris ou à la campagne, sur les quais en revenant de l'Académie ou à la chasse, entre deux battues, conversé, échangé des idées, discuté même, car nous n'étions pas toujours d'accord. Le souvenir de ces conversations m'est demeuré même si présent que, depuis sa mort, je suis parfois, pendant deux ou trois secondes, le jouet d'une hallucination douloureuse. Lorsque quelqu'incident se produit, lorsque quelque nouvelle m'arrive ou quelque question se pose dans mon esprit : « J'en causerais avec Vogüé, »

me dis-je instinctivement et le réveil est mélancolique, car il renouvelle le sentiment de la perte. C'est que l'être était si vivant qu'on ne peut s'imaginer qu'il soit devenu la proie de la mort.

Les dix ou douze années qui suivirent son établissement à Paris furent pour Vogüé des années de production littéraire, brillantes et fécondes. Son esprit s'ouvre durant ces années à des préoccupations nouvelles ; ses yeux regardent davantage autour de lui. Sans doute il n'est tout à fait infidèle ni à l'Orient ni à la Russie ; il y retourne tantôt pour rendre hommage à la mémoire de Mariette, tantôt pour décrire le Donetz et la Crimée. Sans doute aussi son regard plonge parfois encore dans le passé et en évoque des scènes historiques, mais, de plus en plus, il s'intéresse aux événements dont il est témoin ; il prend feu à propos des questions qui s'agitent entre Français ou même entre Européens du XIXe siècle. Il juge, d'un peu haut peut-être, mais toujours avec impartialité et d'un jugement équitable, que n'altère aucune préoccupation individuelle, les choses et les personnages de son temps, L'homme de tradition, que le passé intéressait avant tout, s'efface devant l'homme de

progrès, curieux du présent et même de l'avenir. Aux recueils où il rassemble les nombreux articles publiés par lui dans la *Revue des Deux-Mondes* ou le *Journal des Débats*, il donne des titres qui revèlent et affirment cette orientation nouvelle de son esprit : *Spectacles contemporains*, *Devant le siècle*. Il cherche à mesurer la force des courants nouveaux qu'il discerne à la surface ou dans les profondeurs des eaux mouvantes. Il s'inquiète de la jeunesse sur laquelle il ne tarde pas à conquérir une véritable influence ; il l'interroge et lui demande auquel de ces courants elle est tentée d'abandonner la barque qui porte ses espérances. Tel de ces articles, celui par exemple intitulé : *les Cigognes* ou celui : *A ceux qui ont vingt ans* eurent, au moment même, beaucoup de retentissement et sont demeurés célèbres. Ce qui frappe, quand on relit ces volumes, c'est la variété des sujets traités par Vogüé. On peut dire de son esprit ce que Victor Hugo a dit de son âme :

> Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore,
> Mit au centre de tout comme un écho sonore.

L'esprit de Vogüé durant ces années fut un écho sonore, où se répercuta tout ce

qui, dans le domaine de la pensée philosophique, de la littérature, de l'art ou de l'histoire contemporaine eut quelque retentissement.

La diversité de ses dons et la souplesse de son intelligence, apte à tout comprendre, éclata tout particulièrement dans le petit volume modestement intitulé : *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*. Durant les six mois que dura l'Exposition de 1889, Vogüé fut en proie à une sorte de fièvre intellectuelle. Du 15 juin au 1er novembre, il fit ce tour de force de donner tous les quinze jours, ou à peu près, à la *Revue des Deux Mondes* un article où non seulement l'Exposition était décrite sous ses aspects, si divers et si brillants, mais où les questions multiples soulevées par ce gigantesque effort du labeur humain étaient traitées, tantôt avec ingéniosité, tantôt avec profondeur. La vie et le mouvement de cette élégante foire cosmopolite y sont admirablement rendues, mais la vie et le mouvement de l'esprit chez celui qui les décrits ne sont pas moindres; c'est de la cinématographie littéraire. Certaines pages sont demeurées célèbres; ainsi le dialogue entre la tour Eiffel et les tours de

Notre-Dame qui termine le premier chapitre.

Sans doute, on a pu critiquer, au nom d'une géométrie pédante, telle image saisissante ; on a pu faire observer que deux rayons divergents, émanant d'un foyer commun, ne sauraient jamais se rencontrer dans l'espace pour former une croix ; il n'en reste pas moins que le problème angoissant qui agite notre âge et que nous n'avons pas trouvé le moyen de résoudre n'a jamais été posé en termes plus nobles et plus poétiques. Lorsque les tours de Notre-Dame, réveillées dans la nuit par cette lumière éclatante, disent à « la parodie impie du clocher chrétien » d'où elle descend : « Tu es laide et vide, nous sommes pleines de Dieu. Tu es fière de ta science, mais tu sais peu de choses, puisque tu ne sais pas prier. Tu peux étonner les hommes, mais tu ne leur offres pas ce que nous leur donnons : la consolation dans la souffrance », ces vieilles tours tiennent l'éternel langage de l'âme humaine. Mais lorsque la jeune Tour répond : « Vous étiez l'ignorance et je suis la science. Vous teniez l'homme esclave et je le fais libre. Je n'ai plus besoin de votre Dieu, inventé pour expliquer une

création dont je connais les lois. Ces lois me suffisent ; elles suffisent aux esprits que j'ai conquis sur vous et qui ne rétrograderont pas », on ne saurait méconnaître qu'il n'y ait, dans cet orgueilleux langage, une part de vérité. Mais combien l'on remercie « la voix pure qui sort du fluide subtil » de lui répondre : « Ta science est belle, et nécessaire, et invincible, mais c'est peu d'éclairer l'esprit si l'on ne guérit pas l'éternelle plaie du cœur. Ton aînée donnait aux hommes ce dont ils ont besoin : la charité et l'espérance. Si tu aspires à lui succéder, sache fonder le temple de la nouvelle alliance, l'accord de la science avec la foi. Tu possèdes le monde nouveau par l'intelligence. Tu ne règneras vraiment sur lui que le jour où tu rendras aux malheureux ce qu'ils trouvaient là-bas : une immense compassion et un espoir divin ».

Ainsi le premier chapitre se termine par une profession de foi religieuse ; celui qui clôt le volume se termine par une profession de foi politique. Cette profession de foi causa quelque étonnement. Jusqu'alors Vogüé avait semblé vouloir systématiquement demeurer en dehors et au-dessus des

classifications de parti. Si, dans son discours de réception à l'Académie française, il déclarait « qu'il avait été élevé dans le respect de nos anciens rois par des cœurs restés fidèles aux souvenirs de leurs bienfaits » il faisait cette déclaration d'un ton un peu détaché. Dans ce dernier chapitre au contraire, tout en s'inclinant avec respect devant le parti qui mettait sa confiance « dans une formule de politique contingente : la monarchie restaurée avec les principes de 89 » cependant il comparait ce parti à un homme qui « en proie à un cauchemar s'efforcerait de se retenir à quelque aspérité, avec l'espoir de déjouer les lois fatales de la pesanteur » et il ajoutait : « Certains rêves politiques, hélas! les plus honnêtes et les plus beaux donnent une sensation analogue ». Aussi, sur la paroi à pic, se raccrochait-il à un autre rêve : celui de la République non pas conservatrice, mot qu'il qualifiait de mensonger, mais *réformiste*, c'est ainsi qu'il la baptisait. « Ce qui reste de foi politique dans notre peuple, disait-il, est au service de la République » et cette forme nouvelle de gouvernement lui paraissait la seule sous laquelle la France démocratique put s'organiser. Cette

déclaration faite avec beaucoup de noblesse et de fierté, sans aucune complaisance à l'égard de ceux en qui semblait s'incarner le régime, produisit quelque émoi dans le cercle où il vivait habituellement. Elle n'était cependant pas pour surprendre ceux qui avaient suivi l'évolution de son esprit. C'en était le dernier terme : c'était la dernière victoire de l'homme de l'avenir sur l'homme du passé. La monarchie lui semblait le passé. Il était trop vivant pour s'y enfermer.

La foi en l'avenir du régime sous lequel la France avait pu réaliser ce magnifique effort de l'Exposition continua de s'affirmer durant les années qui suivirent, non sans laisser subsister en son cœur quelque regret de ce passé qu'il abandonnait. Il est difficile de croire qu'il n'a pas dépeint son propre état d'esprit lorsqu'il fait dire à ce Silvanus, dont un archéologue prétend avoir retrouvé le testament : « Est-il un pire supplice que celui de flotter dans le vide du temps, avec une moitié de son âme retenue au passé, une moitié entraînée vers l'avenir. C'est l'angoisse des nuits en mauvaise mer, quand le feu du port d'embarquement a

disparu, quand on ne distingue pas encore le feu du port d'arrivée. Il eut été si doux de demeurer au foyer des ancêtres, sans inquiétude et sans trouble, aimant ce qu'ils aimaient, croyant ce qu'ils croyaient, content des vieux horizons et des anciens bonheurs ».

S'il fallait chercher ailleurs que dans les tendances naturelles de son esprit quelque explication à cette évolution de Vogüé, on la trouverait, je crois dans les relations qu'il eut l'honneur d'entretenir avec le pape Léon XIII. Il avait publié en 1889 un article intitulé : *Affaires de Rome*. C'était le moment où tout à la fois le prince de Bismarck, revenu de l'erreur du *Kulturkampf* cherchait à entraîner le Vatican dans l'orbite de la politique allemande et où se discutait à Rome la condamnation de l'association ouvrière américaine connue sous le nom de *Chevaliers du Travail*. Un représentant de la chancellerie allemande et un délégué de l'épiscopat américain se rencontraient dans la Ville Eternelle. Vogüé, au début de cet article, déclarait apporter « une indépendance absolue, une pensée dérobée à toute discipline de paroisse ou de parti ». En effet il y signalait librement la faute commise

par la diplomatie pontificale, lorsqu'elle avait voulu traiter avec l'Empereur et son ministre en mettant de côté les chefs du centre allemand. Il la mettait en garde contre les conséquences d'une alliance trop étroite avec la puissance despotique qui faisait peser sur l'Europe un joug dont celle-ci commençait à se lasser, et il opposait à cette alliance l'entente, qui pouvait paraître alors une chimère, avec la France républicaine. En même temps il adjurait l'Eglise de prendre la tête du mouvement qui entraînait le monde vers des formes sociales et politiques nouvelles et de demeurer non seulement catholique, c'est-à-dire universelle, mais aussi démocratique.

Cet article causa quelque bruit et même quelque scandale dans le monde catholique français, toujours si timide, mais ne dut pas déplaire à Léon XIII qui se senti compris et deviné. L'auteur de l'article semblait pressentir et appeler de ses vœux l'*Encyclique aux évêques français* et celle : *De conditione opificum*. Il en fut récompensé par la bienveillance personnelle de Léon XIII. Il subit, comme bien d'autres, l'influence et la fascination exercée par ce blanc vieillard qui a pu être trompé dans les négociations

entamées par lui avec nos hommes politiques et se tromper dans l'espoir de conclure un traité de paix avec la France républicaine, mais qui conservera dans l'histoire l'éternel honneur d'avoir dissipé bien des erreurs, désarmé bien des préjugés chez les plus nobles intelligences et ouvert à leurs retours de larges et faciles avenues qu'on s'est plu, avant et depuis son glorieux pontificat, à encombrer d'obstacles. De fréquents voyages à Rome entretinrent ces relations qui furent poussées avec le cardinal Rampolla jusqu'à une familiarité respectueuse. Je crois savoir qu'au moment où Léon XIII prit l'initiative hardie d'user du procédé tout moderne de l'*interview* et laissa paraître dans un journal à un sou, fort répandu, une conversation de lui, Vogüé ne fut pas étranger à cette publication qui fut, pour certains catholiques, un sujet d'étonnement.

Au point de réputation où il était parvenu, Vogüé était une figure trop brillante et trop en vue pour que les partis politiques ne fussent pas tentés de se parer de lui et de faire sa conquête. Une candidature lui fut offerte par un groupe d'habitants de l'Ardèche, ses compatriotes. Il l'accepta. Le

mirage de l'action l'attira, et ce n'est pas moi qui l'en blamerai, bien que la pensée soit la forme supérieure de l'action, et qu'il fut de ceux qui peuvent se proposer d'agir par la pensée. Je crois aussi qu'il ne fut pas insensible à l'honneur de voir ainsi revenir au devant de lui les représentants du pays qu'il avait dû abandonner et d'y reconquérir par sa plume la situation que ses ancêtres et lui-même y avaient autrefois occupée. Son élection fut triomphante, mais l'accueil qu'il reçut dans le monde politique fut indigne de lui. La secte étroite qui, alors comme aujourd'hui, gouvernait la France, vit arriver avec méfiance ce gentilhomme authentique qui déclarait se rallier à la République, et lui montra un visage hostile. A lui qui s'était présenté fièrement sans solliciter l'appui, sans accepter l'étiquette d'aucun parti, la Chambre fit l'affront qui pouvait être le plus sensible ; elle l'accusa d'avoir été candidat officiel et soumit son élection à une enquête. Jusqu'à la fin de cette enquête, son nom fut, à chaque scrutin, accouplé à celui de je ne sais quel politicien d'aventure comme n'ayant pas le droit de prendre part au vote. Quand il fut définitivement admis, il ne réussit pas à se tailler une place propor-

tionnée à son mérite. Chose singulière ! En conversation il était par-dessus tout éloquent. A la tribune, dans les rares occasions où il l'occupa, cette éloquence ne lui faisait pas précisément défaut, mais elle passait par-dessus la tête de ses auditeurs. Sa pensée et son langage, parfois un peu obscurs, semblaient faits pour un autre public. En même temps il s'épuisait à rendre service aux gens de son pays d'origine qui lui avaient témoigné une confiance dont il était touché, ou à donner par lettres à quelques-uns d'entre eux les raisons de son attitude ou de ses votes dont, au fond, ceux-ci se souciaient assez peu. Comme il continuait en même temps à écrire de brillants articles, ce double métier de député et d'écrivain l'épuisa et il finit par s'en lasser. Il eut le sentiment très juste que du moment ou le Parlement ne le grandissait pas, il finirait par s'y dimi nuer, et il résolut de ne pas se représenter aux élections de 1899. Il prit congé de ses électeurs par une lettre où il les appelait de chers bourreaux au service desquels ses cheveux avaient blanchi. Sa retraite fit quelque bruit. « Vogüé est sorti de la politique en faisant claquer les portes », dit spirituellement Becque, et, en effet, il publia vers ce

moment quelques articles où se trahissait, avec un juste dégoût des parlementaires, un mépris un peu excessif des institutions constitutionnelles. Il n'est jamais revenu de ce mépris. Souvent depuis lors on rencontre sous sa plume un appel sinon au soldat du moins à l'homme supérieur qui remettrait d'autorité la France sur pied, sans s'inquiéter des lois, et il affirmait, la venue prochaine de cet homme en s'appuyant sur la théorie, contestable même en histoire naturelle, d'après laquelle « le besoin crée l'organe ». En attendant, il se remit au travail et à l'étonnement général, son souple talent prit une nouvelle forme.

*
* *

Sainte-Beuve a écrit dans une phrase rythmée que Musset a enchassée dans ses vers :

Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes
Un poète mort jeune à qui l'homme survit.

Nul doute qu'il n'ait existé un poète en Vogüé. La phrase était chez lui trop naturellement cadencée, et caressante à

l'oreille pour qu'il lui fût difficile de donner à cette phrase la mesure du vers. Je ne serais pas étonné qu'il se fût livré en ce genre à certaines tentatives que trahissent un très joli sonnet dans le *Testament de Silvanus* et quelques vers semés par-ci par-là dans son œuvre. Mais le mot poète peut s'étendre en un autre sens, et plus large : celui-là est un poète aussi que l'imagination inspire, qui a la faculté créatrice, qui sait faire vivre et parler des êtres, traduire leurs sentiments et leurs passions dans une langue imagée et harmonieuse, cette langue fut-elle de la prose. Ce poète-là s'appelle parfois un romancier ; le romancier avait survécu chez Vogüé, et, inopinément, il se révéla avec éclat.

Je crois qu'il n'y a guère d'exemple dans l'histoire littéraire qu'un homme adonné jusqu'alors à la critique ou à la politique se soit mis, à cinquante ans, à écrire des romans sauf peut-être l'auteur d'*Adolphe* et encore celui de *Dominique*. Mais *Adolphe* et *Dominique*, œuvres uniques dans la vie de leurs auteurs, sont l'un et l'autre plutôt des confessions que des romans. Ce sont bien au contraire des romans que *Jean d'Agrève*, *les Morts*

qui parlent, le Maître de la Mer, que Vogüé publia entre 1897 et 1903 et dont chacun correspond à une phase différente de sa vie intellectuelle et morale. Par ces trois œuvres successives, Vogüé se révélait non seulement romancier mais romancier varié et fécond.

Jean d'Agrève est un poëme d'amour en quatre chants : *aube, midi, soir, nuit.* On croit y entendre retentir comme un dernier écho de George Sand, et parfois on pense à Lelia. Avec un peu d'inexpérience dont jamais il ne devait se défaire complètement dans la façon de faire mouvoir les personnages et de conduire les événements, Vogüé prête à l'homme et à la femme qui sont les héros du drame un langage passionné jusqu'à l'exaltation et dont on était un peu déshabitué. « L'amour, a dit Merimée, est un plat que les générations accommodent tous les vingt ans à une sauce nouvelle ». La sauce à laquelle les naturalistes, depuis vingt ans accoutumaient nos palais avait un autre piment ; mais les délicats ne s'en étaient jamais accommodés et ils surent gré à Vogüé de ne pas s'en être servi. Ils lui surent gré aussi d'avoir entrecoupé ce duo par des descriptions admirables. Ce

que Fromentin fut pour le Sahel et le Saharah Vogüé l'avait été pour la steppe russe. Il le fut encore pour ces îles de la Méditerranée si bien nommées les Iles d'or, et pour cette Côte d'Azur où sont venus souvent chercher un abri les moines d'autrefois et les amants d'aujourd'hui. Jamais elles n'avaient rencontré un pareil peintre. Elles ne le retrouveront jamais.

Les Morts qui parlent sont une œuvre d'un genre tout différent. C'est une satire un peu âpre et un tableau poussé au noir de ce monde parlementaire dont Vogüé avait gardé un assez mauvais souvenir. L'amour du député Elzéar Bayonne pour la princesse russe Daria Veraguine, celui de l'officier soudanais Pierre Andarran pour sa cousine Marie, n'y tiennent qu'une place secondaire. Tout l'intérêt du roman est dans les déceptions successives du nouveau député Jacques Andarran — on pourrait sans être indiscret lui donner son vrai nom — qui, durant sa campagne électorale, « se persuadait lui-même en développant son idéal d'une république purifiée, réformée, tolérante, respectueuse de tous les droits et de toutes les consciences, maternelle à tous ses fils au dedans, fière au dehors et formidable à tous ses enne-

mis ». De désillusions en désillusions Jacques Ardarran en arrive, certain jour où la « théorie jacassante » des députés suit le cercueil de son président, à montrer cette tourbe à son frère l'officier, et à lui dire, avec un geste énergique : « Balaye ». Il y avait là comme un souhait et une prédiction, mais la prédiction ne s'étant point réalisée cette portion du roman est devenue un peu caduque. Ce qui demeure, au contraire, c'est la force avec laquelle Vogüé traduit et développe dans les personnages et dans les faits la pensée ingénieuse qu'il a déguisée sous ce titre si souvent invoqué depuis : *les Morts qui parlent*. Il étudie ce troublant problème de l'influence mystérieuse qu'exercent sur nous les lois de ce qu'on se plait à appeler aujourd'hui l'atavisme, de ce qu'on appelait autrefois, dans une langue moins pédante, l'hérédité, lois obscures et mal connues que la science ne saurait, malgré ses prétentions, codifier, car elles reçoivent des faits de trop fréquents démentis, mais dont chacun, quoiqu'il en ait, se sent obligé de reconnaître en soi ou en les siens l'action fatale.

Ce sont les morts que parlent chez Jacques et Pierre Andarran, originaires,

« d'une vieille souche de cultivateurs et de soldats, enracinée au sol provincial » en qui s'incarnent la fierté et l'idéal ; chez le vieux marquis de Kermaheuc « dernier représentant d'une rude lignée de gens de mer, qui, dans le caveau des Franciscains de Goritz, a enseveli l'étendard fleurdelisé de la Vendée » et encore chez M. Cornil Lalouze dans la conscience duquel se combattent « les vieux paysans ses pères, craintifs du suaire et de l'enfer et trois générations de courts rationalistes, révoltés contre l'Eglise, contre les curés et leurs sornettes funèbres. », Ils parlent surtout chez le socialiste juif Elzear Bayonne, sorti du *Fumier de Job*, en qui se rencontrent et s'allient les deux instincts d'une race « qui a eu des prophètes avant d'avoir eu des barons » d'une part l'instinct rêveur, mystique, sans cesse travaillé par un idéalisme effréné et de l'autre un âpre besoin de jouissances terrestres, une poursuite acharnée des biens de ce monde dont l'étalage est la revanche d'une longue humiliation. Ce qui fait, selon Vogüé, le trouble et le désordre de la France contemporaine c'est le désaccord dans le chœur de ces morts qui parlent et qui chantent, les voix

des uns s'élèvant des profondeurs de notre histoire et ayant, à cause de cela, quelque peu perdu de leur force, les autres faisant plus de bruit, sans qu'elles soient peut-être les plus nombreuses. Ce roman, un peu désenchanté, s'achève cependant sur un cri d'espoir. « Ce sont nos plus vieux morts qui chantent, s'écrie Andarran, en entendant une fanfare militaire, les vrais, toujours vivants. Ceux-là nous referont de la vie ! »

Le *Maître de la mer* est encore d'une inspiration toute différente. Le héros de ce nouveau roman est un Américain, *multi-millionnaire* qui a conçu l'audacieuse pensée de se rendre maître non seulement de l'Océan, mais du Pacifique, de la Méditerranée, de toutes les mers, en fondant dans un gigantesque trust toutes les compagnies de navigation dont les vaisseaux sillonnent les eaux du globe. En lui s'incarne cette puissance nouvelle avec laquelle le vieux monde doit désormais compter : l'argent. L'argent lui a déjà permis de s'emparer de la mer. Il rêve de mettre la main, du droit de la même force, sur des terres nouvelles où de hardis soldats viennent, au centre de l'Afrique, de planter le drapeau français, et qu'un gouvernement timide n'ose

pas mettre en valeur. Mais cet homme du nouveau monde et de l'avenir trouve un obstacle en un homme de l'ancien et du passé que Vogüé a fiérement campé, en face de lui, unvaillant officier issu d'une lignée de gentilshommes pauvres en qui s'incarne au contraire l'esprit chevaleresque qui entrainait ses ancètres aux croisades ou leur inspirait les sacrifices de la nuit du 4 août, esclave de l'honneur, de la discipline, du devoir et par dessus tout dédaigneux de cet argent à la conquête duquel l'homme du nouveau monde semble avoir consacré sa vie. « Ces deux hommes personnifiaient, dit Vogüé, le duel tragique de deux races, de deux mentalités. Tous deux brûlaient de conquérir ce globe par des voies et pour des fins différentes : l'un par son or, pour en amasser davantage, l'autre par son épée, pour y planter un drapeau et s'exalter aux anciens rêves de grandeur que lui rappelait cet emblème. » Ce duel devient plus tragique encore lorsqu'entre en scène une femme dont tous deux se disputent l'enjeu car Vogüé me semble avoir voulu développer aussi dans ce roman un de ses thèmes favoris, que, dans le précédent, il n'avait fait qu'indiquer :

l'éternelle faiblesse de l'homme en amour et le pouvoir dominateur de la femme. Les péripéties de ce double duel font tout le roman, mais cette dernière œuvre, qui est sa meilleure en ce genre, trahit encore chez Vogüé une préoccupation nouvelle qu'il me faut signaler, puisque j'ai entrepris de retracer, en quelque sorte, sa biographie intellectuelle et l'histoire de son esprit.

Bien que Vogüé fut de quelques années plus jeune que moi, nous appartenions tous les deux à la génération dont la vie a été coupée en deux par l'*Année terrible* et qui dateront toujours leurs souvenirs d'avant ou d'après la guerre. Longtemps cette génération est demeurée, suivant une expression tristement juste, hypnotisée devant la trouée des Vosges et elle a caressé l'espoir qu'un jour viendrait où cette trouée servirait de passage à l'armée de la France, où les provinces ravies seraient reconquises, et l'affront fait à l'orgueil national vengé par la victoire. Puis, peu à peu et à mesure qu'elle s'apercevait que les générations nouvelles devenaient indifférentes à son rêve, une nouvelle coupure s'est opérée dans cette génération. Les uns sont demeurés obsti-

nément fidèles sinon au rêve du moins au regret et ils ont toujours quelque peine à comprendre que la France ait exilé ses espoirs, et ses ambitions dans des régions lointaines. Les autres, au contraire, ont fait le sacrifice complet et ils ont suivi les générations nouvelles, ils les ont même guidées dans ces régions où les entraînait un autre rêve, celui de l'expansion coloniale. Vogüé fut un des premiers à s'éprendre de ce nouveau rêve. Il devint un colonial passionné ; le succès des expéditions audacieuses conduites par nos officiers dans l'Afrique centrale fit naitre en lui la fierté d'une plus grande France, et, dans cet empire conquis par la civilisation sur la barbarie, il entrevit un réservoir inépuissable, non seulement de troupes nouvelles, mais d'officiers capables de commander, parmi lesquels apparaîtrait peut-être un jour le sauveur attendu. Cependant il demeura toujours respectueux du rêve ancien qu'il avait partagé. Le conflit de sentiments entre les deux générations a été rendu par lui dans un dialogue admirable, entre le jeune officier Tounoël et un vieux général, l'un traduisant les ardeurs, les ambitions de l'armée nouvelle, l'autre les

mécomptes et la tristesse résignée de l'ancienne. Vogüé a écrit peu de pages aussi belles que ce dialogue ; c'est qu'on sent qu'il y a mis toute son âme, tous ses regrets et tous ses espoirs.

*
* *

Après ce grand effort Vogüé semble avoir voulu se reposer quelque temps ; non pas qu'il eut mis de côté sa plume — pour ceux qui ont pris, comme il l'avait fait, l'habitude d'être en communication fréquente avec le public, cesser totalement d'écrire serait presqu'aussi impossible que pour d'autres cesser de penser — mais il n'entreprit de se consacrer à aucune œuvre de longue haleine. Un quatrième roman qu'il avait promis, *Claire*, ne fut pas poussé jusqu'au bout. Il avait bien gagné ce repos par plus de vingt années de labeur ininterrompu, à chacune desquelles correspond en quelque sorte un volume. Même pendant qu'il écrivait ses romans, il n'avait pas cessé de publier des articles brillants, comme il eut tiré des fusées. Parmi ces articles furent spécialement remarqués ceux

où il célébra la renaissance latine en exaltant d'Annunzio et où il prit la défense de Fogazzaro. L'esprit demeurait toujours en mouvement, si la plume semblait devenue un peu paresseuse. Il goûtait ce repos dans la vieille maison de la rue de Varennes où il s'était installé depuis quelques années. Cet hôtel aristocratique, avec son paisible jardin, terminé par une allée droite à la française, plaisait à son imagination et à ses goûts instinctifs. L'homme du passé revivait en lui. Il avait cependant formé le projet d'y recevoir, le dimanche, quelques amis de lettres et en particulier des amis jeunes, comme faisait autrefois Gaston Paris avec lequel il avait été intimement lié. Plus d'un parmi ces jeunes gens auxquels il était venu en aide de plus d'une manière aurait eu ainsi l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Les soins dus à une santé qui lui était chère lui avaient fait ajourner ce dessein, mais il aimait qu'on vint le voir dans cet hôtel et il s'y plaisait à de longues causeries. Il serait puéril de croire que ce cadre nouveau où il s'enfermait, car il ne sortait plus que rarement, ait exercé quelqu'influence sur sa pensée. Il semble cependant qu'en présence de vieux portraits en

perruque ou en poudre qui étaient rentrés chez lui par héritage, en particulier d'un portrait du maréchal de Villars, un retour atavique ait réveillé chez leur descendant de lettres, l'âme des Vogüé qui avaient été des hommes d'épée. Les morts de sa race parlaient. Les deux derniers articles qu'il ait écrits furent des articles militaires, consacrés l'un à la mémoire des officiers Français tués à l'affaire de Bir-Taouil, dans l'Ouadaï ; l'autre à celle du général de Ségur l'auteur de la *Campagne de Russie*. Une de ses dernières joies a été d'apprendre que son plus jeune fils, attaché pendant la durée de son service militaire obligatoire au général Lyautey, venait de renouveler son engagement pour se préparer à l'école de Saumur. L'idée qu'il verrait bientôt un Vogüé de sa branche porter l'épaulette faisait à l'avance battre de joie son cœur paternel.

Cette joie ne lui fut pas accordée. A la séance de l'Académie du Jeudi 17 Mars il avait pris part à la discussion du Dictionnaire, et je me souviens d'avoir, à part moi, admiré l'ardeur qu'il apportait dans les moindres choses. Le lendemain il fut souffrant et dut s'enfermer. Je conser-

verai toujours le regret d'avoir su trop tard que, s'ennuyant de cette réclusion, il avait témoigné le désir de me voir. Il languit ainsi près d'une semaine, mais rien dans son état n'inspirait d'inquiétude immédiate, et ce fut dans le mystère d'une nuit solitaire que ses yeux se fermèrent pour jamais. Lorsque, prévenu, de la catastrophe, j'accourus le matin et le vis étendu sur son lit, les mains croisées sur la poitrine, je fus frappé de l'expression que la mort avait déjà donnée à sa physionomie. Ses traits, souvent contractés, étaient détendus ; son visage, jeune encore malgré la blancheur de sa barbe, avait pris quelque chose de vénérable ; pour la première fois il semblait reposer. Je me souvins alors de ce mot de : *euréka* inscrit par lui sur la tombe de Vangheli et je me dis : lui aussi, il a trouvé.

Ses funérailles furent simples, comme il l'avait prescrit. « Je ne veux, avait-il dit dans son testament que les prières de *notre* église catholique » et ce mot *notre*, à dessein employé par lui, était l'affirmation discrète mais positive d'une foi qu'il tenait de sa race et de son enfance, qui avait pu subir des assauts intérieurs, mais qui avait résisté et

s'était affermie avec les années. Simple aussi est la tombe où nous l'avons laissé. Un jour viendra sans doute où ceux qui l'ont admiré et aimé demanderont pour lui ce qu'il allait demander pour Brunetière, mais point n'est besoin d'un buste pour que son souvenir demeure gravé dans la mémoire des uns et des autres comme celui de l'un des meilleurs écrivains qui aient honoré notre langue, et de l'un des êtres les plus nobles qu'il leur ait été donné de rencontrer et de saluer dans le chemin de la vie.

*
* *

Dans cette esquisse hâtive, je me suis surtout efforcé de peindre Vogüé tel que je l'ai connu et que je crois l'avoir compris. Je n'ai pas entrepris de porter un jugement sur son œuvre. Si j'avais à le faire en deux mots, je dirais qu'elle présente ces deux caractères : variété et noblesse. Il a brillé dans tous les genres, histoire, roman, critique, et je voudrais que notre langue me fournît un autre mot que ce dernier, car il ne l'aimait pas. Je dirai donc, empruntant ce terme à la langue anglaise qu'il a été un

essayist sans égal. Il a traité de tous les sujets littéraires, politiques, artistiques, diplomatiques avec une égale aisance, semant à pleine main et avec profusion les idées, comme un semeur jette sa graine à la volée. Parfois il les entremêlait de prédictions. Toute graine n'est pas également féconde et toutes ne lèvent pas. Parmi ces idées, les unes étaient profondes, hardies, justes; les autres un peu téméraires et paradoxales Parmi ces prédictions, quelques-unes se sont réalisées; d'autres semblent avoir été, jusqu'à présent, démenties par les faits. Mais il n'en reste pas moins que tous les problèmes qui ont préoccupé notre âge ont été soulevés par lui et envisagés sous leurs diverses faces. Il n'y a pas d'œuvre contemporaine qui fasse penser autant que celle de Vogüé, en raison même de la multiplicité des questions qu'il y agite, dont il vous invite à chercher la solution avec une bonne foi parfaite. « Chez tout homme de notre temps, a t-il écrit, l'esprit est un champ de conflits ; tout ce qu'on a droit de lui demander, c'est une sincérité absolue dans l'exposé de ces conflits. » Et il pousse la sincérité jusqu'à, d'un volume à l'autre, faire ingénument l'aveu de ses contradictions.

L'œuvre de Vogüé n'en présente pas moins une grande unité par sa constante noblesse : noblesse de forme ; noblesse de pensée. Jamais sous sa plume un terme qui soit bas ou une comparaison vulgaire ; jamais, dans ses romans, une peinture qui soit choquante. Et jamais non plus de jugement qui ne réponde à quelque conception élevée de la vie et des choses. Les idées générales sont parfois d'une tristesse philosophique : mais cette tristesse est combattue, toutes les fois qu'il s'agit des choses contingentes de la politique ou de l'histoire contemporaine, par une invincible confiance en la vitalité de la France. Vogüé était souvent mélancolique : il n'était jamais pessimiste. Il trouvait des raisons d'espérer, aux heures douteuses et sombres, soit dans l'histoire même de notre pays, dans ses vicissitudes passées, dans ses rebondissements du fond des désastres, soit au contraire dans tels symptômes nouveaux, dans tels ou tels faits secondaires, et insignifiants aux yeux du vulgaire, mais aux siens, souvent plus clairvoyants, pleins de promesse. Sous la feuille ou sous la fleur flétries, il voyait pousser le vert bourgeon.

On retrouvera ces deux qualités maî-

tresses de Vogüé dans ce nouveau volume intitulé, suivant une indication donnée par lui : *les Routes*. Ces routes ne sont pas seulement celles où il nous a si souvent conviés à le suivre et qui le conduisaient en Orient ou en Russie. Ce sont encore, comme il le disait dans la préface d'un précédent volume ; « les routes inconnues qui mènent vers les larges échappées de ciel, vers les grands fonds d'histoire, partout où il y a chance de perdre terre, de déployer ses ailes, de s'envoler dans l'au-delà ». Une division, que je suis loin de critiquer car elle est très judicieuse, a essayé d'introduire un certain ordre dans la variété des articles qui composent ce volume en les distinguant ainsi : *Orient et Russie*, *Visions françaises*, *Hommes d'état et hommes de lettres*. Je ne sais cependant si l'ordre tout simplement chronologique n'aurait pas encore mieux montré avec quelle agilité ce brillant esprit passait sans effort, à un mois, parfois à une semaine de distance, d'un lieu, d'un sujet, d'un personnage à un autre : d'Eléphantine à Reims, de Karnak à Saint-Pétersbourg, de la crise viticole à l'expansion coloniale, de Brunetière à Galiffet, de Marcellin Albert à d'Aerenthal. On ne lira pas sans émotion l'adieu adressé par lui au vieux soldat qu'il

décrit sur son lit de mort : « Couché, pas abattu. » Et encore celui où il déplore la mort prématurée de l'ami qu'il devait si tôt rejoindre dans la tombe. L'article sur le baron d'Aerenthal mérite aussi d'être remarqué. Vogüé pouvait, comme tout le monde, se tromper parfois sur les hommes ; mais il a vu singulièrement juste, lorsque, parlant du nouveau ministre de l'Empereur François-Joseph qui avait été, il y a un quart de siècle, son collègue à Saint-Pétersbourg, il disait : « Je serais bien surpris si ce nouveau ministre se contentait d'être, suivant la formule fameuse, un brillant second et s'il ne marquait pas sa place aux tout premiers rangs de la politique Européenne .»

C'est une heureuse pensée d'avoir donné comme épilogue au volume deux articles intitulés, l'un : *Une grande année*, l'autre : *Ceux de Bir-Taouil*. La grande année c'est l'année 1909 qui ne mérite pas le dédain avec lequel en parlent « ceux qui rapportent tout à la politique, à ses pompes ou à ses œuvres. » Elle fut grande parce qu'elle fut marquée « par le prodigieux effort de l'homme pour mieux connaître et pour étendre les limites de sa cage. » Elle fut grande parce qu'elle est celle de l'explo-

ration du pôle Sud et de la semaine d'aviation de Reims.

Quant à *Ceux de Bir-Taouil*, ce sont le officiers et les soldats qui ont succombé dans des parages lointains et sans qu'on sache encore comment, pour assurer à la France la possession de l'Ouadaï, et en particulier les capitaine Alsacien Fiegenschuh « dont l'ascendance, l'éducation, les sentiments, la vie et la mort nous reportent à des façons de penser et de sentir trop oubliées, à des grandeurs morales et nationales dont le sens s'oblitère ; sens qu'il faut ressusciter si nous voulons vivre d'une vie civique digne de ce nom ».

En terminant cet article qu'il écrivait un mois avant sa mort, Vogüé exprimait le désir qu'un bref exposé du drame de Bir-Taouil fût rédigé dès qu'on en connaîtrait les détails et que l'obligation fût imposée à tous les instituteurs de donner lecture de ce récit aux enfants des écoles. « A ceux qui s'acquitteraient de ce devoir de tout leur cœur, on pourrait, disait-il, confier en toute sécurité le soin de former l'âme des petits Français ». Pour moi, je ferai un autre vœu, à peu près semblable : c'est que dans l'œuvre si riche, si touffue de Vogüé, on fasse choix

pour les réunir en volume, d'un certain nombre de morceaux. Il ne sera pas difficile d'en trouver beaucoup où l'élévation des sentiments le dispute à la perfection de la forme, et je voudrais que ce recueil soit inscrit sur la liste des ouvrages dont l'emploi est autorisé et recommandé dans les établissements d'enseignement publics ou privés. Aucune lecture ne serait mieux faite pour former à la notion du devoir et de la patrie « l'âme des petits Français ».

Quoi qu'il en soit de ce vœu, l'œuvre de Vogüé n'a pas besoin pour vivre d'une estampille officielle : elle porte en soi les conditions de la durée. Si l'usage était encore, comme au temps des éditions romantiques, de graver quelque emblème au frontispice des livres, j'aurais voulu qu'à la première page de celui-ci on grave un scarabée. Vogüé a souvent parlé, et encore dans ce dernier volume, à propos d'une récente découverte faite à Karnak « de ces insectes à métamorphoses, qui cachent d'humbles ailes sous leur dures élytres, comme le savant, le vrai savant, cache un rêve sous ses rudes travaux » et dont le nom hiéroglyphique signifie devenir. Dans leurs tombeaux, les Egyptiens mettaient un

scarabée sur chaque momie, à la place du cœur. Pour eux cette frêle bestiole était l'emblème de la durée. Un scarabée gravé à la première page du dernier livre de Vogüé eût été aussi un emblème, l'emblème de son œuvre et de son âme.

PREMIÈRE PARTIE

Orient et Russie

LES ROUTES

STAMBOUL ET SALONIQUE

Après six mois de transes diplomatiques et de prédictions sinistres dans la presse, les querelles balkaniques allaient s'accorder ; il ne restait plus qu'à négocier les emprunts. Solution bénigne dont n'avaient guère douté ceux qui ont suivi les transformations de la politique internationale durant le dernier quart de siècle. A défaut du Tribunal de La Haye, toujours récusé dans les cas graves, une Cour d'arbitrage existe en fait : c'est la haute banque d'Occident. Les petits États turbulents de l'Orient, et les grands États qu'ils inquiètent, ont beau protester, menacer, brandir leurs armes, ils finissent par recourir en dernier ressort aux combinaisons ingénieuses de cette juridiction créée par la force des choses. Prépondérance des intérêts économiques, embarras du Trésor dans chacun de ces États, engagements antérieurs qui les bouclent et les contraignent à maintenir leur crédit par de nouveaux appels

aux prêteurs étrangers dont ils dépendent, toutes ces réalités pèsent d'un poids écrasant sur les ambitions idéales ; et puisque aussi bien l'on ne part en guerre que pour lever des tributs et ramasser du butin, nos modernes capitaines s'accommodent d'un tribut qu'ils perçoivent sans dégainer. C'est le progrès de la civilisation : la paix des nations est ainsi garantie, tout le monde est à demi content, princes, diplomates, financiers, bons remplisseurs de ce bas de laine français qui est devenu le palladium de la tranquillité universelle.

On la croyait sauvegardée, cette fois encore, on se congratulait, quand une soudaine convulsion de l'homme malade a tout remis en question. La crise d'anarchie turque apparaît bien autrement dangereuse que la crise d'ambitions slaves et germaniques d'où l'on était sorti sans coups de canon. Tant que les chancelleries gouvernent les entraînements populaires, la baguette d'or du financier est à peu près infaillible, on peut se fier à ses conjurations pour apaiser la tempête ; elle perd toute sa vertu là où les passions de la foule et le fanatisme religieux se déchaînent à l'état libre, échappent aux gouvernants. C'est le cas avec les janissaires de Stamboul et de Salonique, Vieux ou Jeunes-Turcs.

Révoltes et contre-révoltes de janissaires :

pour qui connaît l'histoire de Turquie et a vécu dans ce pays, il n'y a pas d'autres mots topiques. Je m'en servais déjà l'année dernière en commentant la révolution de juillet. Pas plus aujourd'hui qu'alors, je ne voudrais désobliger les officiers qui ont joué leur partie avec tant d'intelligence, de courage et de générosité. Nous avons tous admiré leur modération dans la victoire ; on n'en revenait pas de la longanimité — peut-être la regrettent-ils maintenant — qui épargna le vaincu de juillet dans son palais de Yildiz. Mais sous les cocardes aux couleurs libérales, sous les étiquettes à la dernière mode d'Occident, la révolution conduite par les majors de Macédoine fut bien une sédition militaire à la turque, pareille dans son principe et dans ses moyens d'action à toutes celles qui s'imposèrent aux sultans faibles ou les déposèrent. Et la contre-révolution du 13 avril, revanche de la soldatesque et des sous-officiers, ne différa de l'autre que par sa couleur plus classique, par sa plus grande ressemblance avec les soulèvements désordonnés des janissaires, au temps où ils portaient encore le turban.

Nos jugements sur les choses de Turquie — et l'on peut bien ajouter sur celles de Russie — sont presque toujours faussés par notre manie de tout ramener au modèle qui obsède nos esprits, à la Révolution française de 1789.

Complaisance un peu puérile de la vanité nationale ; elle a d'ailleurs une excuse dans la complicité des étrangers instruits : hypnotisés comme nous par une histoire si fameuse, ils aiment à s'imaginer qu'ils la recommencent chez eux, avec l'application de bons élèves copiant un tableau de maître. Les grands ancêtres de la Convention se persuadaient naïvement qu'ils imitaient les exemples des Spartiates et des Romains dont leur imagination était nourrie : même illusion d'un autre classicisme, aujourd'hui, chez les intellectuels de Constantinople ou de Pétersbourg qui se donnent pour des Français du XVIIIe siècle, refaisant nos étapes révolutionnaires dans les mêmes conditions.

Si l'on voulait à toute force trouver un point de comparaison dans notre histoire, c'est plutôt dans le Paris de la Ligue qu'il faudrait chercher les passions et la mentalité dont témoigne la sédition turque du 13 avril : soldats et gens du peuple fanatisés par le petit clergé, dociles à l'appel des softas qui les soulevaient pour la défense de la foi menacée, comme l'étaient les piquiers de Mayenne et les marchands des Halles quand les prédications des curés et des moines les armaient contre l'hérétique. Il semble bien que les promoteurs du mouvement jeune-turc aient fait trop bon marché du vieil Islam et des racines profondes

qu'il a dans le cœur du peuple osmanli. Les principaux de ces rénovateurs se sont formés, au temps de leur longue disgrâce, dans les milieux d'Occident où l'idée religieuse ne compte plus. Ils ont ourdi dans les loges italiennes de Salonique la conspiration qui aboutit à leur triomphe en juillet dernier. Ces préparations expliquent leur méconnaissance d'un instinct populaire qui peut-être ne se trompe point : les vrais Turcs ont-ils tort, lorsqu'ils pressentent que la fin de l'exclusivisme coranique sera fatalement la fin de ce paradoxe attardé, la domination du Croissant sur les terres européennes? Bien avant l'explosion du 13 avril, les plus perspicaces des Jeunes-Turcs avouaient que leur ferment était trop menu, trop hâtif pour faire lever la lourde masse de leurs compatriotes. Cet écart mental entre les dirigeants et le peuple rendra très précaire, demain comme hier, une nouvelle victoire de la poignée de réformateurs qui revient courageusement à la charge.

Victoire plus que probable, à l'heure où j'écris. L'avant-garde des « Macédoniens » est maîtresse des lignes de Tschataldja. Le Sultan avait fait établir ce camp retranché pour défendre la capitale contre une invasion bulgare ; son travail se retourne contre lui, comme les fortifications de Paris contre M. Thiers, le jour où il dut reprendre à grand'peine les

ouvrages qu'il avait construits pour protéger sa bonne ville. Personne n'attend d'Abdul-Hamid qu'il monte à cheval, comme faisaient Soliman ou Mahmoud, pour marcher à la tête des janissaires fidèles contre les janissaires révoltés. Les troupes métropolitaines qui l'acclamaient hier — et l'on peut croire sans jugement téméraire qu'il avait un peu soudoyé leur enthousiasme — ne sont déjà plus que des bandes dispersées autour de leurs casernes, sans cohésion et sans chefs. Dans le camp adverse, il y a de la discipline, de la décision, des chefs énergiques. Quelques mois d'un gouvernement de parti avaient fait oublier l'immense service que ces hommes rendirent à leur pays en le délivrant d'une abominable tyrannie ; les sympathies leur reviennent avec la terreur de voir renaître un régime abhorré.

Ils s'appuient fortement sur Salonique, qui est aujourd'hui la plus grande ville juive du monde ; c'est dire qu'ils peuvent trouver là le nerf de la guerre, et mieux encore, une maîtrise incomparable dans l'art de bien prévenir l'opinion occidentale, de la tourner tout entière du côté où ses informateurs veulent qu'elle se porte. Enfin et surtout, il semble que le gros des Albanais ait lié partie avec eux. N'oublions jamais que ces admirables soldats décident en dernier ressort la fortune des batailles. Depuis Alexandre jusqu'à Méhémet-Ali, c'est avec une

poignée d'Albanais que les conquérants ont asservi l'Orient. Abdul-Hamid n'a pu se maintenir trente-trois ans que par la fidélité largement payée de sa garde albanaise. Tous les calculs que l'on fait sur les partages futurs des territoires compris entre l'Adriatique et la mer Egée doivent être subordonnés à cette interrogation : Qui saura le mieux s'attacher les invincibles enfants de la montagne albanaise ? Là où sera l'Albanais, là sera la victoire.

On peut donc présumer qu'au moment où paraîtront ces lignes, les généraux d'Andrinople et de Salonique seront déjà entrés ou à la veille d'entrer sans coup férir dans Stamboul. Tandis qu'ils franchissent Edirné-Kapou, la porte qui donne sur les ombreux cimetières chrétiens, les plus résolus contournent la Corne d'or et les Eaux-Douces, piquent droit sur Yildiz. Le tragique habitant de ce palais n'a plus d'autre garde qu'une légion de fantômes : spectres des milliers d'Arméniens égorgés à son instigation, revenants qui appellent les justiciers, pour régler enfin leur compte imprescriptible. Comment ? Avec le vieux lacet ? avec le bateau moderne qui conduira ce malheureux vers un exil doré et le laissera à ses remords ? Peu importe. Bientôt, sans doute, les canons des cuirassés salueront un autre Padischah, une ombre de khalife, vieillie dans l'étouffement de la prison perpétuelle, séparée depuis l'enfance de la

société des hommes. Cette ombre falote contresignera les iradés dictés par les triomphateurs, par les maîtres provisoires et absolus de Constantinople.

Et après? Le comité « Union et Progrès », véritable comité de salut public, va de nouveau gouverner seul, sur ses rivaux écrasés — comme aux premiers jours de son premier triomphe, avant que les divisions inévitables l'eussent affaibli et discrédité. Le Parlement? Je crains qu'aux bords du Bosphore on ne puisse plus prononcer ce grand mot sans sourire. Le Parlement turc a fait depuis quelques jours la figure habituelle à ces assemblées quand les crosses des fusils frappent à leur porte. Un caporal de chasseurs ayant amené sur l'At-Meïdan des camarades, le président a disparu par une porte dérobée. Il ne s'est pas trouvé un brave Dupuy pour dire : « La séance continue. » Il ne s'est même pas trouvé un orateur pour singer Démosthène, effet littéraire bien tentant, on en conviendra, et pour s'écrier, alors que les bataillons de Macédoine arrivaient à Tschataldja : « Vous discutez, et le Macédonien est à nos portes! » Jouet tour à tour des deux factions militaires, le Parlement a eu d'abord de bonnes paroles pour le caporal; puis il a délibéré d'aller se mettre sous la protection des baïonnettes qui grandissaient à l'horizon de San-Stefano; on ne sait encore ce qu'il a résolu.

Après cette semaine peu glorieuse, il n'est pas vraisemblable que la Chambre ottomane garde beaucoup de prestige, beaucoup d'influence sur la conduite des affaires ; alors même qu'on y verrait ce qu'ils peuvent bien inscrire dans les lois, ce qui n'entrera jamais dans l'âme d'un vrai musulman, l'égalité réelle des droits et des devoirs entre l'osmanli et le chrétien.

Le Comité gouvernera ; au milieu de quelles difficultés ! Ses conceptions régénératrices sont lettre close pour la plus grande partie de l'Asie Mineure. Le premier indice de réaction a été le signal d'un massacre d'Arméniens, d'une chasse aux chrétiens dans le Taurus. — Il n'aura jamais qu'un pouvoir précaire et mal obéi sur ces provinces lointaines ; il n'en aura aucun sur le monde arabe. A Constantinople même, il devra lutter avec d'infinies précautions, ou avec un despotisme policier qui n'est plus de saison, contre les intrigues des partis, contre les camarillas reformées dans le nouveau palais, contre ces softas ombrageux, ces foules croyantes qui le soupçonnent de trahir l'Islam. S'il s'appuie sur les communautés chrétiennes, il n'y trouvera que divisions et rivalités.

Ces luttes intestines rappelleront de plus en plus celles de Byzance, à l'époque où le Bulgare les épiait en y cherchant une occasion d'intervenir. Les recommencements de l'histoire ont ramené un tzar bulgare sur les

crêtes du Rhodope ; de nouveau attentif, dangereux, comme il y a mille ans. L'indépendance qu'il vient de conquérir sur son territoire borné ne peut être pour lui qu'une étape, et le dernier accord, une trêve. Des frères de race l'appellent, qui attendent impatiemment leur réunion au jeune royaume, dans ces vallées de la Struma, du Kara-Sou, de la Maritza, où il peut jeter en quelques jours cent cinquante mille hommes des meilleures troupes qu'il y ait et des mieux pourvues en artillerie. Enfin, et c'est un fait bien significatif, le Comité qui gouvernera demain à Stamboul convient lui-même que sa force est à Salonique ; c'est là qu'on en réfère pour toutes les décisions à prendre, là qu'on se réfugie en cas de malheur ; Salonique est devenue le cœur et le cerveau, la véritable capitale de l'élite turque qui va présider aux destinées de l'empire. Si elle échoue, une cassure semble inévitable, qui entraînerait le partage, entre Stamboul et Salonique, des derniers lopins de terre européenne conservés par cet empire.

Les amoureux de l'histoire n'ont pas de plus grand plaisir que celui de la voir ébaucher lentement, avec des tâtonnements et des retouches, la maquette des grandes créations où elle s'essaye, où il est visible qu'elle réussira. Nous pouvons surprendre maintenant son travail à l'embouchure du Vardar. Il n'est

question que de Salonique ; des événements, imprévus hier, raniment la vie politique et militaire dans cette ville que j'ai connue abandonnée, languissante. C'est le premier tressaillement d'un immense avenir.

Il suffit de regarder une carte et de réfléchir sur la figure actuelle du monde, sur les routes où se ramasse l'activité humaine, pour prédire à Salonique un prodigieux développement. Assise au fond de son beau golfe, elle n'attend que les travaux indispensables pour faire de son port un havre vaste et sûr. Ce port est le plus proche du canal de Suez, qu'on peut atteindre en quarante-huit heures. Relié au Danube par des voies rapides, il drainera le commerce d'une partie de l'Europe centrale et de toute l'Europe orientale. Pour les échanges avec l'Extrême-Orient, Marseille, Gênes et Trieste ne pourront plus concurrencer la nouvelle reine du trafic. Au point de vue politique, sa proximité des Dardanelles permettrait à ses maîtres de tenir la clef du détroit. Ce jour-là, Constantinople ne serait plus qu'un joyau de musée enfermé dans son écrin ; la maîtrise de la Méditerranée orientale et de la péninsule balkanique passerait avec la richesse aux mains du possesseur de Salonique. Bref, tout la prédestine à supplanter son illustre rivale, trop éloignée des grandes voies commerciales, à être dans le

monde futur ce que furent dans l'ancien monde Byzance et Alexandrie.

On le sait à Sofia, où des yeux avertis lisent sur la carte ce désirable avenir ; mais le morceau est gros pour la jeune nation qui se promet, dans ses rêves, tout l'héritage des Osmanlis. On le sait mieux encore à Vienne : cette Salonique si patiemment convoitée pourrait rendre à l'empire de Charles-Quint sa puissance et sa fortune des anciens jours. L'Autriche est accouchée d'un homme, d'un homme de tête et de main, il l'a prouvé : osera-t-il profiter des événements qui se précipitent, pousser l'aigle des Habsbourgs sur la cité grosse de tant de promesses ? Espérons que non pour la paix du monde. Le jour où on mettrait cette paix en balance avec d'aussi grands intérêts, l'intervention lénitive des financiers ne suffirait plus à la préserver.

Heureusement, j'entends partager la succession de l'homme malade depuis les années où je veillais à son chevet, et il y a longtemps de cela. Peut-être se fera-t-elle attendre longtemps encore. Je ne voulais aujourd'hui qu'appeler l'attention de nos lecteurs sur la singulière prédestination qui fait de Salonique, en attendant mieux, le dernier retranchement de la puissance turque, la source de vie et de force où elle essaye de se rajeunir.

21 avril 1909.

LE SCARABÉE DE KARNAK

Je viens de rouvrir un ancien cahier de notes où l'encre a pâli. J'y retrouve ces lignes :

« *Louxor, février 1873.* — Le *Chibriquite* (c'était le petit vapeur que le khédive Ismaïl m'avait donné pour remonter le Nil) s'est amarré ce soir à la berge de Louxor. Sur l'emplacement où fut Thèbes, il n'y a plus qu'un pauvre village de fellahs : des masures de boue accrochées, comme des nids d'hirondelle, aux faîtages d'un temple enseveli. Le « consoul de toutes les potences » — c'est le titre que se donne ce brave Copte — vient me prendre à mon bord et me conduit dans la seule maison de quelque apparence. Mon arrivée le met dans une gêne cruelle : les photographies de tous les souverains qu'il représente s'alignent dans de beaux cadres au-dessus de son divan ; il a décroché depuis deux ans celle de Napoléon III. Il ne sait par

quoi et par qui remplacer l'empereur déchu. Un portrait de M. Thiers ? Il n'en est pas muni. Remettre en place Napoléon ? Aventure périlleuse. Il s'excuse en bredouillant, avec une confusion discrètement interrogative. Je ne lui dis point, mais je pense qu'il est tout excusé, le Copte de Louxor, de ne pas résoudre un problème qui embarrasse autant que lui les fortes têtes de l'Assemblée de Versailles.

» A défaut du chef d'État introuvable, il m'a offert une danse d'almées. Elles étaient hideuses, comme toutes celles qu'on m'a servies jusqu'ici. Je les abandonne, je saute sur un baudet qui me porte à travers champs aux ruines de Karnak. Pleine lune sur la salle hypostyle et sur le Lac sacré. Je me perds dans la forêt prodigieuse, sous les énormes papyrus de granit qui vont s'épanouir au faîte des colonnes, dans le ciel; ils projettent sur les décombres lumineux des ombres longues et dures. Longtemps, de ces hauts piliers chargés de siècles les rêves effarants tombent sur l'esprit accablé, enivré par tant de grandeur, de passé, de lumières chimérique sur des formes fantastiques... »

Assez. Ce qui suit, dans le vieux cahier, — exaltations d'un enfant qui croit planer sur l'univers dans une minute d'émotion romantique, — ferait sourire le lecteur comme j'en souris moi-même. Mais est-on fondé à dire

« moi » lorsqu'on parle d'un être lointain, presque aboli et remplacé par un autre, après tant d'années, tant de mues, tant de superpositions? A peine si elle réapparaît avec la précision d'un souvenir, cette première vision du lieu ; plutôt comme un songe raconté par un étranger disparu. Et que sommes-nous pour oser dire « moi » dans le pays où l'on mesure le mieux l'infirmité de l'atome humain? Ridicule éphémère, devant cet immense écroulement de siècles, de peuples, de tombeaux ; chétive parcelle de vie et dont on doute parfois si elle a vraiment une existence individuelle, dans cette rénovation constante de la vie universelle au sein d'une nature qui la dissout et la recrée par larges masses.

Seul, le fleuve, la lumière et les montagnes roses n'ont pas changé. Le Louxor d'aujourd'hui est aussi peu reconnaissable que son visiteur d'il y a trente-cinq ans. Il devient de plus en plus une station hivernale comme Nice ou Cannes. Près du temple dégagé, les grands hôtels, les « Palaces », allongent leurs façades et leurs promenoirs sur le quai du Nil. Les trains de luxe et les bateaux Cook y déversent chaque matin des flots d'Anglais. On n'entend que la langue des conquérants, jargonnée par les « natifs ». Ici comme partout, ils ont plié la vie locale à leurs usages immuables, ils ont installé leur confort, leurs élégances, leurs

vieilles filles et leurs jeunes misses. Une Thèbes anglaise renaît, s'étend dans la campagne ; des villas surgissent, bâties par les Coptes enrichis dans le commerce des fausses antiquités : nulle part on ne fabrique cet article d'exportation pour Américains avec autant d'adresse et d'abondance.

Une route carrossable conduit à Karnak. Si l'on m'eût dit que j'y reviendrais en voiture ! Là aussi une cité renaît : la cité sainte des plus vastes temples que la main de l'homme ait jamais construits. Montagnes architecturales, presque aussi hautes que les crêtes de la chaîne libyque, dont les rochers vinrent s'engloutir dans les murailles et les piliers. Les Pyramides ne sont qu'une grosse facétie macabre, assez sotte ; Karnak est la pensée noble et harmonieuse d'un géant. Sur tout le pourtour de l'enceinte, le travail de déblayement et d'exhumation se poursuit. Le chaos de décombres s'ordonne sur les dalles reparues du sol antique ; les pylônes et les colonnes se redressent autour des obélisques ; les sphinx aux têtes de bélier, désensablés, ont repris leur garde le long des avenues qui donnent accès aux sanctuaires. — Quel Amphion relève ces pierres formidables ?

Je vais le chercher dans une petite maison blanche, solitaire, blottie à l'extrémité d'une des avenues de sphinx, si humble en face du

pylône colossal dont elle surveille l'entrée ! Guérite d'une sentinelle en faction devant les temples. A mon appel, la sentinelle paraît.

Lorsqu'on parle au grand public d'un savant archéologue, la plupart des gens se représentent aussitôt un vieux monsieur à lunettes, ankylosé dans son cabinet, gauche et inhabile à tout ce qui n'est pas le déchiffrement de ses grimoires. A ce compte, les meilleurs de nos égyptologues, ceux de l'armée active, seraient le contraire d'un savant. Un jour, devant Syracuse, après une lecture de Thucydide, le duc d'Aumale disait à mon éminent ami, M. Salinas, ancien garibaldien et conservateur des antiquités en Sicile :

— Vous, Salinas, vous pouvez commenter Thucydide et Xénophon : vous savez seller un cheval et dresser une tente ; mais les commentateurs qui n'ont jamais sellé un cheval parlent d'un tas de choses qu'ils ignorent.

Nos égyptologues n'ignorent rien de la vie pratique. Obligés de connaître et d'exercer tous les métiers, rompus aux fatigues physiques, ces fouilleurs de tombeaux valent des mineurs du Klondyke, on les voit tour à tour diplomates, ingénieurs, conducteurs d'ouvriers, ouvriers eux-mêmes, terrassiers, maçons, prêts à faire le coup de poing et au besoin le coup de feu. Tel j'ai connu Mariette ; tels je retrouve ses dignes continuateurs, et entre

autres la sentinelle française de Karnak, M. Legrain.

Sous la direction du Maître des morts de la Haute et de la Basse-Egypte, — c'est ainsi qu'il faut rédiger, en bon style hiéroglyphique, le « cartouche » de M. Maspéro, — voici douze ans déjà que M. Legrain s'est voué corps et âme au déblayement de Karnak, au relèvement de tout ce qu'on peut y relever: ne pas lire à la « restauration », entreprise criminelle contre laquelle protesterait tout le premier cet artiste avisé. Karnak est sa passion, le reste du monde n'existe pas pour lui. De la France lointaine, il sait seulement qu'elle le veut là pour tenir ferme et honorer son drapeau. Qu'on le néglige à Paris, que d'autres s'y disputent les places et les prébendes scientifiques, peu lui en chaut. Avec son inaltérable gaieté de troupier français, il me fait songer à un soldat des demi-brigades oublié par Bonaparte et qui continuerait à lui seul l'expédition d'Egypte.

Après les deux premières années de travail il augurait bien de sa tâche, lorsqu'une catastrophe soudaine vint le surprendre. Au matin du 3 octobre 1899, onze colonnes de la salle hypostyle s'abattirent sur le sol; plusieurs autres étaient ébranlées. Tremblement de terre, ou poids écrasant de trop de siècles? On ne sait. Legrain connut durant quelques

jours toutes les affres du désespoir. Puis ce vaillant se reprit. Ces colonnes que Rhamsès avait érigées avec toutes les ressources de sa puissance, avec le concours des multitudes, il les relèverait, lui, avec ses faibles moyens, ses crédits dérisoires. Il se mit à l'œuvre. En moins de dix ans, il a redressé presque tous les grands fûts ; bientôt le sauvetage sera parachevé dans le « Jardin de la Résurrection ». — C'était un des noms de la salle hypostyle : l'épanouissement des papyrus au sommet des chapiteaux symbolise la renaissance d'Osiris.

Je ne puis me lasser de voir travailler les fellahs qui amènent, remontent, ajustent les énormes tambours de granit. Leurs figures, leurs gestes, leurs procédés, la mélopée gutturale et plaintive, vieille comme la peine de ce peuple, qui rythme leurs manœuvres de force, — tout nous rend la vision vivante des scènes gravées sur les parois des hypogées. Il semble qu'on assiste à la première construction du temple, faite par les mêmes hommes, dans les mêmes conditions. Spectacle émouvant, auguste, la parfaite identité d'une race à travers les âges, la continuité de son effort collectif. Le progrès de nos usines est sans doute une belle chose ; mais dans notre invincible désir de ce qui nous manque le plus, la durée, nous sommes profondément touchés par la pérennité d'un labeur semblable : n'est-il pas un défi

triomphal porté à notre grand ennemi, à notre destructeur, le Temps ?

Plus loin, j'entends le tumulte d'une troupe d'écoliers en rupture de classe : une nuée de gamins passent devant nous en courant ; ils crient de toute la force de leurs poumons une autre mélopée, une sorte de litanie arabe en l'honneur de monsieur l'inspecteur. La plupart de ces bambins paraissent âgés de sept ou huit ans, quelques-uns moins. Ils portent sur la tête qui une motte de terre, qui un caillou, dans de minuscules corbeilles. Le travail de ces fourmis humaines suffit pour combler avec une rapidité surprenante de profondes excavations, pour niveler des collines de déblais. Bon symbole de ce que monsieur l'inspecteur, émule des grands constructeurs pharaoniques, réussit à faire avec de très petits moyens, avec des trésors d'énergie et de ténacité.

Rude métier, en somme, où il faut se donner tout entier, n'attendre de secours que de soi-même, réagir après d'amères déceptions, lutter contre les difficultés quotidiennes, contre l'inertie des hommes et des choses. Mais aussi quels salaires, quelles joies inintelligibles à qui n'est pas du bâtiment, lorsqu'une découverte soudaine vient récompenser des années de tâtonnements infructueux ! Legrain n'est que le maçon chargé de consolider les temples

de Karnak, il n'a ni mission ni autorisation de faire des fouilles, c'est chose entendue; mais quand on remue autant de terre thébaine, les objets qu'elle récélait apparaissent : il faut bien les recueillir. C'est ainsi que ce fouilleur qui ne fouille pas a trouvé dans une seule cachette des milliers de statues; ainsi qu'il a pu envoyer au musée du Caire quelques-uns des plus beaux et des plus rares monuments qu'on y admire. Un heureux hasard m'a fait assister à une de ces récompenses qui payent le savant de toutes ses épreuves.

Nous passions à l'angle nord-ouest du Lac sacré pour gagner une autre partie de l'enceinte. Une équipe de bambins fourmiliers grattait par là. — « Granit! » crie l'un d'eux. Une pierre dure a résonné sous sa pioche. — « Creuse plus avant! » dit l'inspecteur. Une section de colonne en granit rose de Syène montre bientôt son orbe rugueux : le fût a été brisé à cette place. Nous revenons une heure après par le même chemin : le tronçon de colonne est dégagé jusqu'à sa base quadrangulaire; une inscription hiéroglyphique apparaît sur une face ravalée. — » Bon, cela! » s'écrie Legrain après une lecture sommaire des premiers signes. Les gamins lui signalent un autre fragment de pierre dont l'arête affleure au fond de l'excavation.

Tandis qu'on le met à jour, nous repartons pour Louxor.

Le lendemain matin, nous revenons à la première heure. Rayonnant de joie, transfiguré, Legrain nous crie du plus loin qu'il nous voit : « Venez, regardez ! » On avait extrait depuis la veille le second bloc : un simple fragment de la colonne brisée, pensions-nous ; c'en était le couronnement, et quel couronnement ! « Scarabée, scarabée ! » avaient crié joyeusement les ouvriers qui le retournaient. L'inspecteur crut d'abord que ces hommes lui montraient un petit insecte qui s'enfuyait de la cachette où on le dérangeait ; mais ce vivant n'était que l'annonciateur d'un grand frère déifié. Sur la face enfouie du tronçon, un énorme scarabée était sculpté en plein bloc, à même le dur granit rose, dans toute la largeur du champ. C'est le plus grand exemplaire qu'on ait jamais trouvé de l'emblème de résurrection cher aux anciens Egyptiens, — il mesure un mètre de longueur sur cinquante centimètres de largueur, — le plus remarquable par la beauté du travail, le seul qui se soit présenté dans ces conditions insolites. D'autres éclats de la colonne, recueillis aux alentours, s'adaptaient parfaitement aux cassures et complétaient l'inscription sous la tête du scarabée.

Les jours suivants, nous revînmes matin et soir à Karnak, écourtant toutes les autres

excursions pour assister à l'assemblage, au montage des fragments. La colonne tronquée surmontée de son mystérieux scarabée était devenue la grande affaire des quelques Français réunis à Louxor, l'émotion, l'obsession qui les attirait comme un aimant. Enfin nous la vîmes remise en parfait état, restituée de toutes pièces : monument sans précédent, unique dans les trouvailles des égyptologues. Et l'inscription, déchiffrée à loisirs par Legrain, lui donna la clef du problème. Ce texte, d'une importance capitale, éclaire un point d'histoire, il justifie une conjecture de notre savant. En voici la traduction :

« Dit Khepra (le dieu d'Héliopolis) : Le scarabée terrestre, c'est mon fils Nibmourryia (Aménophis III). Il a été accordé la vie, la stabilité, la sérénité à ta narine. Et tu feras des milliers de panégyries, car tu es le Maître faisant resplendir le disque d'Atonou. Les barbares massacrés sont tes sandales en ces lieux. Tu m'as rendu joyeux, ô mon maître, car tu m'as fait un temple à l'ouest de Thèbes, où chacun des dieux du cycle divin a été fondu par ta Majesté en la forme que je lui ai faite. »

C'est limpide ; cependant deux mots d'explication ne sont pas inutiles. Une grande révolution religieuse se produisit sous Aménophis IV et substitua au culte de l'Ammon thébain celui d'Atonou, le disque solaire,

adoré dans Héliopolis. M. Legrain conjecturait depuis longtemps que la révolution avait été préparée sous le règne d'Aménophis III. Notre texte établit que ce roi avait élevé dans les sanctuaires d'Ammon un temple au dieu d'Héliopolis, et que ce dieu l'en félicite, le nomme son scarabée sur terre, son fils préféré. — En langage moins mystique, tout ceci signifie que le collège des prêtres d'Héliopolis, convoitant les immenses richesses du collège thébain des prêtres d'Ammon, circonvint le roi Aménophis III par l'entremise de la reine sa femme, propre sœur du chef des prêtres d'Héliopolis ; et cette reine n'était autre que la belle Taya.

Je sais maintenant pourquoi la colonne au scarabée est si précieuse, pourquoi elle nous attirait par un charme invincible : Taya est dans l'affaire ; l'étrange monument nous parle indirectement de Taya. Ce nom ne vous dit rien ? O injustices de la renommée ! Ils ont tous sur les lèvres le nom de Cléopâtre, cette intrigante sans beauté, indigne de dénouer les sandales de sa devancière ; et ils ignorent Taya, la Joconde égyptienne, celle dont le sourire est plus énigmatique, plus perfide et plus délicieux que le sourire immortalisé par Léonard. Déjà mon bon maître Mariette était amoureux d'elle ; il ne connaissait qu'une de ses images, il ignorait les documents produits depuis lors et qui éclairent le rôle historique

de la reine de Thèbes; il devinait d'intuition ce grand rôle. Aujourd'hui, d'autres effigies nous montrent Taya toujours plus charmante. Quiconque les a contemplées emporte un trait dans le cœur et ne voit plus dans la vallée du Nil que le sortilège de l'enchanteresse.

Longtemps, sur le lieu de la découverte, nous parlâmes d'elle et de la révolution religieuse dont elle fut l'instigatrice, et de cent autres actualités du XVe siècle avant Jésus-Christ; car en Egypte ce sont les vraies actualités, pour lesquelles on se passionne vite. L'heureux Legrain était en verve, il se voyait déjà retrouvant le temple d'Atonou révélé par l'inscription. Plus que jamais il jurait de consacrer toute sa vie à Karnak, pour l'honneur de la science française, le brave et généreux soldat de cette science ! Ce fut une de ces bonnes causeries d'Egypte où s'entrechoquent les siècles, les idées, les hypothèses, les vues vertigineuses sur les perspectives de la plus ancienne histoire.

La nuit nous surprit dans la salle hypostyle. Comme autrefois, la lune de février, ce printemps du haut du Nil, surgit au-dessus du pylône qui lui barrait les routes du ciel. Par les jours béants entre les architraves rompues, la clarté bleue coula le long des fûts, éclaira les signes magiques gravés sur leurs flancs. Un lac de lumière s'épandit sur le sol, les

ombres épaisses des colonnes s'y projetèrent en masses puissantes. Soudain, derrière l'une de ces colonnes, deux fantômes se dressèrent ; l'apparition émergea des ténèbres si brusque, si imprévue que je ne pus me défendre d'un léger frisson. Ils avancèrent sur nous, majestueux dans leurs larges robes noires, enturbannés de blanc ; ils saluèrent silencieusement, avec une gravité d'hiérodules sur le visage et dans la démarche. Prêtres d'Ammon qui revenaient célébrer les mystères ? — C'étaient deux gardiens arabes endormis sur les dalles que le bruit de nos pas avait éveillés.

L'enchantement ne dura qu'un instant ; des nuages voilèrent l'astre, les ruines replongèrent dans la nuit. Ce ne pouvait plus être, je le savais bien, la lune triomphante de jadis : celle-ci n'avait fait qu'apparaître pour me leurrer un moment ; maintenant clarté fugitive, aumône parcimonieuse d'une brève minute d'illusion... Legrain me ramena vers son cher scarabée pour lui dire un dernier bonsoir. Nous reprîmes nos doctes discours sur une histoire ténébreuse et grandiose comme le lieu où elle nous enveloppait de ses suggestions ; nous continuâmes à évoquer les anciens morts, ceux qui, par des soirs pareils, avaient aimé la forme évanouie de la belle Taya.

6 mars 1908.

SOIR D'ÉLÉPHANTINE

Un paysage lunaire, morceau tombé de la pâle planète qui l'éclaire, là-haut. Elle a éteint les premières constellations australes, annonciatrices du tropique tout proche. Sur la fin des nuits sombres, ces étoiles nouvelles sont déjà visibles d'Assouân, au bord méridional du ciel. Un monde finit ici, pour le voyageur venant du Nord, avec la verte et riche vallée du Nil égyptien ; un autre commence avec la Nubie, vestibule du monde équatorial ; terre ensevelie sous les sables nus ou les arêtes de roche, seuil de la région des grandes eaux vagues, épandues sur les brousses.

Ici, le fleuve a la figure d'un lac tranquille, emprisonné dans la cuvette de granit rose d'où furent extraits, durant des milliers d'années, les obélisques, les colosses des dieux et des rois qui couvrent les vallées d'en bas jusqu'à la mer. Les eaux apaisées se reposent, après avoir bouillonné aux cataractes qu'elles fran-

chissent en amont. Une étroite chaîne de brisants est d'ailleurs le dernier vestige de ces cataractes : le grand barrage anglais les a broyées, disciplinées ; il a substitué les torrents réglés qui s'échappent de ses vannes aux chutes naturelles où, jadis, dans les rapides, les Barbarins faisaient bondir ma barque.

Des îlots rocheux hérissent la surface de ce lac : blocs de granit polis, noircis par le limon, sculptés par les eaux. Elles en ont fait des bêtes monstreuses dont les carapaces luisent sous la clarté de la lune ; on dirait des troupeaux d'hippopotames qui fendent le courant, des bancs de crocodiles endormis sur ses bords. Chaos noir, cerné par la muraille grise de la chaîne libyque ; paysage qui va rosir à l'aurore, éblouir les yeux à midi par le miroitement des sables et des eaux. A cette heure de nuit, il est funéraire et fantastique dans la lumière bleue.

L'air est tiède, léger, immobile. Pas un souffle, pas un bruit, pas un feu, sauf celui que je dirai et qu'on voit à la pointe d'Eléphantine. L'île s'allonge en face du balcon où je m'attarde ; elle divise les bras du Nil ; le plus étroit, large seulement de quelques brasses, la sépare d'Assouân. Au-dessus des jardins et des palmeraies qui couvrent la partie inférieure de l'île, un tertre nu se renfle à l'extrémité méridionale ; ce n'est plus qu'un monceau de dé-

combres, ruines de vingt cités superposées, noir amas de briques sèches et de terres défoncées par les fouilles. Là s'élevèrent et périrent des villes, des temples, des tombeaux, depuis l'Ancien Empire jusqu'à nos jours ; constructions égyptiennes, éthiopiennes, perses, grecques, romaines, coptes, arabes... Comme les flots du Nil, les races se succédèrent sur l'îlot sacré, à la limite des deux mondes. Tout y est détruit, effacé ; pas une forme distincte sur le dépôt des cendres où s'évanouirent tant de vies, tant de siècles et de peuples tumultueux. Silence absolu dans le suaire, tissé par les rayons de la lune.

Les maîtres de l'heure, les Anglais, sommeillent de ce côté du fleuve, dans l'énorme « Cataract Hotel » qui domine la berge où l'on ne voyait que des huttes arabes, quand j'y abordai pour la première fois. Avant de se coucher, ils ont consulté les deux tableaux symétriquement appendus aux deux piliers qui portent la voûte du hall : l'un de ces cadres d'affiches donne le programme des exercices physiques, des divers sports organisés pour la journée du lendemain ; l'autre renseigne les touristes sur l'ordre des offices à l'église évangélique, sur les offres de service du chapelain. La Bible et le sport, la règle de l'âme et du corps. Tableaux symboliques : sur ces deux piliers où ils rappellent les coutumes de

la race, l'Angleterre a patiemment fondé sa force et sa grandeur. J'ai admiré, j'ai envié le peuple qui assoit sur ces fondations le prodigieux empire qu'elles soutiennent partout où il assujettit l'univers.

L'autre peuple, le peuple soumis des indigènes, repose pour quelques heures, lui aussi. Jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule, sa complainte immémoriale montait des ruines d'Eléphantine. Des groupes de fellahs allaient y chercher le *sébac*, ce terreau fertilisant que l'on ramasse dans les décombres des villes mortes ; il semble que la poussière des ancêtres se soit muée en réserves de vie nourricière, pareilles à celles que les anciens soleils accumulèrent dans les forêts fossiles de nos mines de charbon. D'autres équipes descendaient au fleuve, portaient les blocs d'un temple dans le chaland qui va les conduire au musée du Caire. Courbés sous les barres de bois où le lourd fardeau est suspendu, les porteurs s'entraînaient à l'effort en modulant cette rauque mélopée que l'on croirait faite des plaintes de chacun de leurs muscles. Toujours asservis aux monuments du Pharaon, ils travaillent maintenant à déblayer, à déménager ces temples que les innombrables générations de leurs pères avaient bâtis avec le même cri de peine, transmis de poitrine en poitrine depuis l'aube des temps.

Enfin s'est tue l'autre voix plaintive de la terre d'Egypte, celle qui donne la réplique aux voix dolentes des fellahs, avec même constance, même pérennité. Une *sakieh* est accrochée aux terrasses d'Eléphantine : inlassablement, la roue endentée grince sur son axe en faisant monter le chapelet de pots d'où se déverse parmi les champs le Nil fécondateur. La nuit était tombée que j'entendais encore gémir la sakieh, du gémissement d'une âme attachée à quelque roue d'Ixion. Musique inséparable de toutes les impressions recueillies dans ces campagnes, et qui finit par plaire à l'oreille habituée. Un Beethoven n'eût pas inventé mieux que cette cantilène de l'esclave matérielle pour accompagner l'ahan des travailleurs qu'elle rythme tout le jour.

Relâche pour elle aussi. Maintenant, dans le silence, l'immobilité, le demi-jour lunaire où tout est assoupi, une seule lumière brille, sur la berge d'Eléphantine, juste en face de moi, à une portée de pistolet. Elle veille dans la petite maison blanche que son crépi de chaux détache en vigueur sur le fond noir du tertre de décombres. Humble maison, semblable ainsi à une tente plantée sur ce champ de ruines qui est un champ de bataille pour l'occupant du logis. Je vois distinctement sa silhouette se mouvoir dans la jouée de la porte, laissée ouverte par cette tiède soirée. Deux

chaises, un rayon pour les livres, une table de bois blanc composent tout le mobilier de campement. La lampe allumée sur cette table, c'est la lumière de la science. L'homme qu'elle éclaire est le savant français.

Ce matin, la petite maison blanche m'avait été signalée par nos couleurs nationales flottant au sommet du mât. J'y allai ; une felouque traverse le bras du Nil en quelques minutes. Je fus reçu par M. J. E. Gautier, qui supplée M. Clermont-Ganneau dans la conduite des fouilles entreprises depuis deux ans. M. Clermont-Ganneau a fondé de grandes espérances sur les révélations des documents juifs trouvés à Eléphantine. L'ingénieux sémitisant a raconté lui-même, dans un article au journal *le Temps*, comment ces papyrus en langue araméenne établissent l'existence dans l'île d'une colonie juive et d'un temple de Jéhovah, au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Si quelque chose subsiste du quartier israélite dont ils font mention, ces précieuses reliques se dérobent encore ; mais en les cherchant on a découvert d'autres sanctuaires, dédiés aux dieux nationaux, et des sépultures de toutes les époques égyptiennes, jusqu'aux bas temps grecs et romains. Les sarcophages des béliers sacrés ont rendu les somptueuses momies de ces animaux ; les pierres d'un temple romain affleurent sous la terrasse d'un jardin voisin ;

en ce moment, M. Gautier dégage les assises d'un temple de Thoutmès III. Il n'en reste que des blocs épars, décorés de bas-reliefs d'une rare beauté d'exécution, dans le style d'Abydos. Les figures du Roi et des divinités protectrices ont de la noblesse et de la grâce ; en particulier une déesse Hathor, profil enjôleur et perfide, si charmant que les Grecs ne l'eussent pas désavoué.

Depuis plusieurs mois, M. Gautier vit à Eléphantine dans la retraite austère de la maisonnette et du chantier de fouilles. On ne le voit jamais à Assouân ; il surveille le travail de son équipe arabe, il classe, étudie et déchiffre ses trouvailles. Ce savant appartenait à la mission de Susiane ; il a eu sa large part dans les admirables découvertes de M. de Morgan et du P. Scheil ; on sait comment elles illuminent les ténèbres où avaient plongé les vieux empires assyriens. Rappelé de Perse, envoyé en Egypte, il est venu prendre ici un autre mot d'ordre, comme les grenadiers de Bonaparte allaient d'Arcole aux Pyramides toujours prêts pour de nouveaux combats, de nouvelles victoires.

J'use des termes militaires pour bien marquer comment ces soldats de la science, honneur de notre race, continuent sous une autre forme les épopées dont elle fut coutumière. J'étais hier à l'île de Philæ. J'avais connu autre-

fois, dans toute sa splendeur, la perle de l'Egypte ceinte de sa couronne de palmiers. Hier, une barque me portait entre les colonnades des temples naufragés. Comme elle passait sous le pylône du temple d'Isis, je revis, à un mètre au-dessus de l'eau qui monte, l'inscription que nul Français ne peut lire d'un œil indifférent. — « L'an VI de la République, le 12 messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la 1re division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII. » — Le plan d'eau va être élevé de sept mètres dans le réservoir du barrage : quelques mois encore, et la pierre insigne où nos héros gravèrent ces lignes sombrera dans les flots. Noyée à jamais, cette gloire ; abîmé dans le Nil comme le soleil d'un jour fini, notre soleil de messidor.

Mon cœur se serrait. Je levai les yeux : j'aperçus à la crête d'une muraille de la cour intérieure, à une hauteur où les eaux ne monteront pas, d'autres noms gravés sur une autre pierre sous cette même date de l'an VII : « Lepère, Méchain, etc. » Ce sont les noms des membres de la Commission d'Egypte, de la brigade savante qui accomplit un exploit aussi mémorable que celui des soldats. Le trophée

guerrier, gravé par la pointe d'une baïonnette, va périr : le trophée de la science demeurera, indestructible, sur le haut piédestal où il défie l'injure des hommes et des éléments.

Elle est belle et consolante, la leçon du mur de Philæ : promesse faite par les grands aînés, précurseurs de l'égyptologie, aux dignes héritiers qui continuent la glorieuse lignée des Champollion, des Mariette. Pour comprendre quelle sympathie et quelle fierté ils inspirent à leurs compatriotes, il faut les avoir vus sur le théâtre de leurs conquêtes, tout le long du Nil ; il faut s'être assis dans les campements sommaires où ces vaillantes sentinelles, isolées, parfois perdues dans le désert, déploient leurs qualités d'initiative. Plus remarquables encore par leur endurance et leur universel savoir-faire que par le savoir professionnel, ils imposent partout la séduction de leur énergie, de leur bonne humeur, de ce joyeux entrain de France que nulle épreuve n'abat.

Tel M. Gautier, jeté ici en grand'garde. Tel mon brave ami Legrain, celui dont je parlais l'an dernier à nos lecteurs : je viens de le retrouver à Karnak, achevant de réédifier ses temples. Tel Clédat, qui va tenter d'arracher au désert où fut Péluse quelques-uns de ses secrets. D'autres gardent au musée du Caire le butin rapporté par leurs camarades. Le général Maspéro remonte et redescend le fleuve,

visite les postes, éclaire ses disciples de sa science et les anime de son activité.

Faisons-leur à tous un peu de cette « réclame » prodiguée sur le boulevard au moindre vaudevilliste, et dont ils ne se soucient guère. La foule les ignore ; elle comprend difficilement la noble passion où l'archéologue puise son courage et trouve son bonheur. La foule ne connaît qu'à la longue les grands résultats d'un travail qui nous restitue les archives perdues de l'humanité. Il faut quelque coup d'éclat pour qu'elle entrevoie un instant la beauté, l'utilité de ce travail. Ici, du moins, en Egypte, le plus profane des voyageurs se persuade vite d'une vérité qui touche chacun de nous; il voit de quel bénéfice moral, de quel relèvement de prestige la France est redevable à ses bons serviteurs. Dans le pays où nos politiciens infirmes ont laissé prescrire les droits séculaires de la nation qui avait le plus et le mieux labouré ce jardin du monde, nos savants maintiennent et accroissent un empire spirituel ; ils poursuivent à leur manière la geste française, ils achèvent la seule conquête qui nous soit désormais permise.

C'est justice de les en remercier. Je l'ai senti une fois de plus, cette nuit, devant le silencieux paysage de rêve où le vide du présent laissait plus libres les évocations du passé, devant le spectre d'Eléphantine, chargée de siècles, dévoreuse de peuples, saturée d'histoire. Dans

ce décor immuable de la vallée du Nil les aspects de la terre et du ciel semblent fixés, comme les saisons et les coutumes, pour l'éternelle durée ; et pourtant, que de gens et de choses j'y ai vus passer, changer, pendant les pauvres instants d'une vie humaine où il m'a été donné de le connaître. Mes yeux revenaient toujours au seul signe de vie dans la mort ambiante, à l'unique lumière de la petite maison blanche : à cette lampe du savant français, phare qui éclairait la nuit des histoires abolies ; comme l'inscription commémorative des savants de l'an VII à Philæ, elle dominait les eaux du fleuve mystérieux, elle témoignait de ces hauts faits de l'esprit par quoi nous vivrons peut-être dans l'histoire future.

2 Mars 1909.

CE QU'ON VOIT A LA TAURIDE

Un grand jardin solitaire, à l'extrémité orientale de Pétersbourg ; l'animation de la ville élégante et vivante vient expirer aux abords de cet enclos ; au delà, des espaces vagues où se perdent les rares passants, jusqu'aux monastères, aux usines qu'enserre la boucle de la Néva. Des eaux mortes, lac et rivière artificielle, sommeillent sous les arbres de ce jardin. Il entoure un vaste, triste palais, construit sur le plan de notre Panthéon.

Catherine fit bâtir et orner cette résidence pour son favori Potemkine. L'enfant gâté de la fortune venait d'offrir à sa souveraine une promenade triomphale dans la Crimée conquise. L'Impératrice voulut que le prince de Tauride retrouvât à Pétersbourg le nom et les enchantements de l'Eden méridional qu'elle lui devait. Avec ce goût du défi qui est une frénésie chez les Russes, elle violenta la nature : des serres monumentales abritaient des bois d'orangers, de lauriers et de myrtes ; ils donnaient l'illusion du Sud dans les glaces polaires.

Pendant quelques années, le plus fastueux des favoris dont l'histoire se souvienne mena la vie inimitable à la Tauride. En avril 1791, il y émerveilla sa bienfaitrice par les splendeurs d'une fête qui surpassait, au dire des contemporains, tout ce qu'imaginèrent les monarques fabuleux de l'ancienne Asie.

Cent mille lampes colorées éclairaient les changements à vue qui faisaient apparaître, puis rentrer sous terre, les salles de marbre où se succédaient le spectacle, les danses, le banquet. Un éléphant revêtu de lames d'or, harnaché de pierres précieuses, servait de trône à la souveraine. Sur les eaux illuminées, un peuple de musiciens rivalisait avec les chants des oiseaux du tropique. Des milliers d'invités costumés s'assirent autour des tables ; elles pliaient sous la vaisselle d'or et d'argent, sous les bœufs aux cornes dorées et les tonneaux de vins rares. — Les sommes dépensées dans cette nuit de féerie représentaient le travail annuel d'un million de serfs ; esclaves inconnus qui défrichaient la morne steppe, bien loin, là-bas au bord des fleuves, pour défrayer les somptueux caprices du maître à qui un trait de plume les avait donnés, âmes, corps et biens.

Cinq mois plus tard, Potemkine allait mourir obscurément dans un fossé de Moldavie. — « La mort a frappé un superbe coup », écrivait dans une de ses lettres

Rostoptchine, le Saint-Simon russe. Catherine reprit et habita le palais de la Tauride. Après elle, il tomba peu à peu dans l'abandon. Un siècle de silence s'appesantit sur la demeure désertée. On y logeait en dernier lieu de vieilles demoiselles d'honneur. Au plus fort des grandes gelées d'hiver, le beau monde y venait parfois patiner sur les étangs. J'y ai vu Marie Féodorovna, la jeune césarevna, aujourd'hui impératrice douairière, descendre comme un météore, debout et souriante, sur la pente vertigineuse des montagnes de glace. — Le reste de l'année, quelques familles du menu peuple troublaient seules la solitude des jardins, sous le palais de la Belle au bois dormant.

Il va s'éveiller ce soir à une vie nouvelle. La Douma, le premier Parlement russe, prendra séance tout à l'heure dans la grand'salle du Panthéon où le prince de Tauride divinisait son impératrice. De toutes les provinces de l'immense empire, des hommes que l'on ne connaissait pas accourent et s'assemblent : atomes soulevés par une force élémentaire, apportés par un vent d'orage. D'Arkhangel à Stavropol, des fleuves sibériens à la Vistule, ils ont surgi de la glèbe et du pavé, ils s'acheminent vers la Tauride. Ce sont les petits-fils des serfs qui payaient sans compter les folies du favori de Catherine ; ils viennent demander

enfin des comptes ; leurs voix, si longtemps muettes, vont instruire le procès du passé.

Il faut avoir pratiqué la Russie d'antan pour se représenter le changement à vue, — plus miraculeux que ceux des machinistes de Potemkine, — le coup de théâtre qui bouleverse soudain toutes les conditions, toutes les conceptions de la vie politique et sociale, chez ceux d'en haut et ceux d'en bas. Hier encore, malgré les innovations et les réformes des trois derniers règnes, un revenant du temps de Nicolas Ier eût reconnu l'essentiel de l'ancien édifice : une pyramide au sommet de laquelle trônait le tsar autocrate, environné de quelques privilégiés. Les formes rituelles de la vie de Cour, de la vie militaire et seigneuriale, continuaient l'apothéose de cette élite ; elle ignorait l'énorme et lourde masse sur quoi portait sa grandeur. Cette masse n'avait droit qu'au silence, à l'exacte discipline sous l'arbitraire de la police. L'émancipation des serfs n'avait pas modifié très sensiblement une mentalité créée par l'atavisme. Un abîme séparait encore les anciens possesseurs des « âmes mortes », et ces âmes juridiquement libérées ; ceux qui de temps immémorial voulaient et pouvaient tout, ceux qui ne voulaient ni ne pouvaient rien. Le Caliban russe est sorti de sa torpeur séculaire ; il avait rugi parfois dans la révolte, brutalement, à la vieille mode des Stenka Razine

et des Pougatchef ; pour la première fois, il va parler légalement. Ceci est plus redoutable que cela.

Il parlera d'abord aux yeux, sur les bancs de ce palais où l'on verra tous les types, toutes les conditions de la mosaïque humaine qu'est la sainte Russie : seigneurs, marchands, paysans, intellectuels et illettrés ; des Polonais, des Allemands, des Tatars, des juifs en notable proportion, car la représentation de la Lithuanie est ce qu'on pouvait attendre, israélite pour la majeure partie ; des popes, des prêtres catholiques, des rabbins, des mollahs musulmans. — De cette âme composite qui s'ignore et se cherche, quelles paroles monteront aux lèvres des premiers orateurs? Sauront-elles exprimer une volonté collective, la traduire et l'imposer dans les inévitables conflits qu'il faut prévoir, dans le duel entre les forces éprouvées du passé et les aspirations confuses de l'avenir ?

Sous ce titre : *la Russie à la veille des événements marqués par le Destin*, le plus considérable et le plus modéré des journaux pétersbourgeois, le *Novoïe Vremia*, publiait ces jours derniers un article vibrant d'émotion contenue : on y sentait le trouble indicible de l'homme qui s'abandonne au *Fatum*, qui saute dans un gouffre dont il ne sait rien, sinon que l'abîme est ténébreux et profond. Je résume les premières lignes :

« Le 5 mai 1789 s'ouvraient solennellement les États généraux français : le 5 mai 1821, Napoléon Ier mourait à Sainte-Hélène. Durant cette période de trente-deux années, la grandiose épopée du peuple français s'était accomplie, avec tout ce qu'elle évoque d'hommes et de choses mémorables, depuis Mirabeau jusqu'à Napoléon... — Le 10 mai 1906 s'ouvriront solennellement la Douma russe et le Conseil de l'empire transformé. On posera ce même jour les fondements d'un nouvel édifice gouvernemental en Russie. Nous voyons le premier anneau de la chaîne, nous ne voyons ni le second, ni le troisième... Est-ce la grande épopée du peuple russe qui commencera le 10 mai, ou la tragédie de ce peuple? Nul n'est en mesure de répondre... »

Dans cet article, dans tout ce qui se dit et s'imprime là-bas, je retrouve l'obsession du modèle classique, du terrible modèle que nous donnâmes à tous les peuples en mal de révolution. Le jeu des rapprochements est facile : quel Russe instruit s'y refuserait? Mêmes illusions généreuses, mêmes troubles, même chaos dans l'enfantement de la « liberté ». Chez eux comme jadis chez nous, le premier Parlement se réunit sans qu'on sache qui sont et d'où viennent tant d'inconnus, ce qu'ils pensent et veulent; les statisticiens renoncent même à supputer combien ils seront. Il s'en faut d'un

tiers que l'assemblée soit au complet : on vote encore dans certaines localités, et pour y choisir seulement les électeurs du premier degré. Des populations mal estimées, oubliées, font valoir leur droit à nommer des représentants supplémentaires. Ainsi réclamaient chez nous des bailliages dont on n'avait pas tenu compte ; les députés du tiers état de Paris ne furent nommés que le 19 mai 1789, d'autres plus tard. Mêmes inégalités dans la représentation chaotique des provinces, des groupes, des ordres en France, des classes et des castes en Russie : clergé, noblesse, universités, ouvriers, paysans, villes et campagnes.

Même incompréhension réciproque de l'ancien pouvoir et du pouvoir nouveau qui veut naître. On connaît le mot de Louis XVI, alors que ses conseillers hésitaient sur le choix du lieu où seraient convoqués les États : Paris, Orléans... — « Mais non, dit le Roi ; ce ne peut être qu'à Versailles, à cause des chasses... » Les mêmes et très naturelles habitudes d'esprit se traduisent aujourd'hui par des mots semblables. On croirait que la même plume, ou peu s'en faut, a écrit le manifeste royal du 17 décembre 1788 et le manifeste impérial du 17 octobre 1905 : sincères tous deux dans leurs promesses libérales. Mais tout en cédant sur le fond des choses, les héritiers de Louis le Grand et de Pierre le Grand se reprennent opi-

niâtrément aux mots prestigieux qui consacrent leur droit divin. Relisez le discours de l'honnête et vertueux Louis XVI à l'ouverture des États : il « commande à la nation », il maintiendra « les principes de la monarchie », il ne souffle mot de la Constitution espérée, exigée par ses auditeurs. Paroles réentendues naguère, et qu'on entendra sans doute aujourd'hui au Palais d'hiver. Une seule différence : Necker n'est déjà plus là. Le Necker russe a disparu plus tôt que le nôtre, impuissant qu'il était à concilier les regrets d'une autorité qui reprend ce qu'elle a donné, les exigences d'une assemblée qui demande beaucoup plus qu'on ne lui a promis.

Une fraction de la Douma a déjà pris corps et figure : les « constitutionnels-démocrates », les *cadets*, comme on les nomme par un jeu de mots fait d'une abréviation. En plus de quelques grands seigneurs, ce parti comprend la presque totalité des intellectuels, députés des villes pour la plupart, professeurs, ingénieurs, avocats, médecins, hommes d'affaires. Ils sont environ cent cinquante. Grâce à leur bonne organisation, à leur activité, à leur propagande en temps utile, les cadets ont écrasé leurs compétiteurs ; vis-à-vis de ce « bloc » cohérent, les rares tenants des opinions plus modérées — conservateurs, Union du 17 octobre — apparaissent comme une quantité négligeable. Je

ne parle ici, bien entendu, que de la représentation des classes bourgeoises ; et l'on sait que les ouvriers ont boycotté la Douma : très peu d'entre eux ont pris part aux scrutins.

On ne connaît donc de la future Assemblée que cette nombreuse opposition de gauche, bruyante, remuante, la seule qui parle et qui étale. Elle s'inspire évidemment des grands devanciers français : nos gens du Tiers et la minorité révolutionnaire de notre noblesse. Elle demande aujourd'hui beaucoup, les pouvoirs constituants, le suffrage universel; elle réclamera demain tout, et le reste... Disons pour nous faire comprendre en France que les chefs des cadets s'appellent maintenant Barnave ou Lameth, en attendant qu'ils deviennent Roland, Brissot, Pétion... je n'ai pas dit Maximilien ! A la veille d'entrer en scène, les leaders s'entraînent aux discours éloquents et vagues dans leurs réunions préparatoires. Nos pères ont entendu ces harangues. Celle de M. Milioukof, l'une des plus marquantes, amuse par les réminiscences qu'elle suggère : appels à la nation, menaces voilées, adjurations à l'Assemblée de ne pas se dissoudre si l'on osait porter la main sur elle ; vous y reconnaîtriez les paraphrases des mots légendaires qui hantent la mémoire cultivée de l'orateur.

Les similitudes frappent tout d'abord ; on conçoit que les Russes s'y complaisent ou s'en

effrayent. Mais on verra dans le palais de la Tauride un groupe, le plus nombreux, qui nous transporte bien loin de Versailles et de l'hôtel des Menus.

Ce sont des hommes en touloupe, de vrais moujiks ; plus de cent soixante aujourd'hui, et qui seront, je crois, deux cent cinquante. C'est la « masse noire » des paysans, comme disent les Russes. Quatrième état, qui n'a aucun trait de ressemblance avec notre Tiers historique. De ceux-là, on ne sait rien, sinon qu'en dépit d'une procédure électorale à trois degrés, et parfois à quatre, ils représentent très exactement leur classe. Ils viennent presque tous du sillon où ils ont laissé la charrue. Tous les autres partis sollicitent ce formidable appoint. Les cadets prodiguent aux paysans leurs avances ; la bureaucratie essaye de les chambrer. Aussitôt élus, la plupart d'entre eux furent priés de descendre à Pétersbourg dans une maison spacieuse et confortable, où l'on avait préparé des logements à un prix très réduit. Ils obtempèrent. L'inspecteur de l'immeuble, mal stylé, commit l'imprudence de bourrer un de ses pensionnaires et de lui déclarer qu'il avait mission de les surveiller, d'en référer à « l'autorité » s'ils ne marchaient pas droit. Les paysans décampèrent, allèrent se loger chez des compatriotes.

Guettés, interviewés par les journalistes,

ces députés ne se découvrent à personne. Ils se réunissent pour prendre langue ; la presse est sévèrement exclue de leurs réunions. Les comptes rendus sibyllins qu'ils communiquent ne mentionnent jamais les noms des orateurs ; l'ours agreste tient à garder son caractère d'énorme force collective, où chaque membre pris à part ne compte pas. Tout leur programme tient en deux mots, les seuls qu'on puisse leur arracher : Terre et liberté... — Non pas la liberté au sens théorique où l'entendent les politiciens, mais le droit de vivre librement sur la terre et d'en disposer à leur guise. Les plus loquaces ajoutent : « Nos mandants ne nous ont pas ordonné autre chose ; mais nous ne pourrions pas revenir chez eux les mains vides : ils cracheraient sur nous ! » — Tout porte à croire que ces hommes gardent au cœur une vénération ancestrale pour leur père le Tsar. Lorsqu'il les recevra ce matin dans son Palais d'Hiver, entouré de son auguste famille et de ses grands officiers, avec la pompe et l'éclat des cérémonies de Cour, les paysans seront sans doute éblouis, touchés, plus d'un se prosternera ; mais ils ne démordront pas de leur propos tenace, ils se rendront ensuite à la Tauride en répétant : Terre et liberté...

Si j'étais dans la salle où ils se grouperont en masse compacte, je voudrais épier le secret du sphinx russe sur ces visages fermés, plus

intéressants que ceux des beaux parleurs. Sans eux, la Douma ne sera rien ; par eux, elle pourra être tout. Ils sont le poids brut qui fera pencher la balance, à droite ou à gauche ; peut-être le plus terrible danger, peut-être la garantie de sécurité pour l'ordre monarchique. Comment les contenter, ces laboureurs qui veulent de la terre, qui en ont réellement besoin pour ne pas mourir de faim ? Comment se combineront-ils avec les partis politiques attachés au triomphe d'idées abstraites, à la conquête du pouvoir ? Et si la combinaison s'opère, comment se fera la conciliation entre les résistances de l'ancien régime et les revendications du nouveau ? Problèmes insolubles. Toutes les prophéties seraient vaines.

Souhaitons à la Russie que son évolution ne soit pas une révolution. Puisse le bon sens de ses paysans lui assurer dans les voies régulières un sûr développement de ses forces latentes, une réforme radicale des abus invétérés, un prompt avènement de cette justice dont les vieux Kobzars de l'Ukraine disaient : « Où es-tu, Justice, notre mère aux ailes d'aigle ? » Puissent nos amis Russes, instruits par notre histoire qu'ils lisent avec tant d'avidité, s'épargner l'amas d'erreurs et de crimes qui furent la douloureuse rançon de notre métamorphose !

C'est le vœu de tous les Français. Fléchira-

t-il le destin ? Dieu le sait. Quoi qu'il advienne, tous les yeux et tous les esprits se tournent à cette heure vers cette Tauride où s'accomplit le plus grand événement de notre âge. Là se décidera le sort de cent vingt millions d'hommes, du groupe humain qui pèsera le plus fortement sur la civilisation de l'Europe où vivront nos fils. La main invisible écrit une page shakspearienne sur les lambris du palais où errent les ombres de Catherine et de Potemkine. Quelle surprise, quelle épouvante pour ces ombres, si elles aperçoivent les justiciers tardifs, si elles entendent les petits-fils de leurs serfs proférer ces mots inouïs : « Notre heure a sonné : Terre et liberté... Ce qui fut pour vous est à jamais fini ! »

10 mai 1906.

NOTES RUSSES

Les Fêtes de Gogol à Moscou.

Le centième anniversaire de la naissance de Gogol tombait le mois dernier ; l'espoir, malheureusement déçu, d'une saison plus clémente fit reculer au 9 mai l'inauguration du monument érigé sur une place de Moscou. Pour commémorer le grand écrivain national, — l'un des plus grands parmi ceux qui allièrent l'imagination lyrique à l'observation du réel, — la « Société des Amis des Lettres Russes » et l'Université moscovite avaient invité à leurs fêtes toutes les compagnies littéraires d'Europe. Avec mes confrères MM. Louis Léger, Bigourdan et Bernier, je suis allé représenter l'Institut de France. Nous retrouvâmes à Moscou deux slavisants, professeurs de nos Universités de Dijon et de Lille, MM. Legras et Lirondelle. Ces journées si remplies ne laissèrent pas une heure de loisir pour en rédiger le compte-rendu ; des notes hâtives, jetées en wagon sur le carnet, c'est tout ce que je rapporte, avec le

chaleureux accueil fait à la délégation française. Je transcris ici quelques-unes de ces notes.

*
* *

Entre Wirballen et Pétersbourg.

Sitôt la frontière franchie, après les champs disciplinés de la Prusse orientale, la terre libre se fait reconnaître; la terre incommensurable avec toutes les autres, celle où nos mots, nos mesures, nos raisons ne servent plus. Elle s'en va vers le large, par grandes vagues indistinctes; d'un saut brusque de tout mon être, j'ai le sentiment de qui se rembarque sur l'Océan, s'abandonne aux forces immaîtrisables. Les horizons jadis familiers se déroulent sous mes yeux; j'y cherche les changements attendus dans un pays que l'on n'a pas revu depuis vingt-deux ans. Si peu crédule que l'on soit aux histoires imprimées, comment ne pas croire que les lieux et les gens vont apparaître avec d'autres visages, dans une Russie dont on a lu tant de fois qu'elle était changée, révolutionnée, métamorphosée de toutes pièces? Les papiers mentaient, la terre ne ment pas. Rien ne l'a défigurée, cette terre incertaine et vide sous les herbes jaunes, les sables, les eaux stagnantes qui reflètent à l'infini la noirceur des

pins, la blancheur des bouleaux. C'est toujours la vierge farouche, enveloppée dans ses voiles de forêts que déchirent à peine, çà et là, de maigres cultures.

Voici les rares groupes des pauvres izbas, chétives dans les plis gris des paysages, les clochers verts des églises rouges, et sur les quais des gares, les silhouettes immuables que j'y avais laissées : moujiks enfouis dans leurs touloupes, femmes qui balancent sur l'épaule la perche où pendent les deux seaux, gamins aux sarraus rouges, juifs en quête du profit de hasard qui peut tomber du train, vieux mendiants appuyés sur leur bâton, avec leur air de venir tous du fond des espaces tristes, avec leurs yeux de peine et de soumission, ouverts sur le songe intérieur ; tous et toujours semblables à celui d'entre eux que le peintre des *Ames mortes* caractérisait d'un seul trait : « Dès le commencement, la vie l'avait regardé par la petite vitre trouble d'une fenêtre chargée de neige. »

Nous avons laissé à Paris les lilas et les marronniers en fleur ; ici, rien encore n'annonce le printemps, pas même une rousseur des bourgeons sur les pâles bouleaux. Des écharpes de neige s'attardent au creux des ravines, des franges de glace au bord des larges rivières innommées, confondues avec le marécage forestier, si peu mobiles sur le sol sans

pente qu'elles semblent ne savoir jamais où elles vont. — Hiver, solitude, silence ; tout ce qui devrait contracter l'âme et lui faire regretter la joliesse souriante, la gaieté fleurie des jardinets quittés avant-hier. — Pourtant, comme elle vous reprend dans son immense embrassement, la maîtresse glacée dont on sait les énergies latentes, les folles réserves de passion ! — « Russie, quelle force inintelligible, mystérieuse, nous attire vers toi ? Russie, que veux-tu de moi ? Quel lien secret et inexplicable se cache entre nous ? » — Ces phrases, écrites par Gogol dans son doux exil à Rome, me reviennent à la mémoire, tandis que mes yeux ne se lassent pas de regarder les formes fuyantes, monotones, où il n'y a rien à regarder. *Zagliajous nié nagliadias*. C'est intraduisible avec nos mots, c'est pour le lecteur russe ; même si j'essayais de le traduire, ce vers de Pouchkine, les autres ne comprendraient pas...

*
* *

Moscou.

Le temps était magnifique ces jours derniers, nous dit-on ; on dit toujours cela aux arrivants quand il est exécrable. Moscou a repris pour nous recevoir sa robe blanche de janvier. La neige tombe drue, tient sur le

pavé, désole les organisateurs des cérémonies de demain. Autant que je puis m'en rendre compte en traversant la grande cité sous les rafales qui la voilent, on a beaucoup bâti à Moscou depuis vingt ans ; pas toujours heureusement ; le « modern-style » exerce ses ravages, il jure avec les architectures du Kremlin, avec les coupoles des églises.

Les hôtels sont bondés : de toutes les provinces russes, de tous les pays slaves, un flot de délégations déferle sur Moscou. M. Davydov, l'aimable et infatigable président du comité d'initiative, répartit ses invités dans les maisons gracieusement offertes par des particuliers. La nôtre est une des plus riches de la ville. Dans ces palais du haut négoce moscovite, le luxe est fait d'éléments composites, parvis égyptiens, chambres arabes ou chinoises, et de contrastes inattendus : les vieux icônes, raidis dans leurs somptueuses gaines d'orfèvrerie, voisinent avec les dernières productions de l'art impressionniste, les toiles de Cézanne et de Gauguin.

Un étudiant de l'Université met ses bons offices à notre disposition ; c'est un jeune Persan, venu de Téhéran à Moscou pour étudier le droit. Il parle un peu notre langue, il rêve d'aller à Paris comme ses ancêtres rêvaient d'aller à la Mecque. Il me demande si je connais un ami parisien de son père, un monsieur X. ;

le nom m'est inconnu, j'en fais l'aveu. — Est-ce possible? s'écrie le brave garçon : M. X. est vénérable d'une loge maçonnique ! — Que je ne connaisse pas à Paris un personnage de cette importance, cela confond mon gentil Persan. Surprise très suggestive. Décidément, pour être dans le train, — dans le train de Moscou, — il faudra admirer la peinture de Gauguin, apprendre les noms des vénérables de nos loges. On a bien raison de dire que les voyages instruisent ; ils nous font rougir de nos ignorances.

Dimanche, le grand jour. Ciel maussade, mais qui ne contrariera pas trop le programme : il a cessé d'épancher de la neige et celle d'hier a fondu sur la terre. Dès la première heure, le populaire emplit le vaste temple du Sauveur, se tasse derrière les dignitaires en grand uniforme. Un clergé nombreux, imposant sous les chapes d'argent et les mitres constellées de pierreries, célèbre l'office orthodoxe avec la pompe accoutumée. Deux maîtrises chantent les hymnes liturgiques et rivalisent de perfection ; un dernier choral ébranle les voûtes, je n'ai rien entendu de plus beau dans la musique sacrée. L'archiprêtre de la cathédrale lit un éloge de Gogol, fort bien tourné ; fait sans précédent, si je ne me trompe, ce panégyrique d'un littérateur dans une église russe.

Le cortège se rend sur la place de l'Arbate

où l'on va découvrir le monument. Cette place est déjà noire de monde ; les bannières des délégations ondulent à perte de vue sur les têtes, les porteurs de couronnes se frayent à grand' peine un chemin dans le flot qui a rompu les barrières. Des tribunes avaient été construites sur tout le pourtour ; au dernier moment, les autorités municipales en interdisent l'accès ; elles redoutent avec raison une catastrophe trop probable, si cette marée humaine s'engouffrait dans ces tribunes. Le Moscovite est frondeur, il critique amèrement le désordre, les dispositions mal prises : critiques excessives, à mon sens. La glorification d'un écrivain national n'est pas une cérémonie de cour, avec son protocole rigide. La foule vient battre le socle où se dresse l'homme qui a pensé, pleuré, souri pour elle, et non pour quelques privilégiés ; c'est bien ainsi.

Même excès dans le dénigrement de la statue, quand le voile tombe. Comme ses jeunes confrères de tout pays, le sculpteur est visiblement obsédé par l'œuvre de M. Rodin. Son Gogol est celui des années de souffrance, maladif, mélancolique, penchant vers la terre un nez proéminent ; « un échappé du lazaret des cholériques », crie un loustic. On pourrait rêver mieux : mais les proportions sont justes, le modelé du bronze vigoureux ; avec sa louable simplicité de lignes, sans fioritures, le monu-

ment ne m'a point paru aussi déplaisant qu'on veut bien le dire. — Le comité en fait remise à la ville ; bref échange de paroles, la température ne permettrait pas les longues harangues sur cette place. Pendant que les couronnes s'amoncellent aux pieds de Gogol, on se transporte dans l'*aula* de l'Université, pour y discourir à l'abri.

Là, quatre heures de séance solennelle, jusqu'à la nuit. Le recteur de l'Université prend la parole, et après lui d'éloquents professeurs ; entre autres, M. Mouromtsev, l'ex-président de la première Douma. Les délégations étrangères se pressent sur l'estrade : notre groupe français est de beaucoup le plus compact. On l'installe courtoisement au bureau ; quand le président de la Société Littéraire désigne les membres d'honneur qu'elle veut bien s'agréger, une chaude ovation salue les noms français : tout d'abord celui d'Anatole Leroy-Beaulieu. Il a été retenu au Congrès archéologique du Caire, mais la plupart des assistants le croient présent parmi nous et l'acclament de confiance. Justes acclamations, bien dues au Français qui le premier, il y a trente-cinq ans, révélait à ses compatriotes cette Russie à peu près ignorée avant lui, leur rapportait l'inventaire le plus exact, le plus complet du grand empire sur lequel nous n'avions que des notions vagues ou erronées.

Cet auditoire vibrant nous sait gré d'être venus montrer si loin l'habit vert de l'Institut, la robe jaune de nos Facultés des Lettres. Il sait gré de leur témérité à ceux d'entre nous qui lui disent dans sa langue, gauchement sans doute et avec l'accent étranger, mais avec une émotion sincère, nos remerciements pour un accueil si cordial, notre admiration pour l'écrivain dont on célèbre la gloire. La commémoration de cette gloire nationale est pour les cœurs russes une occasion de communier dans la fierté, dans l'espérance, au sortir d'une période où ces cœurs furent meurtris, de plus d'une façon, par les coups de la fortune adverse. Nul ne le dit, tous le sentent ; et ce sous-entendu a sa part dans la gratitude témoignée aux amitiés fidèles qui viennent s'associer à un sursaut de l'âme populaire. Nous sortons de l'Université avec le sentiment très doux de ne compter que des amis dans cette foule étrangère, parmi ces inconnus d'hier dont les mains se tendent fraternellement vers nous.

Sentiment qui s'est confirmé durant les longues séances des deux journées suivantes. On m'avait gracieusement dévolu la présidence de la première ; elle s'est prolongée de une à sept heures, sans une défaillance d'attention dans le public, tandis que défilaient et haranguaient les innombrables délégations des pays slaves : bulgares, serbes, croates, galiciens,

tchèques, gens des Balkans et des Carpathes qui glorifiaient Gogol dans leurs idiomes nationaux ou martelaient durement les syllabes russes. Des philologues lisaient à tour de rôle, dans cette amusante Babel, les adresses des académies et des universités italiennes, scandinaves, allemandes, anglaises ; celle de Dublin était rédigée en un latin élégant, bardé de citations d'Horace. Le troisième jour, on dut se borner à appeler les noms des délégués, à recevoir sans les lire ces rouleaux de parchemin qu'ils entassaient sur le bureau ; si l'on eût continué les lectures, nous serions encore à Moscou.

Le soir, représentations de gala dans les théâtres. L'Opéra donnait *la Nuit de Mai* ; choristes et ballerines s'échappaient de la scène pour faire leurs malles ; le train du lendemain devait emporter ces jolies fugitives, réclamées chez nous au Châtelet. Au Petit-Théâtre, la troupe classique jouait *le Reviseur* avec une perfection qui nous émerveilla : le jeu du moindre comparse, à la fois individuel et très discipliné dans les scènes d'ensemble, prête une vie endiablée à la comédie de Gogol. M. Rachmaninov, naguère si applaudi à Paris, dirigeait au Conservatoire l'excellent orchestre qui garde les traditions des frères Rubinstein. Entre deux exécutions musicales, une actrice

réputée, Mme Yermolova, vint réciter avec un art pathétique des pages fameuses ; celles où l'ironie du satirique s'attendrit dans une évocation passionnée de la Russie. Du Conservatoire on courait à l'hôtel de ville, au raout que le maire de Moscou, M. Goutchkov, frère du leader octobriste, offrait à ses invités avec une parfaite bonne grâce.

Ce sont surtout nos impressions du banquet final que je voudrais rendre, et je ne trouve pas de mots pour les traduire. Huit cents couverts dans le grand hall de l'hôtel Métropole : service, vins de France, fleurs, orchestre, tout atteste la somptuosité légendaire des fêtes moscovites. Dès les premiers toasts du maire et du recteur aux hôtes français, une ovation commence, qui ne s'arrêtera plus : *la Marseillaise* se déchaîne, trois fois reprise sur les instances réitérées des convives, on dirait qu'elle attendait dans ces cuivres, impatiente de bondir ; ils la dégorgent, elle alterne avec l'hymne au Tsar. Tous se pressent autour de nous, debout ou montés sur les chaises : les plus proches nous donnent l'accolade, des inconnus nous embrassent, des femmes charmantes s'arrachent nos signatures ; la salle entière trépigne aux cris vingt fois répétés de : « Vive la France ! », tandis que nos improvisations hachées balbutient nos remerciements. C'est une folie, si chaude, si grisante : je me

crois revenu au temps de la visite des marins russes à Paris.

J'abrège ; à raconter froidement ces choses, on craint toujours de verser dans l'exagération, ou tout au moins d'en être soupçonné ; mais les quelques Français qui ont vécu ces heures certifieront avec leur compagnon qu'ils l'ont pleinement senti, cet élargissement subit du cœur où toute la patrie lointaine frémit, chante, sanglote dans la poitrine dilatée du voyageur qui reçoit pour elle ces ardents messages. Nous marchions encore dans un rêve en regagnant la gare au milieu de la nuit.

Le train s'ébranle, la vision de Moscou, et de tout ce que Moscou nous a donné, s'efface dans les ténèbres de la steppe : la raison, qui se reprend, pourrait croire à une hallucination passagère, n'était le parfum tiède de ces roses dans une coupe d'orfèvrerie byzantine, dernier présent qu'une délicate attention féminine fit porter à notre wagon.

*
* *

Entre Pétersbourg et Wirballen.

J'ai assisté à une séance du Parlement, à la Tauride, dans la salle où Potemkine faisait danser la grande Catherine. Ayant vu cet aspect intéressant de la Russie nouvelle, j'ai rede-

mandé l'ancienne, celle de mon temps. J'ai dit à de vieux amis : « Une fois encore, avant de mourir, je voudrais entendre les bohémiennes, aux Iles... » Comme autrefois, ils m'ont conduit à Samarcande, dans la petite chambre enfumée où les filles de bohème psalmodient du soir au matin leurs rauques chansons. Oh ! ne pensez pas aux pseudo-tziganes qui font pâmer des demoiselles fardées dans nos cabarets parisiens ! Ceci diffère de cela autant que Montmartre de l'Asie. Cela était avant le Parlement, cela sera après, cela vient du fond des temps, du résidu secret que les ancêtres barbares ont laissé dans nos âmes de civilisés et que rien ne peut exprimer, sauf le chant de ces créatures sauvages. Elles entrent, s'assoient à la file, une vingtaine, sous la garde des hommes du tabor. Elles sont laides pour la plupart, mal attifées ; nul ne les touche. Assis à une table en face d'elles, ceux qui les ont louées pour une nuit écoutent, boivent, fument. Jeune homme ou vieillard, officier ou marchand, le vrai Russe peut s'absorber des nuits entières, immobile et pensif, dans l'audition de ces voix stridentes : voix impersonnelles d'un ancien monde ressouvenu, appel de l'infini qui déclanche dans le cœur russe les désirs des amours impossibles et des actions surhumaines, toutes les puissances endormies dont il ne fait rien d'habitude et qu'on verra exploser sou-

dain, dans une folie de passion, d'héroïsme ou de crime.

Oui, j'aurais pu passer ma dernière nuit de Pétersbourg au Parlement ; on y siège tard, on y travaille beaucoup. Je l'ai passée à écouter les bohémiennes. On ne se refait pas. Le soleil était déjà haut sur les Iles froides, battues par les glaçons que charriait la Néva, quand il fallut s'arracher pour aller prendre le train qui m'emporte.

De nouveau, la course à travers les espaces vides, les marais, les forêts de pins et de bouleaux ; elles se referment comme un vaste linceul sur les visions lumineuses de ces rapides journées. Pas encore le moindre indice des éclosions printanières. Mais sous ces tourbières incolores, sous ces eaux figées, la voix sourde de la terre murmure, comme un écho des chansons bohémiennes de la nuit :

« Reste ; en quelques heures, je vais me couvrir de feuilles et de fleurs ; je suis la dispensatrice des joies brèves et violentes, les seules qui vaillent la peine d'être cueillies. Tu vas revoir des terres riches, heureuses ; je suis pauvre, je donne aux miens peu de pain, avec la vraie richesse, l'illimité du rêve. Les gens de ces autres terres te diront que je suis serve et qu'ils sont libres, pauvres forçats de tous les jougs sociaux : je donne la seule liberté véritable, celle de la pensée que rien ne dompte et

n'arrête. Chez eux, des activités plus pratiques, mieux ordonnées, vont contenter ta raison. Qu'ai-je à faire de ta raison? Y tiens-tu donc si fort, à cette vaniteuse infirme? Je garde ton cœur, le cœur de ta jeunesse; tu ne le retrouverais pas ailleurs, sur les terres mobiles où tout a changé autour de toi : mon immuable hiver l'a conservé intact, pour le rendre un instant à ton hiver... »

Elle dit peut-être vrai, la terre triste et profonde. — La frontière : des Allemands méthodiques; tout est propre, organisé, rationnel. — Je me retourne une dernière fois, pour adresser à tous ceux qui nous ont comblés un dernier remerciement où ils sentiront la vérité de l'émotion. Un journal qu'ils lisent et qu'ils aiment le leur apportera de France, de cette France dont l'image transfigurée apparaissait si rayonnante, au loin, dans les effusions moscovites qui la glorifiaient.

26 mai 1909.

DEUXIÈME PARTIE

Visions françaises.

LA CRISE MÉRIDIONALE

I

A Monsieur Gaston Calmette.

Mas-de-Giraud, 12 juin 1907.

Mon cher Ami,

Ces lignes devancent l'envoi des notes que j'ai prises durant ces derniers jours, à Montpellier et dans la région. Je dirai à vos lecteurs quelques mots de la question économique, puisqu'elle a été l'occasion de ce formidable soulèvement ; quelques mots aussi de la question régionaliste — souhaitons qu'il ne faille pas lui donner bientôt un autre nom — qui fait l'extrême gravité du mouvement. Je leur dirai surtout ce que j'ai vu ; et je n'avais jamais rien vu de comparable, parce qu'il n'y a eu rien de comparable dans le temps où j'ai vécu. Qui n'a pas vu ne peut se figurer ces spectacles, — si invraisemblables que nul lecteur parisien n'en croira nos récits, quelque confiance qu'il veuille bien faire à la véracité des témoins.

Le conflit d'intérêts entre le Nord et le Midi est envenimé par ce redoutable malentendu : « Paris nous ignore ou nous méconnaît de parti pris ! » — Je n'entends autour de moi que ces paroles, et la défiance hostile contre tout ce qui vient de Paris s'accroît d'heure en heure. Plusieurs de nos grands journaux, sans distinction d'opinions, sont d'ores et déjà boycottés dans la région. L'inattention et le scepticisme du Parisien découlent d'un préjugé qu'il va peut-être payer cher. Ce charmant Daudet a faussé pour longtemps tous nos jugements : il nous a imposé son Midi, celui de Tartarin et de la Cannebière. Le Midi est complexe, multiforme. Celui qui se déclare aujourd'hui est le Midi des Sarrasins, des Albigeois, des Catalans ; solennel, presque silencieux dans la manifestation grandiose de passions contenues et disciplinées.

Un très distingué confrère de la *Dépêche de Toulouse* écrivait hier : « Qui voudra raisonner sur ce mouvement avec le sens ordinaire de critique déraisonnera ; ce n'est pas avec l'esprit qu'il faut l'examiner, c'est affaire de sentiment, — c'est une marche à l'étoile... » On ne peut mieux dire. Pour comprendre, il faut se reporter à d'autres âges, oublier les sornettes des demi-savants et des politiciens, leur humanité soi-disant transformée par le progrès des lumières, leur « battage » intellectuel, meurtrier pour

l'intelligence. Il faut sentir cette vérité : nous revivons ici parmi les âmes simples que la parole d'un prophète rassemblait pour la conquête d'une terre promise, la propagation d'un Islam ; parmi les croyants soulevés par un apôtre, et qui juraient la croisade à Clermont, le triomphe de l'anabaptisme à Munster.

Mais cela dit, rappelons nos esprits pour juger froidement des effets du phénomène d'autrefois sur l'État d'aujourd'hui. Cet Etat est sérieusement menacé ; non point parce qu'il ne saurait guérir en un jour, d'un mot cabalistique, une souffrance due à des causes anciennes et nombreuses ; mais parce qu'il a failli à sa mission en s'occupant de toute autre chose que de cette souffrance. La misère a dessillé les yeux ; en quelques jours, ce peuple a changé de mentalité : il a compris soudain qu'il souffrait d'une surproduction. Je ne parle pas ici de celle du vin.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas surproduction de vin, nous examinerons plus tard cette question controversée ; mais tous sont d'accord sur une autre : il y a eu, il y a surproduction de politique. Ces masses, brusquement désabusées, ne veulent plus se laisser gouverner avec ce qui leur plaisait hier, des phrases, des palmes, des poireaux, des distributions de menues faveurs à la clientèle, des protections accordées aux fraudeurs, et encore

des phrases, toujours des phrases ! Elles clament leur défiance, désormais irréductible, contre les pouvoirs publics, contre le Parlement, contre leurs propres représentants, contre tout ce qui vient de Paris.

Un simple fait d'observation en dit plus que tous les raisonnements : dans ce pays où douze pompiers, douze gymnastes ne pouvaient se réunir sans qu'un député accourût, des centaines de milliers d'hommes se rassemblent chaque semaine pour des manifestations décisives : et l'on n'y signale pas un seul député ; la présence de l'un d'entre eux serait un danger pour l'ordre public !

Le régime républicain n'est nullement menacé ; il ne le sera pas, s'il se fait reconnaître assez souple pour se réformer, pour évoluer dans le sens des aspirations populaires. Ce qui est menacé, condamné déjà par un verdict unanime, c'est un système et un personnel. L'aiguillon de la misère a réveillé un sentiment de régionalisme qui dormait au fond des cœurs, et qu'il faudra peut-être appeler séparatisme, si l'on ne consent pas à ce patriotisme local et historique quelques concessions légitimes, parfaitement compatibles avec l'unité de notre France.

Des Pyrénées au bas Rhône, il n'y a plus à cette heure qu'un pouvoir moral, qu'un pouvoir de fait, le comité d'Argelliers. Les auto-

rités officielles sont moralement destituées, impuissantes en fait. Partout, obéissance passive et enthousiaste aux ordres du comité d'Argelliers. Les paysans de ce comité ne font point de politique, ils demandent qu'on n'en fasse plus à leurs dépens, qu'on secoure la misère de leurs frères, que l'on tienne compte de leurs intérêts, de leurs sentiments ; ils n'attaquent personne, ils prêchent le calme ; la voix écoutée de leurs délégués apaise en un clin d'œil les menus esclandres suscités par des personnalités équivoques, — faits divers qui n'ont rien de commun avec le mouvement populaire et qui usurpent une place disproportionnée dans les télégrammes expédiés aux journaux de Paris. Ces paysans viennent de nous montrer des prodiges d'organisation, de mobilisation, dans des conditions d'ordre, de dignité et de décence qui forcent l'admiration de tous. Rien jusqu'à présent ne permet de supposer des arrière-pensées suspectes chez ces hommes de bonne volonté. Le pouvoir central, qui ne peut rien contre eux, pourrait collaborer avec eux, chercher avec eux la solution des problèmes urgents.

J'appuierai ces dires sur des choses vues, entendues. Ce ne seront pas seulement les impressions rapide d'un touriste : chaque année, des attaches et des intérêts me ramènent dans cette région ; j'y ai vu se former lentement

l'orage qui éclate aujourd'hui et vous surprend. Ce soir, j'écris en hâte, je ne voulais que vous répéter ce que disent autour de moi les hommes les plus pondérés, les plus autorisés : La situation est grave, les plus sérieux dangers menacent l'ordre et l'intégrité de notre pays, si la misère d'une part et l'obstination de l'autre exaspèrent le conflit. Pour tout Français averti, c'est un devoir de parler, de s'entremettre dans la mesure de ses forces entre la petite France méditerranéenne — qui peut demain se laisser choir dans l'anarchie, dans la jacquerie — et la grande France de tous et de toujours.

Cette mère a été compromise, aux yeux de quelques-uns de ses fils, par des fautes et des maladresses, par une gestion désordonnée du patrimoine commun. Ceux qui ont déchaîné la colère de leurs anciens hommes-liges doivent s'efforcer de regagner, s'il n'est pas trop tard, les cœurs ulcérés qui leur échappent ; sinon, nous les verrons bientôt, eux aussi,

> L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
> Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
> Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

Ces vers des *Oracles* me revenaient sans cesse à la mémoire, dimanche, tandis que grondait sous le ciel la protestation de six cent mille hommes. — On sait qu'ils furent

dédiés rétrospectivement aux politiciens de 1847 par le poète contemplateur qui les écrivait dans un autre Giraud.

II

Montpellier, 8-11 juin.

C'était fou, sublime et terrifiant. Le nombre prodigieux, la résolution du désespoir sur beaucoup de visages, l'ordre dans la colère, tous les indices des grandes forces invincibles. Peut-être vit-on quelque chose d'approchant en Irlande, lorsque la voix d'O'Connel fit se dresser toute la misère de son île. Mais les foules d'autrefois n'étaient que des ruisseaux, en regard de l'océan humain que nos moyens de communication ont déversé sur Montpellier. O'Connel réunit un jour jusqu'à deux cent cinquante mille manifestants, le plus nombreux meeting dont l'histoire fasse mention. Il y en avait au moins six cent mille à Montpellier, dimanche. Je prends l'estimation la plus basse, calculée sur les chiffres fournis par les Compagnies, par l'enregistrement des chevaux et voitures, sans tenir compte des bandes de piétons; quelques-unes avaient marché toute la semaine précé-

dente, des Pyrénées jusqu'au Peyrou, couvrant 160 kilomètres et plus.

L'émotion serrait tous les cœurs, étranglait la parole dans les gorges, samedi soir, tandis que le torrent, grossi par des apports incessants, débordait sur la vaste place de la Comédie. Nous avions la sensation d'un phénomène élémentaire ; un souvenir d'enfance remontait : l'épouvante des crues soudaines du Rhône, à la fonte des neiges, lorsque le fleuve devenait mer en quelques heures, submergeait les plaines à perte de vue...

Sous les pavois des maisons de la ville, sous le frissonnement des drapeaux tricolores qu'agitaient des milliers de mains, les délégations affluaient par toutes les voies d'accès, se croisaient, tambours et clairons en tête. Le garde champêtre portait la bannière de la commune. D'innombrables pancartes ondoyaient au-dessus de la foule : grands portraits de Marcellin Albert, écriteaux où les sentiments unanimes des manifestants se traduisaient en devises naïves, joviales, menaçantes ; en caricatures grossièrement peintes, betteraves symboliques et pains de sucre pourfendus, députés moqués, fraudeurs houspillés, guillotinés.

Quand parurent les journaux qui rendaient compte de la séance parlementaire du vendredi matin, un courant d'indignation se communiqua

de proche en proche ; de nouvelles pancartes furent aussitôt improvisées : « Ils étaient 25 pour notre misère, 500 pour voter leurs 15.000 francs ! » — Le petit nombre des députés présents à une séance matinale, l'augmentation de l'indemnité, ces sujets de plaisanteries inoffensives à Paris, apparaissent à ce peuple comme des provocations outrageantes. Vous n'imageriez pas l'effet sur son esprit de ces deux chiffres accolés, et combien celui des 15.000 francs fait balle, ravage les cerveaux. On comprend ici comment les fameux « 45 centimes » portèrent un coup mortel à la deuxième République.

Aux premiers rangs des cortèges, les filles et les femmes, vêtues de couleurs claires, différenciées selon leur pays d'origine par des signes distinctifs, rubans en sautoirs, cocardes, coiffures caractéristiques de chaque région, résilles, bonnets, bérets rouges. Derrière, les hommes, rythmant le pas gymnastique, arborant au chapeau les cartes de ralliement : nom de la commune, photographie de Marcellin, ou ce cri de guerre déjà consacré : « Ce n'est pas du battage ! » Hommes de toute condition, de toute opinion, vieillards et gamins, maires ceinturés de leur écharpe, grands bourgeois, riches de naguère, emboîtant le pas à leurs plus pauvres manouvriers ; et, bras dessus bras dessous, le royaliste irréduc-

tible et le socialiste à tous crins, les chefs des clans divisés hier encore par les vieilles haines du clocher.

Les Catalans, reconnaissables entre tous, sont venus en masse. C'est la nappe de lave sombre, partie solide de cette éruption volcanique, — la garde future du roi des Gueux. On dit ici : les Catalans, et l'idée ne viendrait à personne de se demander s'ils sont Espagnols ou Français. En deçà comme au delà des Pyrénées, ils ne connaissent que leur petite patrie. Retenez bien ce nom : il prendra peut-être dans notre histoire une signification tragique, pareille à celle qu'évoquent les noms des Albigeois ou des Vendéens. Je les ai bien regardés, dans les wagons à bestiaux où ils s'empilaient et dans leurs cantonnements, ces gaillards robustes, souples comme des jaguars, et les belles filles aux yeux de feu, et les matrones en deuil qu'ils traînaient à leur suite. Quelques-unes de ces vieilles femmes aux profils rigides, noires statues de la misère, s'érigeaient avec une majesté farouche sous les plis du drapeau qu'elles brandissaient. J'emporte la conviction que rien n'arrêtera ceux-là ; la faim les mord au ventre, ils mangeraient des canons, s'il l'on en mettait devant eux : ils sont de la race d'Espagne qui a porté bas le grand Empereur.

Les flots se succèdent, toute la soirée,

toute la nuit, toute la matinée du dimanche. Le tintamarre des tambours et des clairons ne faiblit pas un instant. Mais c'est le seul bruit. On parle peu, on ne crie pas dans les rangs. Très rares, les délégations qui chantent *la Marseille des vignerons*. Nul cri de Vive ceci! ou Vive cela! Pas un braillard, pas un soulard. Ordre, dignité, décence pareille dans tous ces cortèges de paysans. Nous sommes sous le ciel du Midi; on s'attend à surprendre, dans cette immense mêlée de jeunes gars et de jolies filles, quelques familiarités trop gaies de la parole ou du geste : rien de semblable; la retenue sévère d'une procession de quakers.

L'ordre! c'est le prodige que ne se lassent pas d'admirer les meilleurs connaisseurs, chefs militaires et directeurs des chemins de fer, dans la mobilisation et la dislocation de cette armée. Certes, les Compagnies du Midi et du P.-L.-M. ont fait merveilles; mais qui a mobilisé, rassemblé, cantonné six cent mille hommes? Un comité de paysans. Souhaitons seulement que notre état-major fasse aussi bien en quarante-huit heures, le cas échéant. A la gare, chaque délégation est accueillie par un étudiant coiffé du béret (ceux de Toulouse sont venus aider leurs camarades de Montpellier); sans une hésitation, sans un flottement, elle est conduite au gîte assigné :

grange, hangar, allées du jardin où elle dormira à la belle étoile. Le préfet avait refusé les immeubles ecclésiastiques sous séquestre; d'un geste qui lui a gagné tous les cœurs, l'évêque a ouvert sa cathédrale, ses églises. Je le trahis, je répète un mot qui a fait fortune, un mot où tous ceux qui connaissent l'homme retrouveront l'esprit et la charité de celui qu'ils appellent si justement le grand prélat du Midi. Un de ses curés s'inquiétait :

— Mais, Monseigneur, je sais que Un tel, de tel village, est venu ici avec sa maîtresse!...

Eh! mon cher curé, en êtes-vous bien sûr? Et qui vous a prié de faire cette enquête? Le bon Dieu arrangera toutes choses : il ne faut pas que ces pauvres gens souffrent du froid.

Si Mgr de Cabrières, retenu chez lui par une sage réserve, était sorti dans les rues, il eût été acclamé. — Je suis allé à la cathédrale vers le milieu de la nuit : les « Biterrois » exténués dormaient en longues files sur les dalles, sous la pâle lueur des lampes du sanctuaire. C'était bien l'*ecclesia,* la basilique des premiers âges, maison du peuple, abri pour tous.

Dimanche, dix heures : un grand frisson passe sur la place; les têtes se découvrent, les mains se lèvent, les drapeaux s'inclinent, une même clameur jaillit de toutes les poitrines, le

premier et le seul vivat que l'on ait entendu : « Vive Marcellin ! vive Albert ! » C'est Lui le Rédempteur, le roi des Gueux. Il vient d'arriver, il apparaît un instant au balcon d'un hôtel. Ovation délirante. Ses acolytes l'emmènent, le cachent, de peur qu'il ne succombe sous les étreintes de ses adorateurs, avant même d'avoir parlé. — Deux heures : on se rue vers l'estrade où est la tribune ; on n'attend pas la fin du défilé, il faudrait attendre jusqu'à demain ; défilé à peine perceptible, d'ailleurs, dans cette foule qui coupe sans cesse et engloutit le mince ruban des cortèges. L'estrade n'est plus abordable : des bras vigoureux hissent Marcellin sur un platane, comme le Zachée de l'Evangile ; d'autres bras le passent de cet arbre jusqu'à la tribune.

Il parle quelques minutes, on voit ses gestes ; les plus proches n'entendent rien, rien que le tonnerre des applaudissements, tandis qu'il proclame la grève de l'impôt, la démission des municipalités. Après lui, le docteur Ferroul, barbe populaire dans Narbonne, socialiste militant de l'ancienne race — « Ferroul, mon fidèle lieutenant », a dit Albert, — ajoute quelques mots : il confond la calomnie qui a osé qualifier le mouvement de réactionnaire, il annonce les beaux gestes qu'il fera demain en jetant son écharpe aux Narbonnais. Harangues concises : l'instinct avertit ces hommes

qu'ils parlent à un peuple qui a trop aimé la duperie des longues phrases et qui en est aujourd'hui écœuré; leurs propos sont brefs, annonciateurs d'actes.

Un remous nous rapporte Marcellin ; l'apôtre traverse la place, soutenu par deux disciples, charrié par la foule. Tête nue, pâle, décomposé par l'émotion et la fatigue, le regard extatique, l'air d'un christ marchant au Calvaire, il salue des deux mains, d'un geste noble et gracieux. Ses amis le dérobent à ses sujets fanatiques ; le médecin qui ne le quitte pas exige qu'on le rapatrie sur l'heure à Argelliers ; on tremble toujours qu'il ne croule physiquement sous le poids de sa gloire. Le médecin songe sans doute au travail qui doit se faire dans ce cerveau de paysan, surmené, écrasé par d'effrayantes responsabilités, enivré par l'idolâtrie de tout un peuple, par des acclamations comme Lamartine n'en connut pas au balcon de l'Hôtel de Ville !

Qu'est-il donc, ce roi des Gueux? Les mieux informés me répondent d'un mot qui doit être exact : « C'est un simple ». Un simple, de ceux dont la simplicité têtue a mis en déroute les plus belles intelligences, tout le long de l'histoire. — Un fou, ricanaient naguère les gamins de Narbonne qui lui jetaient des pierres, parlant en paraboles, quand il allait au marché de la ville, criant son idée dans le

désert. Cependant, il avait dans sa bourgade la réputation d'un juste ; on venait lui soumettre les différends de famille et de propriété, il les jugeait, les accordait sur le seuil de sa porte. Cinquante-cinq ans ; journalier agricole d'abord, puis petit propriétaire, très petit : quelques arpents de vigne, rendant quelques muids de vin. Vie de travail, jamais l'ombre d'une ambition politique, municipale. Il prêcha la levée du drapeau de la misère : on ne fit que hausser les épaules ; enfin quelques hommes se laissèrent convaincre : d'autres ensuite, des villages voisins ; la boule de neige grossit, et bientôt l'avalanche. Il y a trois mois, en mars, les manifestations commençaient : Albert conduisait vingt mille hommes à Lézignan ; puis un nombre toujours croissant à Narbonne, à Béziers, à Carcassonne, à Nîmes. Il en jette aujourd'hui plus d'un demi-million sur Montpellier.

J'entends l'interrogation du lecteur : « D'où lui vient cette force ? Expliquez-nous donc la cause ! » — Le savent-ils, ceux qui la subissent ? Le sais-je ? Je ne sais, je n'ai vu que l'effet. Demandez à Celui qui met un parfum grisant dans une petite fleur des champs, et dans une pauvre herbe la vertu de guérir des maladies terribles. On appelle cette herbe « un simple ». Il y a de ces herbes parmi les hommes. Le jour où vous découvrirez la source et la

composition de ce radium mystérieux, il n'agira plus sur personne ; mais vous ne les découvrirez jamais.

L'apôtre est d'ailleurs fort bien encadré. J'ai causé avec quelques-uns de ces messieurs du comité : ce sont des cultivateurs d'esprit lucide et de volonté ferme. Ils savent ce qu'ils veulent et feront demain. — Après demain ?... Ils ne savent pas et ils l'avouent : les événements suggéreront les moyens ; ils ont une foi inébranlable dans la justice de leur cause : ils savent seulement que rien ne les arrêtera, jusqu'à ce que le « vin naturel » soit victorieux et la misère de leurs frères soulagée. Ils prêchent le calme autant que l'énergie ; ils font des efforts méritoires pour maintenir leurs troupes passionnées dans ce calme.

Il a été parfait à Montpellier, au cours de ces deux grandes journées. Pas un policier visible, pas un soldat : on avait sagement consigné les soldats hors de vue. Le maire, absent : on l'a « démissionné » sans le consulter ; le préfet, renfermé dans sa préfecture, qui avait vraiment l'air d'une léproserie, avec ce large cercle de vide et de silence où on l'isolait. Le comité d'Argelliers avait assumé d'autorité tous les pouvoirs. Dans cette énorme foule qui faisait elle-même sa police, nous redoutions des remous dangereux, des blessures, des accidents. Il n'y en eut pas un seul. Cela tient

du miracle. La dislocation s'est opérée avec la même ponctualité, en quelques heures.

Que sera demain ? — J'entends ici cette question sur les lèvres de tous les hommes de raison et d'expérience. Nul d'entre eux n'ose y répondre. Ils n'ignorent pas les enseignements de l'histoire, la mobilité des foules. Le lendemain de ces journées magnifiques, pacifiques, ce sera peut-être la Jacquerie, la Commune ?... — Qu'importe ? disent les jeunes, moins sages ; — à la grâce de Dieu ! nous aurons vu du moins un fier jaillissement de vie dans l'âme de notre peuple ; tout vaux mieux que la mort dans l'aveulissement et la décrépitude ! — Halte-là ! pauvre vieux cœur ! je te sens qui vas donner raison aux moins sages.

Je cherche les points de repère et de comparaison dans le passé que j'ai connu. — La Commune ? Je l'ai vue. Non, aucune assimilation possible, et jusqu'à preuve du contraire, ce serait faire injure à ces braves gens. — Le boulangisme ? La soirée de l'élection du général, Paris frémissant aux pieds de son idole fragile ?... Mais c'était notre Paris ondoyant et léger, excité par une fantaisie politique. Ceux-ci, la cruelle misère les soulève ; et ce sont de pesants travailleurs de la terre, accourus du fond des sillons où ils enracinent le cep avec un seul espoir obstiné. Ils vont y retourner. Sur un mot de l'homme qui est devenu la figure visible de

cet espoir, ils en sortiront de nouveau, passifs, dociles, pour aller où il voudra.

— A Paris ? — Je lis cette menace sur plus d'un écriteau, je l'entends proférer par quelques bouches. J'ai souri d'abord, et vous allez éclater de rire. — Des personnes sérieuses me disent : « Ne riez pas, ne jurez pas ; tout est possible. Sur un signe d'Albert, vous verrez peut-être cent, deux cent, trois cent mille Catalans s'acheminer à pied, leur pain et leur oignon dans leur bissac, pour aller crier leur souffrance devant ce Palais-Bourbon qui leur apparaît comme une Mecque lointaine, où une divinité inexorable se rit de leurs plaintes... »

Tout est possible ; tout, hormis faire accepter ces réalités absurdes par ceux qui n'ont pas vu ce que l'imagination ne saurait inventer, ce que nos faibles mots ne sauraient rendre. Si je n'avais pas vu, je serais incrédule comme eux. — Non, je ne puis espérer qu'ils croient ni même qu'ils écoutent, nos Parisiens qui liront ces lignes d'un œil distrait, en faisant leurs préparatifs pour aller à la seule grande affaire, au Grand Prix, Pas plus qu'ils n'écouteront, dans quelques semaines, sur la plage où les appellera leur plaisir, la plainte profonde de l'Océan, grondant en sourdine sous les flonflons du Casino. — Cependant l'Océan existe, s'irrite, mine la falaise qui peut en un instant s'y abîmer.

III

J'ai dit ce que nous vîmes à Montpellier durant cette journée du 9 juin qui restera une date historique. Pourquoi tous ces hommes étaient-ils là ? Parce que tous souffraient de la gêne, et beaucoup de la faim : dans plusieurs cantons de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, les travailleurs de la terre ne mangent plus qu'une fois par jour. Parce que les moins atteints cédaient à un irrésistible élan de pitié fraternelle. Ce mot de solidarité, si fort à la mode, et dont se servent ailleurs des malins pour amuser des naïfs, signifie aujourd'hui une réalité dans le Midi misérable ; le mot de passe maçonnique y redevient l'expression d'un sentiment vrai, profond. Les comités viticoles — le seul pouvoir local qui subsiste dans l'effondrement de tous les autres — s'imposent et imposent à leurs membres des sacrifices méritoires pour soulager la détresse des populations.

Je me proposais d'étudier ici les causes du mal et ses remèdes possibles. Les causes sont anciennes, nombreuses. La mévente du vin est sans doute le facteur principal de la crise ; mais si elle a pris les proportions d'un désastre,

c'est qu'elle sévit sur un pays désorganisé, désarmé.

Les organes régulateurs des transactions, le commerce, la banque, ont été faussés ou détruits par l'excès de notre centralisation. A la suite des grands changements qui ont transformé l'ancien outillage économique, une région particulière de la France ne peut plus vivre qu'à la condition d'être très prospère, ou secourue par l'État ; elle n'est plus outillée pour lutter avec ses propres forces contre un fléau. Le protectionnisme, divinité fallacieuse, se venge d'adorateurs à qui elle a fait perdre le sens de l'effort individuel. On attendait de l'État, on ne savait et l'on ne pouvait plus entreprendre, avec les ressources provinciales qu'il absorbe, des travaux nécessaires, canaux, adductions d'eau, qui permettraient aujourd'hui de varier la dangereuse monoculture de la vigne ; et l'État, uniquement soucieux de vivre au jour le jour, a négligé ces travaux ; il s'est contenté de distribuer copieusement les menues prébendes électorales. Là où il eût fallu la longue prévoyance d'un Colbert, d'un Turgot, d'un Bonaparte, on n'a trouvé le plus souvent que le charlatanisme de Bilboquet.

En ce moment, les malheureux viticulteurs sont déchaînés contre la fraude, qui rencontrait naguère des complaisances chez beaucoup d'entre eux ; contre le sucre abhorré,

contre cette betterave que les manifestants de Montpellier injuriaient sur leurs écriteaux, et qui prenaient dans leurs imaginations la figure d'un monstre du Nord, énorme bête symbolique d'un roman de Zola. Je crois qu'il y a un peu d'exagération dans la fureur qui accuse de tout le mal ce seul ennemi ; mais le peuple ne serait plus lui-même si l'impunité des fraudeurs n'était pas le levier révolutionnaire qui le met en mouvement. Ce peuple a compris soudain qu'en réclamant l'application des lois, il ne demandait rien moins qu'un changement radical du régime politique. Grand fraudeur grand électeur, donc grand protégé. De là le revirement unanime des esprits : voici nos gens qui dénoncent avec exécration les mœurs qu'ils ont créées, les hommes qu'ils ont choisis.

Je voulais examiner à loisir les données complexes du problème méridional ; je sens qu'à cette heure une froide étude économique serait inopportune et importune, presque ridicule. On ne professe pas dans le temps que la maison brûle. Les événements se précipitent, le sang va peut-être couler. Je me souviens de la fable *l'Enfant et le Maître d'école* ; elle m'avertit qu'il serait cruel de rabâcher d'amères vérités à des malheureux qui ont pu se tromper, au moment où l'on va frapper sur eux, sans discernement, je le crains.

Paris et ses dirigeants ouvrent enfin les

yeux sur la gravité d'une situation qu'on ne voulait pas voir. Elles ne sont plus de saison, les sottes plaisanteries sur « le Midi qui bouge » ; vous n'imagineriez pas le mal qu'elles ont fait, dans les populations qui les prenaient comme des insultes à leur misère. Insultes aussi, à leur estime, le lent train-train des débats parlementaires, les fiascos des projets de loi impatiemment attendus. J'ai vu l'exaspération suscitée par le compte rendu de la séance matinale du vendredi 7 : je me figure aisément l'effet produit par les dépêches qui annoncèrent, lundi soir, le rejet du premier chiffre proposé pour la surtaxe des sucres.

Paris est à demi éclairé. Cependant on y parle encore de « faire agir » les préfets, procureurs. commissaires ; on semble ignorer que ces mots d'habitude n'ont plus de sens, au moins dans trois départements ; pas plus qu'ils n'en avaient dans ce même Paris le soir du 24 février 1848 ou du 4 septembre 1870. La troupe ? Quiconque a causé là-bas avec des officiers sait qu'il n'y a plus à compter sur les soldats du recrutement régional. Constatation infiniment douloureuse pour ceux qui placent au-dessus de tout le devoir militaire ; il y aurait pourtant quelque injustice à confondre les répugnances et les entraînements de ces soldats avec l'odieux parti pris de l'antimilitarisme doctrinal. Fils et frères de ces manifes-

tants pacifiques qui crient la misère commune, quelques mois de caserne n'ont pu leur donner l'héroïsme qu'il faudrait pour marcher contre des parents dont ils partagent les sentiments.

Des régiments d'autre origine vont partir, dit-on, pour remplacer ceux de la région, pour assurer l'exécution de mandats d'arrêt décernés contre les membres du comité d'Argelliers. Je sais quelle réserve s'impose à qui conseille sans péril, sans porter les lourdes responsabilités de l'action ; mais, si ce que l'on raconte est vrai, je ne puis me tenir de dire qu'à mon sens les premiers coups s'égareront. « Ceux d'Argelliers » sont de braves gens, des cœurs droits. Ils constituent à cette heure la seule autorité morale, effective, aveuglément obéie d'Aigues-Mortes à Port-Vendres. Ils sont les vrais représentants de ce pays, investis par l'acclamation populaire. A de très rares exceptions près, la représentation législative n'existe plus aux yeux de ses mandants, elle ne peut plus être un intermédiaire efficace.

On a prétendu que le comité réclamait la démission des sénateurs et députés : c'est faux, archifaux ; il a toujours dit, et chacun l'approuve : « Qu'ils restent, qu'ils se débrouillent, nous n'avons que faire de leurs démissions, nous ne leur donnerions pas de successeurs. »

« Ceux d'Argelliers » ont pu s'abuser dans

le choix des moyens adoptés pour une protestation, et une obstruction qu'ils voulaient pacifiques ; mais ils ont prouvé leur modération, leur horreur de la violence, et, si l'on peut le dire, leur esprit d'ordre dans le désordre. Au prix d'efforts incessants, ils ont refréné les passions de la foule. Ah ! je sais bien qu'ils ont commis le crime irrémissible ! ils ont fait pour un temps l'union de tous les esprits, de tous les cœurs, dans un seul sentiment, en dehors de toute préoccupation politique. Du coup, ils ont ébranlé, ruiné peut-être pour jamais un système, un personnel, une féodalité qui ne vivait que des luttes politiques, de l'exploitation des vieux dissentiments. Cela ne leur sera point pardonné. Il n'en est pas moins vrai qu'à cette heure décisive, si l'on voulait faire abstraction des blessures d'amour-propre qui ne devraient pas compter, c'est avec eux qu'il faudrait s'entendre pour agir sur les masses dont ils possèdent la confiance, pour prévenir d'irréparables malheurs.

J'ai idée que ces hommes de bonne volonté ne resteraient pas sourds à un appel fait de haut à leur patriotisme. J'ai entendu formuler cent fois l'un des griefs du Midi : « Eh ! quoi ? la plupart des gouvernants sortent toujours de chez nous, depuis les sous-secrétaires d'Etat jusqu'au Président de la République, et ils nous abandonnent, ils nous méconnaissent ! » Si la

plus haute autorité du pays, avec le prestige qu'elle garde sur ces populations, donnait un démenti éclatant à ce reproche inspiré par la mauvaise humeur, qui sait ce que pourait encore un cri spontané du cœur, un geste large, une main tendue sur ces vignobles où l'on a peiné ensemble ?... — « Vous rêvez », s'écrie le lecteur. Le lecteur a sans doute raison. Il est malheureux que les politiques ne rêvent jamais.

On va donc essayer de jeter en prison « ceux d'Argelliers ». Le bruit court qu'ils témoigneront jusqu'au bout de leur abnégation en se laissant faire sans résistance. Mais pourra-t-on empêcher un peuple fanatisé de se ruer sur les agents d'exécution ? Ah ! ce ne sera pas aussi facile qu'un inventaire ! Et quand on aura supprimé ces freins modérateurs, les populations soulevées resteront à la discrétion des éléments de désordre, qui attendent leur heure. Ne vous y trompez pas, c'est un pays à reconquérir, comme au temps de Simon de Montfort. Il faut bien le dire, et j'y reviendrai : la notion de la patrie indivisible, déjà si discutée par des alliés prépondérants dans les Conseils gouvernementaux, n'a pas pour les Catalans, pour leurs voisins immédiats, la puissance sacrée qu'elle conserve pour nous. On a lu hier les considérants de la démission donnée par le Conseil d'arrondissement de Béziers : ils opposaient « les La-

tins du Midi aux Barbares du Nord ». Après sept cents ans, les morts parlent, les morts haïssent, dans ces villes jadis broyées par la croisade septentrionale, — Béziers, Narbonne, Carcassonne. Va-t-on la recommencer? Les mœurs ont un peu changé, nous ne verrions pas sans quelque tristesse massacrer des foules désarmées.

Dans ce duel si inégal à première vue, le gouvernement central, avec l'ordre, la décision, la suite dans les résolutions qu'on lui connaît, aura à lutter contre l'unanimité des sentiments et la détermination farouche du petit pays révolté. Le gouvernement central dispose de grands moyens, de nombreux régiments. Est-il sûr d'avoir pour lui, dans cette France qui doit l'aider à faire respecter la légalité, tous ces régiments invisibles sans lesquels on ne peut rien et qui parfois lâchent pied à l'improviste, tous ces soldats secrets qui font brusquement défection au fond des âmes, — les idées, les sentiments, les traditions ou les nouvelles aspirations de citoyens très français, ceux-là, mais qui ne professent peut-être plus, pour leurs maîtres légaux, la foi enthousiaste que les vignerons du Midi ont vouée au gouvernement illégal d'Argelliers?

IV

Notre plus grand sujet d'inquiétude doit être l'incompréhension réciproque qui élargit chaque jour le fossé entre les gens des bords de la Seine et ceux de la rive méditerranéenne. Deux mentalités différentes se créent, les mots n'ont plus le même sens ici que là-bas. Écoutez les correspondants de nos grands journaux, sans distinction de couleur politique ; à peine arrivés sur les lieux, ils dénoncent l'égarement de l'opinion parisienne, son ignorance des réalités ; ils nous crient qu'elle fait fausse route ; et je crois savoir que tel est le sentiment des officiers réfléchis, envoyés du Nord pour exécuter dans le Midi une besogne aussi vaine qu'attristante.

Remontons de quelques jours en arrière, regardons et classons avec sang-froid des faits que l'on brouille pour les mieux dénaturer. Du 11 mars au 9 juin, sous l'impulsion d'hommes dévoués qui se sont juré de remédier à la misère commune, des manifestations pacifiques se succèdent, chaque fois plus imposantes ; elles réclament l'application aux fraudeurs des lois existantes, le vote d'une nouvelle loi qui satisfasse les vœux des viticulteurs. Quelques-uns de ces vœux sont justes, d'autres excessifs,

difficilement conciliables avec les intérêts des agriculteurs du Centre et du Nord ; ceci est matière à discussion. Mais les manifestations n'ont rien que de légitime ; on les tolère, on les facilite, comme c'est l'usage de tous les pays libres.

Le 9 juin, à Montpellier, le dernier meeting offre un spectacle sans précédents ; il confond l'imagination par le nombre des manifestants, par l'unanimité et l'intensité de leurs sentiments, par l'admirable discipline de ces foules. Un vieux Montpelliérain qui a longtemps habité l'Angleterre me disait : « Je ne reconnais plus mes compatriotes ; ce sont des Anglo-Saxons : ils rendraient des points pour le calme et la sagesse aux processions de Hyde Park. »

A ce moment arrivent les dépêches de Paris ; elles disent comment traîne au Palais-Bourbon un travail piteux ; on le sent, on le voit distrait, paresseux, incapable d'aboutir sans un violent coup d'aiguillon. L'indifférence et l'incohérence du monde gouvernemental, parlementaire, apparaissent comme une provocation à ces masses souffrantes, concentrées sur une seule idée, irritées de ne pouvoir communiquer leur émotion aux maîtres lointains de leur sort. N'espérant plus aucun secours de ces maîtres sourds à leurs plaintes, elles reportent toute leur confiance, toute leur obéis-

sance passive aux hommes de bonne volonté qu'elles ont choisis pour guides, aux membres des comités viticoles et du comité directeur d'Argelliers.

Tous acclament d'un même cœur les deux moyens d'obstruction imaginés par ces comités pour peser sur l'inertie gouvernementale : grève de l'impôt, grève des municipalités. Mesures anormales, illégales, c'est certain ; mais bien anodines et inoffensives, si on les compare aux catastrophes et aux crimes qu'une répression maladroite de ces légers délits va enfanter. Le refus de l'impôt, déjà réalisé en fait par l'impossibilité de payer où se trouvent bon nombre de ces contribuables, ne signifiait en vérité qu'un retard dans les recouvrements, jusqu'au jour où une détente de la crise économique réconcilierait contribuables et percepteurs. La suspension de la vie municipale et administrative, par cela même qu'elle pèse lourdement sur les inventeurs de ce stratagème, aurait vite lassé les victimes volontaires qui en font l'expérience. Fallait-il prendre au tragique ces gestes de la mauvaise humeur méridionale ? On les eût pris avec plus de philosophie si des raisons profondes — j'essayerai de les dégager tout à l'heure — n'avaient pas exaspéré le pouvoir central, ses agents et ses députés, contre le pouvoir moral, sans investiture officielle, qui dirige en la con-

tenant l'exaspération des malheureux vignerons.

Si sévèrement que l'on veuille qualifier le désordre administratif décrété le 9 juin, il faut reconnaître que, jusqu'au 19, l'ordre matériel n'en reçut aucune atteinte. Des informations tendancieuses ont grossi à plaisir, pour la presse parisienne, de menus incidents comme il s'en produit fréquemment sur le boulevard Saint-Michel. J'ai assisté aux deux bagarres de Montpellier, le 10 et le 11 ; camelot arrêté par un policier trop zélé, relâché sur l'intervention de deux membres du comité d'Argelliers, qui calmèrent aussitôt l'effervescence des promeneurs ; gourmades entre sillonnistes et apaches, à l'issue d'une conférence intempestive donnée par le *Sillon*. D'autres apaches tentèrent à Béziers un coup de main contre la sous-préfecture : dans l'opinion unanime du pays, ces malfaiteurs obéissaient à une instigation politique, ils opéraient pour le compte de quelques agitateurs professionnels, très dépités par le grand courant d'union pacificatrice qui emportait le gros de leurs troupes.

Ces trois faits divers ont été vite oubliés dans la tranquillité absolue des villes et des campagnes, dans la cordialité des relations qui effaçait toute trace des anciens conflits entre riches et pauvres, patrons et ouvriers,

conservateurs et socialistes, tous unis dans un même sentiment, dans une même obéissance aux directions des comités viticoles. Pas d'infractions aux règles recommandées par ces bons citoyens, qui ne cessaient de prêcher le calme, la dignité dans la protestation, le respect des lois, des biens et des personnes pendant la suspension de la vie municipale. Les plus turbulents d'habitude furent exemplaires dans leur conduite jusqu'au 19 juin.

A l'aube de ce jour, des régiments et des brigades de gendarmerie fondent sur Narbonne, sur le village d'Argelliers : tout ce déploiement de forces pour arrêter une demi-douzaine d'hommes ; ceux-là mêmes qui pacifiaient l'esprit de colère dans le peuple dont ils étaient l'unique espoir. Ils n'opposent aucune résistance, ils en détournent à grand'peine leurs amis. Les membres du comité que l'on n'a pas appréhendés sur l'heure vont, dès le lendemain, se constituer prisonniers à Montpellier ; non point par lâcheté, mais, comme ils l'ont écrit dans une lettre que l'on s'est bien gardé de publier à Paris, pour conjurer les violences où allaient se porter leurs défenseurs. — Quant au maire de Narbonne, M. Ferroul, je sais tout ce qu'on peut alléguer contre lui ; je crois que la plupart de mes lecteurs s'entendraient avec M. Ferroul sur fort peu de sujets ; il n'en jouit pas moins d'une popularité prodigieuse

dans Narbonne ; jusqu'à la dernière minute, sa présence et ses conseils ont maintenu l'ordre dans cette ville inflammable. Il aime la mise en scène, les drapeaux noirs sur l'hôtel de ville, les écharpes jetées au vent ; franchement ces gestes un peu encombrants sont moins funestes que les balles qui ont plu de tous côtés après son départ. Notre gouvernement a-t-il oublié le premier principe de l'art politique, qui est de se servir d'instruments que l'on n'aime guère, que l'on n'eût pas choisis, lorsqu'ils assurent cette paix civile que l'on se sait impuissant à rétablir sans leur secours ?

Aussitôt après les arrestations, une vague de fureur a bouleversé tout le pays ; plus il arrivait de troupes pour la refouler, plus elle s'irritait. Nul n'ignore ce qui en est résulté : saccages, incendies, massacres où l'on ne sait qui est le plus à plaindre, du pauvre soldat qui perd la tête et tire sans ordre, du civil désarmé qui succombe et dont le seul crime fut une protestation éperdue ; enfin, la suprême douleur, la suprême honte, un régiment qui tourne, passe en armes au camp de l'émeute !

Il y serait peut-être encore, si deux membres du comité d'Argelliers, oubliés par la première charrette, n'avaient fait rentrer dans le devoir les mutins militaires et civils. Incomplètement présentée dans une première version de l'incident, la vérité s'est vite fait connaître :

seule l'autorité morale de MM. Marty et Palazy a eu raison de la révolte; ils ont encadré l'officier général qui ramenait les égarés à leur caserne. Le lendemain, une bande de paysans séquestrait et maltraitait un sous-préfet; il a fallu réveiller dans leur prison, par ordre du procureur, Richard et Cathala; quelques lignes signées de ces noms respectés ont convaincu les paysans; l'infortuné sous-préfet n'a dû son salut qu'aux braves gens tenus sous les verrous par son collègue de Montpellier. Comble d'ironie! Le gouvernement est contraint de recourir à l'intervention de ces prétendus ennemis de l'ordre, partout où il se voit impuissant à réprimer le désordre que ses mesures inopportunes ont déchaîné.

Cependant, on jette une armée de quarante à cinquante mille hommes sur une région où il n'y a pas un seul groupe en armes. Pourquoi? Pour garder trois préfets, une demi-douzaine de sous-préfets, et cinq détenus qui maintenaient à eux seuls la paix publique dans cette région. J'entends parler d'accalmie, d'apaisement, parce qu'il n'y a pas eu de fusillades pendant quarante huit heures. Payez-vous de mots. Il n'y aura probablement plus de soulèvements, dans les villes où l'on compte aujourd'hui presque autant de soldats que d'habitants, dans les campagnes où il en sera bientôt de même. — « Nous serons obligés d'occuper

militairement toute la campagne », disait avant-hier le colonel Gérard à un interviewer. — Et après ? Maîtriserez-vous le durable soulèvement des âmes ? Tous nos informateurs sont d'accord sur la sombre résolution qu'ils constatent chez ces paysans. C'est cruel à dire : mais sachez bien qu'ils voient la conquête de leur sol par nos régiments de France du même œil que les Lombards, lorsque ceux-ci pliaient sans désarmer sous l'occupation autrichienne. On parle de fédéralisme, de séparatisme ; ce n'étaient que de mauvais germes, clairsemés, oubliés en temps normal ; vous allez les faire éclore dans des milliers de cœurs. Vous créez une Vendée ; une Vendée sans armes, mais qui sera aussi récalcitrante que l'autre. De longues années passeront, avant que ces gens pardonnent le meurtre de leurs filles, tuées par des Français qu'ils appelleront désormais des étrangers ; avant que les pères cessent de léguer certains noms à la malédiction de leurs fils.

Je n'ai de penchant pour aucune des sensibleries à la mode. Je crois qu'il y a de tristes heures où il faut verser un peu de sang pour en épargner beaucoup. Une société a le droit et le devoir de se défendre, lorsque quelques-uns de ses membres menacent la sécurité, la liberté, la propriété des autres. Peut-on arguer d'un danger de cette nature dans l'affaire du Midi ? Les vignerons désespérés ne menaçaient

rien, ni personne. Toutes les haines sociales étaient oubliées ; mêmes les plus tenaces, les haines religieuses ; on a pu voir à Narbonne un spectacle qui eût paru invraisemblable il y a quelques semaines : des cercueils fraternellement conduits au cimetière, l'un par le clergé, les autres par des libres penseurs. Disons-le en passant, puisque l'on dénonce dans le mouvement « la main de la réaction » : ce sont de singuliers réactionnaires, ces secrétaires des Bourses du travail qui se font enterrer civilement.

Les vignerons ne demandaient au début que des facilités pour vendre leur vin. Si leurs raisonnements économiques étaient erronés, s'ils les ont appuyés par un « sabotage » enfantin de la vie municipale, ce n'était pas raisons suffisantes pour humilier leur fierté en inondant leur pays de troupes, pour les acculer à la révolte et les fusiller dans leur affolement. Ils réclament aujourd'hui l'élargissement des hommes qui se sont dévoués pour eux, qui ont mérité leur confiance. Comment voulez-vous qu'ils comprennent, lorsqu'ils voient ce brave Cathala, si actif, si utile, si estimé, Cathala et tous « ceux d'Argelliers » jetés en prison par des magistrats qui négligeaient de poursuivre les gros fraudeurs ?

Telles difficultés surviennent où il est fort malaisé d'indiquer le remède. Ce n'est heureu-

sement pas le cas dans l'embarras où s'est mis le gouvernement. Le remède au mal le plus pressant, toutes les voix autorisées vous le signalent : Conseils départementaux, Chambres de commerce, députés de la région peu suspects de tendresse pour les nouveaux favoris d'une clientèle qui leur échappe. Tous vous crient : Relâchez ceux qu'on n'aurait jamais dû arrêter, ces honnêtes gens qui se proclament loyalement français et républicains, qui auront seuls le pouvoir d'apaiser les colères, s'il n'est pas trop tard ! D'un geste touchant dans sa gaucherie rustique, Marcellin Albert est venu implorer l'élargissement de ses camarades, il a renouvelé en leur nom l'engagement de faire la pacification, pourvu que l'on ne demande pas à ces hommes de trahir la cause qu'ils ont promis de défendre. « Ceux d'Argelliers » ont pour garant la plus haute autorité morale du pays, le grand évêque de Montpellier. Dans l'admirable lettre qu'il écrivait à ses amis, Mgr de Cabrières disait : « Mon cœur est avec tous ceux qui souffrent, avec les prisonniers dont j'oserai dire qu'ils n'ont rien voulu qui fût contre la justice ou contre la loi, et que, à leurs yeux, la légitimité du but a couvert l'apparente illégalité de certains actes ou la violence de quelques paroles. »

Pourquoi donc ne se rend-on pas à ce vœu unanime ? D'abord parce que M. le pré-

sident du Conseil est suggestionné par des souvenirs historiques hors de propos. Il pense certainement à la Convention, aux grands ancêtres qui écrasaient « l'hydre du fédéralisme », qui jetaient les armées de la République indivisible sur les insurgés du Midi. Assimilations trompeuses ! Je ne vois pas de Convention au bout du pont de la Concorde ; et les vignerons ulcérés ne sont point encore des révoltés antipatriotes. Si vos procédés terroristes font d'eux des chouans méridionaux, ce sera que vous l'aurez bien voulu. Oui, je crains qu'une fantasmagorie d'histoire ne soit l'origine de l'erreur gouvernante ; mais il y a en plus, il y a surtout les raisons profondes auxquelles je faisais allusion plus haut.

Cette crise grave fait apparaître partout des vérités cachées sous les mensonges conventionnels dont on nous a gavés. L'une de ces vérités est que chaque groupe humain découvre d'instinct, aux heures critiques, ses chefs naturels, les autorités morales et sociales dignes de le conduire ; élus que le peuple acclame sans élection formaliste, qu'il substitue en un clin d'œil aux représentations de façade, laborieusement désignées par les bulletins de vote, les scrutins truqués, les mécanismes constitutionnels. — On a vu hier comment les représentants pour rire étaient accueillis dans leurs circonscriptions ; on voit

depuis quelques semaines comment sont reconnus, suivis, obéis les vrais représentants des sentiments et des intérêts de la région. — Exemple redoutable et qui pourrait être contagieux ! Je l'ai déjà dit ici, ce n'est rien de moins que l'écroulement d'un système et la ruine d'un personnel. On comprend que notre Parlement épouvanté se soit solidarisé avec le ministre qui lui fait partager d'écrasantes responsabilités. C'est le suicide de l'homme qui se tue par peur de mourir : les médecins savent que ce cas d'aliénation n'est pas rare.

« Ceux d'Argelliers » ne se doutaient guère qu'avec leur simple dévouement, leurs appels à l'union, leur rapide conquête de la confiance populaire, donnée sans réserve à qui la méritait, ils mettaient en lumière une loi spéciale, une loi humaine qui reprend parfois ses droits à l'encontre des lois artificielles. C'est pourquoi ils sont en prison. Mais il n'est au pouvoir de personne d'emprisonner la vérité qu'ils ont fait entrevoir.

LE SACRE DE REIMS

Ne doutez point qu'il y ait un génie secret derrière le métier où se tisse l'histoire. Artiste et poète invisible, il compose des harmonies d'une richesse d'invention qui nous émerveille, lorsque nous la découvrons ; avec un art judicieux et fantasque, il rattache le présent au passé, il ébauche dans la trame le dessin de l'avenir. Pouvez-vous croire qu'elle soit fortuite, la rencontre où il vient de mettre tant d'ingéniosité? Entre toutes nos villes, il a choisi Reims, la cité du sacre, pour y célébrer l'avènement d'une jeune royauté ; il a voulu que le règne des conquérants de l'air fût inauguré dans le ciel où s'élève la cathédrale des investitures, près du parvis où tant de rois reçurent la première acclamation de leur peuple.

Mêmes intentions sagaces dans tous les apprêts du sacre. La nouvelle force nationale nous est révélée sur la plaine de Bétheny, sur ce terrain où naguère, dans une journée historique, la France assembla l'élite de ses armées.

Pour beaucoup de spectateurs, la vision émouvante d'aujourd'hui vient doubler celle qu'ils ont encore dans les yeux. Le cadre prédestiné est situé au cœur de la Champagne, de la province qui doit son renom et sa fortune au joyeux vin d'or où l'esprit de France pétille pour toutes les allégresses ; vin rituel des baptêmes et des fiançailles, jailli des ceps voisins pour fêter les envolées triomphales. Tandis qu'on le sable en l'honneur des navigateurs aériens, les vers de *la Bouteille à la mer* chantent dans nos mémoires :

> Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur ;
> Tout au fond de son verre il aperçoit la France...

Grâce à cette source de richesses, les Rémois ont pu faire surgir en quelques jours la ville de l'aviation, cette Aéropolis où tout fut intelligemment ordonné pour les besoins nouveaux qu'elle devait satisfaire. Mais l'argent n'y eût pas suffi ; aux organisateurs, comme aux aviateurs leurs hôtes, il fallait un large esprit d'initiative et de sacrifice, une foi intrépide, de l'audace, encore de l'audace.

Ce même génie secret qui discipline le hasard y avait pourvu. Il a fait en sorte que les plus puissantes maisons de Reims fussent dirigées, à l'heure décisive, par de jeunes hommes amplement doués des qualités requises. L'un d'entre eux, le plus jeune, si je ne me

trompe, a donné le signal, vaincu les hésitations, aplani toutes les difficultés. Tout ici fleure la jeunesse, l'âge de la confiance et du bonheur. Les aviateurs et leurs auxiliaires font songer à ces armées des temps héroïques où la victoire souriait à des généraux juvéniles. Parmi les chefs de la grande industrie champenoise, plusieurs portent des noms historiques, familiers aux étrangers accourus de partout. N'est-ce pas une coquetterie bien française de montrer aux visiteurs mondiaux des fils de la vieille France, ouverts à toutes les idées neuves, habiles à les servir avec une énergie retrempée dans le travail ?

N'oublions pas, enfin, ce superflu indispensable, faute de quoi rien ne réussit pleinement dans notre pays : la bienvenue du sourire des femmes sur le berceau d'une grande chose. Ceci encore fut prévu. Pourquoi ne pas redire ce que toutes les bouches répètent sous les tribunes, sous les terrasses du restaurant ? La société rémoise a su envelopper de grâce féminine un succès viril ; une part de ce succès revient à celles qui incarnent l'aimable hospitalité de leur ville, qui font plus chaude et plus charmante l'ovation aux triomphateurs. Mesdames de Polignac, de Mun, de Mumm, leurs amies et leurs compagnes multiplient les prévenances, se dépensent sans compter, toutes fières de pouvoir dire, en montrant la vaillante

Madame Blériot : « Les hommes volent ; mais voyez dans quels cœurs ils puisent la force qui leur donne des ailes ! »

*
* *

Dans ce cadre approprié à toutes leurs convenances, les aviateurs se sont réunis au moment opportun. Ils ne s'étaient encore signalés que par des tentatives individuelles, partielles, isolées. M. Blériot avait saisi les imaginations avec son vol d'outre-mer ; l'attention publique était préparée. Mais c'est une loi de notre temps qu'il faille un effort collectif pour enfanter, perfectionner, imposer aux résistances de la routine les grandes créations viables. Tous les apôtres notoires de la nouvelle foi sont venus à Bétheny, ils ont amené leurs engins dans ces cages qui donnent l'impression d'une longue volière pour oiseaux fabuleux. Dès le premier soir, on en vit jusqu'à sept qui planaient ensemble dans l'espace.

Essais préliminaires, encore brefs et gauches, avec beaucoup de tâtonnements, de ratages ; scènes de la faune préhistorique, à l'apparition des ptérodactyles ; lorsque ces grands reptiles eurent acquis lentement des ailes, ils durent tâtonner ainsi en s'apprenant à voler. Sauf de courtes embellies, le temps était contraire, l'atmosphère agitée et pluvieuse.

Bien ingrats nos aviateurs, s'ils ont maudit ces contrariétés. Dans un air trop calme, leur démonstration n'eût été qu'une parade, une manœuvre du temps de paix ; attaqués par le vent et par la pluie, ils ont subi l'épreuve décisive de la bataille contre les éléments, ils ont remporté les vraies victoires de la vraie guerre.

De jour en jour, au sens littéral de ces mots, nous les avons vus conquérir le ciel, assurer, accélérer, prolonger leur vol. Il nous aurait trouvés tous incrédules, celui qui nous eût dit lundi que les courtes randonnées des plus heureux deviendraient, trois jours après, des voyages réguliers de plusieurs heures, sur une aire de cent, puis de cent cinquante, et le lendemain de cent quatre-vingts kilomètres. Nos yeux accoutumés à la merveille se faisaient exigeants, s'impatientaient devant un retard au départ, un vol inégal ; d'autant plus exigeants que la crainte d'un danger n'effleurait l'esprit de personne. Pas même la petite angoisse qui gêne notre plaisir dans un cirque, lorsque l'acrobate accomplit un exercice un peu osé ; l'aéroplane donne au spectateur une sensation de parfaite sécurité ; ce moyen de locomotion semble aussi naturel que facile. Quelques-uns des aéronautes, un entre autres, qui n'a pas vingt ans, ont appris le maniement de leur engin peu de jours avant de s'y risquer à Bétheny.

Aux épreuves du début, on put croire que les lourds biplans étaient seuls conditionnés pour les longs parcours. Les esthètes s'en affligeaient; massifs dans leur carrure, ces appareils ne deviennent majestueux qu'au vol de retour, lorsque du fond de l'horizon ils arrivent en planant, monstrueux oiseaux de proie. Bientôt le svelte monoplan prit sa revanche ; l'élégante libellule de M. Latham se montra aussi robuste, aussi bonne voyageuse que ses gros concurrents. Souhaitons que l'avenir lui appartienne, puisqu'elle est jolie, qu'elle fait vraiment de l'homme un émule de la gent ailée ; et aussi parce qu'au lieu de l'engloutir dans l'engrenage, elle le laisse bien visible sur le siège d'où il la conduit, trône du nouveau roi des nues. — Quel enchantement pour le regard, et quelles acclamations, lorsqu'il passait au zénith en se profilant sur l'azur!

Mercredi soir, la nature se complut à magnifier le spectacle et ceux qui nous l'offraient. Après l'ondée, un double arc-en-ciel irisa de ses arches géantes la voûte céleste assombrie par les nuées ; les grands oiseaux blancs passaient entre les colonnes lumineuses, revenaient par la porte triomphale. Nul de ceux qui ont vu cette féerie ne l'oubliera.

Il est remarquable que nos aviateurs, paresseux ou moins confiants dans la journée,

sortent plus volontiers aux dernières lueurs du soleil couchant et affrontent gaiement les premières ombres de la nuit. C'est le moment où ils donnent tous l'assaut du ciel. Sans doute, le vent tombe d'habitude à la fin du jour ; et peut-être les conditions hygrométriques de l'air sont-elles plus favorables ; mais peut-être aussi — laissez-nous rêver — s'envolent-ils d'un essor plus instinctif, à l'heure où tout être se sent plus léger, plus libéré du poids charnel ; où les esprits subtils s'élèvent au-dessus de la terre, vapeurs des eaux, parfums des fleurs, pensées des hommes ; où le cœur de l'amoureux bat plus vite, où l'inspiration soulève l'artiste, le poète.

Comment ne pas faire ici une large place au souvenir des poètes? Beaucoup d'entre eux ont prédit ce que nous voyons ; l'un d'eux l'a décrit, et si bien, qu'il nous a épargné d'avance les impossibles descriptions du ciel de Bétheny, envahi par les « Aéroscaphes », comme il les appelait. Relisez *Plein Ciel* ; le jour où il ajouta ce poème à sa *Légende des Siècles*, Hugo fut vraiment le *vates*, le prophète :

> C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
> C'est de la pesanteur délivrée, et volant :
> C'est la force alliée à l'homme étincelant,
> Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle...

Oui, voilà le point essentiel, la vraie cause de notre émotion profonde : lutte audacieuse

et victoire de l'esprit humain sur la vieille fatalité de la pesanteur. Nous croyons entendre les dernières paroles de Prospéro à son esclave Ariel, quand l'Esprit a enfin vaincu Caliban et se voit libéré par le bon magicien de l'attache terrestre dont il souffrait si fort : « Va, mon Ariel, mon petit oiseau, retourne aux éléments, sois libre ! »

N'oublions pas celui qui plane le plus haut dans ce ciel où son rêve est réalisé, l'incomparable, le divin Léonard. Ah ! qu'on voudrait le voir ici, jouissant de la vérification de ses calculs ! Une de ses *Pensées sur la Nature,* recueillie dans les *Frammenti,* nous apprend que s'il se voua passionnément à l'étude du vol des oiseaux, c'était en souvenir de sa première impression d'enfance ; il lui avait semblé qu'un milan fondait sur son berceau, lui ouvrait la bouche et lui fouettait les lèvres avec les plumes de sa queue. — Ce grand savant intuitif a tout deviné, tout défini. — « L'oiseau est un instrument qui opère en vertu des lois mathématiques. Il est au pouvoir de l'homme de l'imiter dans tous ses mouvements, mais non avec une aussi grande puissance... L'âme de l'oiseau commande tous les mouvements de ses membres, ce que ne pourra faire l'âme de l'homme, séparée de ces organes ; surtout dans les mouvements d'un équilibre presque insensible... Mais les plus sensibles peuvent venir à

la connaissance de l'homme, et il saura obvier à la ruine de l'instrument dont il se sera fait l'âme et le guide. » — Je voudrais traduire et citer tout le morceau ; on y verrait avec quelle précision Léonard prédit le succès possible et en marque les limites.

Aviateurs, témoignez quelque reconnaissance au grand maître de votre art, — car il l'appelait avec son exactitude de langage habituelle un art et non une science, mot dont nous abusons, et qui est sous-entendu dans l'autre terme ; — donnez à l'appareil qui triomphera dans votre concours le nom de Vinci ; ce sera justice et piété.

*
* *

J'étais venu ici avec un certain scepticisme ; avec la défiance de l'historien qui sourit devant les perpétuels renouveaux d'anciens engouements. J'ai grandi près du petit obélisque qui rappelle, à Vidalon-les-Annonay, la première ascension des frères Montgolfier. Cet événement n'a pas eu d'influence appréciable, depuis cent vingt cinq ans, sur les progrès de la civilisation. Et pourtant, comme il tourna toutes les têtes ! Consultez les écrits du temps, allez voir au musée Carnavalet les gravures, les objets de toute sorte qui attestent l'obsession universelle. — « L'homme maître du ciel ! »

disait-on déjà. Ce fut comme un mystique lever d'aurore, une exaltation affolante ; elle prépara dans une large mesure le messianisme de 1789, et par suite la Révolution. On vient d'exhumer le nom oublié de Blanchard, qui, le premier, franchit la Manche par la voie aérienne ; quel ne dut pas être l'effet de ce prodige sur des esprits moins accoutumés que les nôtres aux miracles incessants de l'invention scientifique ?

J'étais donc en garde contre les exagérations où tombèrent nos aïeux, avec des raisons de se persuader tout aussi plausibles que les nôtres. Certes, j'applaudissais aux tentatives, ne dussent-elles pas avoir de résultats pratiques, qui instituaient une magnifique école de volonté, de courage, d'intelligence ; comme j'ai toujours applaudi à la conquête de tel lambeau de territoire africain où nous ne ferons jamais nos frais, mais où d'admirables Français trouvent l'occasion de produire et de faire connaître leur valeur ; résultat suffisant, plus précieux que les rémunérations économiques et les progrès matériels. — Après les journées de Béthony, je m'avoue convaincu, tout disposé à croire que nous tenons enfin l'engin volant utilisable. Je me garderai bien d'entrer dans les considérations techniques ; notre collaborateur Frantz-Reichel les développe ici chaque jour avec une compétence que je n'ai point ; je lui laisse aussi, à regret, le plaisir de louer nominativement

tous ces héros de la céleste aventure, inégaux dans les chances du vol, égaux par leurs superbes élans de vaillance et de foi.

Je me bornerai à dire que pour le plus profane des spectateurs, avec les seules lumières du bon sens, l'utilisation pratique du mono plan apparaît aujourd'hui comme une simple question de moteur à perfectionner ; cela, on peut l'attendre sûrement du savoir de l'ingénieur. Nous en sommes où l'en en était il y a dix ans avec l'automobile, dans la période des tâtonnements. Quant au vent, le grand ennemi, les premiers navigateurs apprirent vite à se faire un allié de cet adversaire : il est raisonnable d'espérer que les nautonniers de l'air maîtriseront de même ce gêneur.

Déjà, l'on discerne à Bétheny les bruits précurseurs d'une grande industrie, décidée à s'établir sur des bases solides. L'âme créée d'hier va revêtir un corps. C'est bien, il en doit être ainsi : l'âme n'agit point sans un corps. Mais nous aurons vu durant quelques jours cette âme à l'état libre, à l'état idéal ; avant les préoccupations et les conflits d'intérêts, avant le pari mutuel qui sévira l'an prochain sur les aérodromes. Nous aurons vu les touchants vagissements de l'enfant, son charmant effort pour affermir ces premiers pas où se devinent les futures actions de l'homme. Grand souvenir, et qui valait bien le déplacement.

Nous avons vu surtout — avec quel réconfort et quelle fierté! — le sceau français mis délibérément sur une belle invention du génie humain. Des étrangers se sont fait une place très honorable dans un mouvement si vite généralisé ; mais nul ne contestera que les propulseurs de l'idée se soient groupés dans notre pays. Sacrée à Reims, elle y a reçu notre estampille, elle y a fait fortune par l'adhésion rapide des esprits et des cœurs. Dans un prochain avenir, lorsque les aéroplanes fileront à travers l'Europe, ceux qui en useront devront dire en toute justice, avec le refrain de la naïve chanson :

C'est un oiseau qui vient de France !

29 août 1909.

TROISIÈME PARTIE

Hommes d'Etat et Hommes de lettres.

CONSTANTIN NIGRA

Si l'on enlevait de nos nécropoles certains tombeaux célèbres, la disparition de ces ombres ferait dans Paris un plus grand vide que l'exode d'un millier d'obscurs vivants. La mort du comte Nigra nous laisse sous une impression du même ordre. Son nom n'évoquait qu'une ombre lointaine pour les Parisiens de nos jours ; cependant, du fait qu'il n'est plus, quelque chose manque dans la ville où il avait tenu une si grande place.

Pourquoi apparaissait-il à nos jeunes gens comme un personnage légendaire, presque mythique, reculé dans ces fonds indistincts du passé que sont déjà pour eux le second Empire, la Cour des Tuileries et ses fastes, la veille de la grande guerre et cette guerre elle-même ?

En 1870, il dépassait à peine la quarantaine : c'est l'âge où l'homme commence de compter dans les carrières diplomatiques. Au jour de sa mort, il n'avait pas quatre-vingts

ans ; plusieurs de ces contemporains ont empli de leur activité les années récentes, quelques-uns jouent encore leur rôle. Nigra continuait de jouer le sien, en apparence ; il occupait de grands emplois dans les capitales où il représentait son pays, à Pétersbourg, à Londres, à Vienne ; il y maniait les affaires du monde. Vaine survivance ! Pour l'optique très juste de ces jeunes gens, il était un ancêtre parmi les hommes de son âge ; tout ce qu'avait pu faire le comte Nigra depuis 1870 n'intéressait plus leur imagination ; elle ne gardait de curiosité que pour le chevalier Nigra, l'astre disparu dans la ruine d'un monde où il avait brillé d'un vif éclat.

C'est la rançon des grands succès obtenus dans la jeunesse. L'acteur applaudi alors qu'il créait un chef-d'œuvre demeure immobilisé dans le rôle où il fut unique ; quoi qu'il fasse par la suite, nous le revoyons toujours sous le coup de lumière qui le transfigura un soir. Pour Nigra, l'on trouverait une explication particulière de cette rentrée dans la pénombre, à la fleur de l'âge, durant la seconde moitié d'une vie laborieuse. Comme son maître Cavour, le destin l'avait marqué pour être l'homme d'une seule tâche : la constitution de l'unité italienne. En 1870, la tâche était accomplie : l'instrument dont s'était servi l'habile artisan, l'Empire français, était brisé. Nigra pouvait se survivre au

faite des honneurs, utile encore pour orner et consolider la maison qu'il avait bâtie ; mais l'instinct populaire, fait d'une cruelle et sagace ingratitude, l'écartait de la direction de cette maison. Son Italie le respectait et le rejetait, comme nous rejetons le ver qui a filé son cocon, la paille battue qui a livré ses épis sur l'aire.

Que de fois j'ai demandé à des hommes d'État italiens, aux heures où ils traversaient des passes difficiles : « Comment n'appelez-vous pas à la Consultà ce bon pilote ? Qui, mieux que Nigra, vous apporterait une longue expérience, un prestige européen, une autorité qui s'opposerait à tous les partis ? » — Ces fins politiques souriaient de ma naïveté ; l'un d'eux me répondait un jour : « Nigra est une belle pièce de musée ; c'est comme si nous vous demandions pourquoi votre République ne rappelle pas au pouvoir le duc de Broglie. » — En Italie aussi, de « nouvelles couches » s'étaient ruées avec âpreté sur la chose publique ; il n'y avait plus de place pour l'anachronisme que représentait Nigra, pour cette « droite historique », jadis révolutionnaire dans l'enfantement de l'unité nationale. A Rome encore plus qu'à Paris, il était fameux et oublié. Mais ce peuple adroit aux accommodements ne brise pas ses anciennes idoles avec la brutalité française : il comblait l'absent d'égards et

de dignités, à la condition que cet ancêtre ne revînt pas troubler ses héritiers dans le partage des bénéfices qu'il leur avait procurés.

J'ai connu près de Nigra cet étrange déplacement des perspectives qui s'opérait autour de sa personne. Le hasard m'a fait vivre dans son intimité à une époque où tout autre que lui m'eût paru, dans la grâce et la vigueur de sa belle jeunesse persistante, un aîné à peine distant de ma propre jeunesse. Mais la Guerre avait déjà dressé ce grand mur qui séparait deux mondes, deux siècles ; déjà, il y a trente ans, je voyais le jeune ambassadeur d'Italie à Pétersbourg comme le voient aujourd'hui nos enfants: témoin prestigieux de choses abolies, lourd du poids d'un nom que mon enfance avait entendu sonner, qu'elle associait aux grands événements d'un cycle révolu.

Il s'efforçait pourtant de faire oublier cet âge fictif que lui donnait l'histoire ; il jouissait délicieusement de son savoureux automne russe. La société de Pétersbourg, toujours prompte à l'adoption de la dernière mode française, faisait grand accueil à l'Italien qui avait conquis ce Paris d'où il arrivait avec une renommée de génie politique et de galanterie. Causeur intéressant, il n'éblouissait point par des fusées de verve ; mais l'attention était vite subjuguée par cette parole mesurée, pleine de faits,

grave jusque dans l'enjouement, très persuasive avec son accent de chaleur contenue. Les femmes demeuraient suspendues à ses lèvres. Leur plaire fut toujours une des principales affaires de cet homme passionné sous un masque froid. Il se livrait au vent de faveur qui le portait, il mettait sa coquetterie, encore vivace alors, à captiver tous les esprits et quelques cœurs.

Quand la saison d'été dispersait son auditoire des salons pétersbourgeois, il venait d'habitude se reposer quelques semaines en Ukraine, au foyer familial où nous nous faisions une joie de le retenir. C'est là qu'il me fut permis de le bien connaître. Chasseur intrépide, il aimait la sauvagerie giboyeuse de nos marais petits-russiens. Chaque matin la *liniëïka* — la longue charrette basse, faite d'une planche posée sur deux essieux étroits, à ras de terre — nous emportait à travers champs, aux criques du Psiol, aux ajoncs de Baraveinko. Que de journées j'ai passées à l'écouter, tandis qu'il commentait, en guettant le halbran et la double bécassine, quelques pages des *Mémoires* où il consignait ses souvenirs! De quelle lumière il éclairait, entre autres épisodes tragiques, la crise de 1866, ces conseils où l'Empereur et ses ministres, désireux de porter sur le Rhin le poids militaire qui inclinerait à leur gré l'un ou l'autre plateau de

la balance, durent s'avouer l'impossibilité de faire une démonstration efficace avec une armée démembrée, appauvrie par les prélèvements de la guerre du Mexique !

Avant de connaître Nigra, le préjugé commun me faisait voir en lui un fourbe de haute allure, destructeur patient de mon pays qu'il démolissait pour reconstruire le sien. Je revins vite de cette vue très fausse. Ce diplomate avait toute l'honnêteté que l'on peut garder dans son état. Rien de cauteleux dans sa manœuvre. Il était secret, mais toujours véridique dans ce qu'il croyait pouvoir livrer de sa pensée ; précis et loyal dans les engagements d'affaires, très sûr dans le commerce d'amitié. J'ai pu juger de son caractère par ces menus incidents qui découvrent le fond d'un homme mieux encore que les grandes négociations. On sait avec quelles délices les diplomates accrédités dans un même poste se jouent réciproquement des tours pendables, et combien ils s'éjouissent aux petites « rosseries » qui mettent un collègue en fâcheuse posture, dans les circonstances où le corps diplomatique doit concerter une démarche collective, l'ordre et les préséances d'une cérémonie. En pareil cas, tandis que d'autres chefs de mission se dérobaient, biaisaient, revenaient au soir sur la parole à double entente donnée le matin, Nigra disait nettement : Je ferai ceci, je ne ferai pas

cela, — et l'acte suivait loyalement une promesse mesurée avec prudence.

A l'égard de notre pays, Nigra fut tout le contraire d'un ennemi sournois. Il adorait l'Italie, son œuvre propre ; il aimait la France, comme un bon ouvrier finit par aimer son outil, comme un artiste aime le berceau de sa gloire, les lieux où son cœur a le plus fortement battu. La libéralité peut-être excessive de Napoléon III allait au-devant des demandes italiennes ; Nigra en profita, mais il ne nourrit jamais l'arrière-pensée de nous affaiblir ; il rêva toujours une étroite union entre sa patrie et la sœur aînée dont il avait réclamé l'aide. Bien loin que son âme fût, comme tant d'autres, empoisonnée d'ingratitude et d'envie, sa raison lucide lui montrait la nécessité d'une France forte.

En 1895, la publication d'un fragment de ses Souvenirs dans une revue suisse fit un gros tapage. Cet écrit tendait à laver l'Italie des reproches qu'on lui adressait en France pour l'abandon de notre cause en 1870 ; le narrateur excusait l'inaction de son pays en rappelant l'attitude, hostile à notre endroit, de la plupart des puissances, y compris la Russie. — Nous étions dans la première ferveur de l'alliance franco-russe : notre presse voulut voir une manœuvre perfide contre cette alliance dans les révélations rétrospectives de l'ambassadeur.

Qu'il me soit permis de reproduire ici quelques lignes d'une lettre que Nigra m'écrivait à moment :

Je vous suis très reconnaissant de tout le bien que m'a fait votre bonne lettre. Je vous remercie particulièrement d'avoir bien voulu lire mes pages de Souvenirs de 1870. C'est un remerciement que je ne puis adresser à la plupart des journaux français, qui en ont parlé sans les avoir lues. Mon but, en faisant cette publication, vous l'avez deviné sans peine : Démontrer, par des documents irrécusables, que la pauvre Italie n'a pas été en 1870 la grande ingrate que l'on pense généralement en France. Avant de livrer le manuscrit à l'imprimerie, je l'ai communiqué à notre regretté de Giers, qui m'a écrit une lettre charmante, l'une des dernières dictées et signées par lui, où il me dit qu'il ne voyait aucun inconvénient, au point de vue de la politique russe, à la publication de cette page d'histoire, et que l'attitude de la Russie en 1870 était parfaitement justifiée par les circonstances du moment. Naturellement, le but que je me proposais et que vous avez deviné ne pouvait être atteint du coup. Cependant, si je dois juger, non pas d'après le langage de la presse française, qui est hors d'état pour longtemps encore, je le crains, d'examiner certains points de son histoire sans passion, mais par celui de la presse des autres pays et de quelques Français qui ont lu avec un sentiment d'équité, je crois qu'il en restera quelques bons germes, qui peut-être donneront des fruits dans des temps meilleurs.

N'oubliez pas qu'on était alors dans la phase aiguë de la politique crispinienne ; l'Italie tout entière se hérissait contre nous. Nigra

s'en affligeait ; il prévoyait, il appelait de ses vœux les « temps meilleurs » qui ont vivement réjoui ses dernières années.

Un aimant le ramenait de loin en loin dans ce Paris où il se sentait aussitôt envahi par la mélancolie. Il y errait parmi les ruines de son monde évanoui, autour du fantôme des Tuileries détruites ; il se voyait déplorablement étranger dans son ancien chez-lui. Il y revint encore, pour quelques jours, il y a trois ans ; navré de n'y plus retrouver son ami, son collaborateur Gaston Paris. Passionné pour la poésie, Nigra ne l'était pas moins pour les études de linguistique : il les poursuivait, non point en amateur, mais avec une érudition informée et solide. Il vint une dernière fois au dîner Bixio ; son regard — ce regard souvent absent, tourné vers le passé, et parfois si direct, si pénétrant — semblait chercher un mort derrière chaque convive : on devinait l'entretien intérieur de notre ami avec une tablée d'ombres.

A l'automne de l'avant-dernière année, j'allai le voir à Venise. Aussitôt son ambassade de Vienne résignée, il se retira dans la ville où les hommes et les choses meurent doucement. Il y avait acquis et aménagé avec goût un vieux *palazzino*, à l'angle du Grand Canal et de San Simeone Grande. Je le trouvai dans cette modeste retraite, déjà très cassé, achevant

de rédiger ses *Mémoires* devant le portrait dont il était justement fier. C'est une des meilleures toiles peintes par Ricard : symphonie noire comme le nom du modèle ; le feu vif des yeux met seul une lumière sur le visage fortement ombré, dans les ténèbres de la chevelure et du vêtement. Image d'un Vénitien d'autrefois, qu'on eût dite décrochée de quelque salle voisine, au Palais ducal ou à l'Académie des beaux-arts. Tandis que les gondoles glissaient silencieusement sous la petite terrasse de Nigra, je pensais à cette autre gondole, sur l'étang de Fontainebleau, où une voix suppliante murmurait les chansons des lagunes à l'oreille d'une belle souveraine, quand le fascinateur implorait et se faisait promettre la liberté de Venise captive. Et c'était loin, si loin, ce souvenir qui mourait, avec tout le reste, dans la paix tombale de Venise enfin libérée, mais toujours triste...

Ce n'était pas elle, pourtant, qui devait endormir son libérateur. Le mois dernier, il voulut aller chercher un peu de soleil à Rapallo. Un vaisseau de guerre, la *Zéba,* déposa Nigra dans cette jolie petite anse ; les canons saluèrent de vingt et un coups le doyen des colliers de l'Annonciade. Salve funéraire, dernier bruit des pompes officielles qu'il ait entendu. Il s'est éteint là, au bruit plus doux des vagues légères qui viennent expirer sur la

plage sablonneuse où les pêcheurs de thon raccommodent leurs filets. Une religieuse l'assistait, l'archipêtre de Rapallo lui dispensait les suprêmes consolations. Ainsi mourut un des créateurs de l'Italie antipapale ; et c'est une chose italienne, difficilement intelligible à la logique raide, un peu lourde, qui gouverne les esprits de nos bons compatriotes. Dernière ironie du sort, les funérailles de ce grand serviteur du *Risorgimento* ont été assourdies, et comme étouffées, sous le fracas populaire que déchaînait à cette même heure, dans toute la Péninsule, le centenaire de Garibaldi. L'instrument commode, quoique indocile, dont Cavour et Nigra se servaient avec un sourire de condescendance, le condottière grossi par la légende faisait oublier le souple génie qui l'avait actionné, du fond des chancelleries. Ce Caliban écrasait la tombe de Prospéro.

Le nom de Nigra reviendra sur les lèvres des hommes quand son fils publiera ses *Mémoires*. Ils jetteront une vive clarté sur ce second Empire qui est encore la plus mal connue, la plus défigurée des périodes de notre histoire. On pourra faire confiance à ses récits ; on y trouvera les qualités qu'une longue pratique m'a fait reconnaître dans cet esprit : jugement lucide et objectif, véracité aussi grande qu'on peut l'attendre d'un témoin qui fut acteur dans les scènes qu'il raconte, On y verra

surtout que Nigra ne fut point, comme tant d'autres, un contempteur haineux du pauvre et généreux pays qui l'avait servi avec toute l'irréflexion de ses enthousiasmes. J'ose croire qu'en parlant ainsi, je ne suis pas influencé par le souvenir d'une amitié dont je sens mieux le prix à l'heure où cette page de ma jeunesse se déchire, pour aller rejoindre toutes celles que le vent de la mort emporta.

6 juillet 1907.

UN TÉMOIGNAGE D'OUTRE-TOMBE

Pobédonostzef.

La dernière livraison des *Archives russes* nous a apporté des documents d'un intérêt capital pour l'histoire : ce sont les lettres écrites par feu Pobédonostzef à une de ses amies de Moscou, la fille du poète Tutchef, durant les journées qui suivirent l'assassinat du tsar Alexandre II. Mlle Tutchef ayant précédé son vieil ami dans la tombe, les lettres furent rendues à Pobédonostzef ; il autorisa le directeur des *Archives*, M. Barténef, à en prendre une copie qui ferait l'objet d'une publication posthume. Cette correspondance a donc toutes les garanties d'authenticité, tout le prix d'une déposition rédigée au jour le jour, dans la liberté des épanchements intimes, par un des hommes les mieux informés des secrets d'État.

La légende a singulièrement défiguré le fameux procureur du Saint-Synode. En Russie comme en Occident, la crédulité publique le voit tel que ses adversaires l'ont peint : un théologien farouche et borné, une sorte de

Torquemada. Certes, il fut le champion intraitable de l'autocratie et de l'orthodoxie ; le libéralisme, au sens nouveau du mot, n'était pas son fait, il eût volontiers souscrit à la définition qu'en donnait Bismarck : « une niaiserie dangereuse ». Mais son esprit était libéral dans l'ancienne acception du terme : entendons par là qu'il alliait à la rigidité de la doctrine une vive curiosité intellectuelle et les ferveurs d'une sensibilité contenue. Il avait plus d'un trait en commun avec Joseph de Maistre : absolu comme le grand Savoyard, et, comme lui, habile écrivain, amoureux de dialectique, curieux de toutes les idées, séduit par toutes les grâces littéraires de bon aloi. J'ai connu peu de Russes plus instruits, plus policés que Pobédonostzef. Familier avec la poésie anglaise, il avait une prédilection particulière, et que l'on n'eût pas attendue de lui sur sa réputation, pour les moins orthodoxes des poètes : Shelley, Browning, Swinburne. La première fois que je l'abordai, prévenu par la légende, je fus abasourdi de l'entendre s'exprimer sur ses auteurs favoris avec autant de chaleur que de liberté d'esprit.

Rappelons en quelques mots la situation de Pobédonostzef au mois de mars 1881, le jour où le carnage du canal Catherine fit tomber la couronne ensanglantée sur le front de son élève, ce tsarévitch qui devenait l'empereur

Alexandre III. L'expérience libérale de Loris-Mélikof avait éloigné de la Cour le procureur du Saint-Synode; elle destituait de toute influence l'homme qui maudissait le plus amèrement « l'esprit nouveau ». Il n'avait plus de communications — et encore étaient-elles gênées, dérobées à une surveillance hostile — qu'avec le palais Anitchkof, avec l'héritier taciturne, indéchiffrable, à peine initié aux affaires, dont il avait formé l'esprit et le cœur.

Le soir même de la catastrophe, Pobédonostzef prend la plume, il confie à l'amie de Moscou son trouble, son épouvante, sa tendre pitié pour le jeune prince qui vient de l'embrasser en sanglotant. Les confidences se succèdent les jours suivants, très libres dans l'appréciation des choses et des personnes, même les plus haut placées, très explicites sur l'intrigue politique, les fluctuations ministérielles, les discussions aux séances du Conseil. Ces lettres projettent une vive lumière sur des résolutions et des faits encore mal éclaircis; notamment sur la Constitution embryonnaire qui allait être octroyée au peuple russe, si Alexandre II eût vécu quelques heures de plus. Elles précisent et prouvent les assertions un peu vagues que nous avions pu recueillir, nous autres étrangers, dans les conversations du monde officiel. Elles peignent avec force le désarroi du moment, les physionomies des

principaux acteurs et des comparses ; j'y retrouve les impressions que je notais de mon côté au cours de ces journées historiques, et comme une contre-épreuve d'inoubliables visions.

Que va faire le « pauvre enfant », livré pieds et poings liés au « charlatan » Loris-Mélikof? C'est là pour son ancien maître le grand sujet d'anxiété. — « Je crains qu'il n'ait pas de volonté. » — Le conseiller passionné lui écrit dès la première heure, il rapporte et appuie les propos du populaire : « Chassez Constantin, chassez la princesse.... » La réponse du nouveau tsar ne satisfait point Pobédonostzef : « On y voit son âme simple et bonne, mais la volonté n'y apparaît pas. » — Le procureur eut le tort de prêter une oreille complaisante aux soupçons empoisonnés qui se propageaient dans l'affolement général et n'épargnaient personne ; ni Loris et ses amis, coupables de n'avoir pas su déjouer le complot régicide, ni le grand-duc qui faisait figure de libéral dans la famille impériale. — « Aux réceptions du palais, Constantin a la mine d'une bête féroce ; il est odieux à voir. » — Il n'y eut de vraiment odieux que les calomnies dirigées contre ce prince par le délire des haines politiques.

Cependant le temps presse, Pobédonostzef vit dans les transes : Loris n'a pas renoncé à

« gratifier la Russie » de cette invention diabolique, une Constitution. Elle a été élaborée, durant les derniers jours du règne, dans trois Conseils successifs où le procureur du Saint-Synode ne fut point appelé. Le crime du 1er mars a seul fait surseoir à l'exécution de l'abominable projet, qui devait être définitivement ratifié au Conseil du lendemain, 2 mars. Le *Journal officiel* du 5 devait enregistrer le manifeste solennel qui convoquerait l'assemblée consultative, les députés des Zemstvos.

Que va-t-on faire ? Que veut le Tsar ? — « Je ne sais pas, je ne sais rien ! Pour lui, ces minutes sont le *to be or not to be*. Qu'adviendra-t-il de nous s'il choisit le *not to be* ? Je pense à Hamlet, qui avait aussi à venger la mort d'un père. » — Et le maître épouvanté, exaspéré, accable de billets, de supplications ardentes cet élève indécis qui va peut être lui échapper. Il faut fuir Pétersbourg et son atmosphère empestée, se réfugier à Moscou, au cœur de la vraie Russie. Il faut vouloir, il faut déchirer le réseau de trahisons ourdi par les malfaiteurs qui entourent le trône. — Le furieux prophète n'a-t-il donc pas réfléchi un instant sur l'étrange opportunité du crime ? Il se produit à l'heure même où l'agitation révolutionnaire allait être enrayée par l'octroi d'institutions plus libérales : les terroristes ont devancé les constitutionnels. Pour ceux-ci, pour

Loris et ses amis, l'attentat qui redonne tant de force au clan réactionnaire paralyse les longs efforts près d'aboutir. Comment rendre un parti responsable d'un événement fait pour l'atterrer? La passion ne raisonne pas.

Le Comité des ministres se réunit, et cette fois le procureur du Saint-Synode y reprend sa place. Le compte rendu des séances, tel qu'il le résume dans ses lettres, fait songer à l'audience célèbre où le Parlement cassa le testament de Louis XIV : Saint-Simon eût pu contresigner des récits où il aurait retrouvé l'emportement de ses propres colères. Loris, Abaza, Milioutine continuent de plaider la cause des réformes constitutionnelles ; leurs collègues les appuient timidement, ou se réservent : les princes profèrent « des phrases veules, molles, où l'on entend ce misérable mot : Il faut faire quelque chose, — et ce quelque chose signifie : la Constitution ! »

Pobédonostzef se lève, et ses paroles « éclatent comme la foudre », c'est du moins lui qui le dit. Il dresse le cadavre du père devant le fils muet, il s'écrie : « Nous sommes tous coupables de sa mort ! Qu'avons-nous fait durant tout son règne? Nous avons parlé, parlé, nous écoutant les uns les autres, — et les conspirateurs agissaient ! Chacune de ses réformes s'est changée en mensonge dans nos mains, la liberté donnée d'en haut n'a été qu'un men-

songe de plus. Au lieu de craindre pour lui et de le garder, nous nous sommes abandonnés à d'ignobles craintes, tremblants devant l'opinion publique, c'est-à-dire l'opinion de journalistes méprisables ! »

La harangue se poursuit avec cette belle fougue, conclut au mensonge et à l'inanité du rêve constitutionnel. Les adversaires échangent des regards chargés de haine. Le souverain approuve faiblement, lorsque son maître répète avec insistance : « Ce sang retombe sur nous tous ! » — « C'est la vérité », dit-il ; et il congédie ses ministres en décidant de renvoyer l'examen de cette affaire si embrouillée à une « commission spéciale ». — Pobédonostzef sort aussi inquiet qu'il était entré ; il ne tient pas la victoire, le danger n'est que conjuré : quelle intrigue imaginera encore le subtil Loris ?

Les lettres nous retracent d'autres scènes émouvantes. — « Aujourd'hui, j'ai pris le service de nuit à la chapelle, auprès du cercueil de l'Empereur. Après les prières publiques, quand tous se furent retirés, la veuve apparut, sortant d'une chambre contiguë. Ses jambes la portaient à peine, sa sœur la soutenait, Ryléef la conduisait. Elle s'effondra devant la bière. Le visage du défunt est couvert d'une gaze blanche que l'on ne doit pas soulever ; mais elle s'inclina, retira brusquement ce voile, embrassa longuement, à maintes reprises, le

front et le visage. Puis, chancelante, elle sortit. J'eus compassion de la pauvre femme, désormais pitoyable, seule !... »

Je vis cette même scène le jour des funérailles, dans l'église de la forteresse. Une dernière fois, la malheureuse veuve vint s'abattre sur le corps qui allait disparaître. Tout disparaissait avec lui pour celle dont on disait, la veille encore, que son couronnement solennel à Moscou n'était plus qu'une question de semaines. Je me souviens du frisson de pitié qui secouait, à quelques pas de moi, le prince de Galles, aujourd'hui Édouard VII, devant l'indicible détresse de l'abandonnée. Ce fut la seule note touchante, profondément humaine, dans une symphonie funèbre où toutes les autres étaient fausses et faibles, mal accordées avec la terrible majesté de l'événement, de l'heure, du lieu.

Cette dissonance entre les gestes des hommes et le geste de Dieu échauffe la verve de Pobédonostzef. Il s'était rendu le matin à la cathédrale, lui aussi, le cœur tenaillé par l'angoisse. Baranof, le préfet de Pétersbourg, lui avait dit la veille que l'on venait de découvrir encore et de couper dix-sept fils de mine devant une porte du Palais d'Hiver. Le complot souterrain était à craindre partout, ajoutait le préfet ; le kronprinz allemand avait reçu de Berlin une dépêche chiffrée qui détaillait le plan des atten-

tats préparés pour le lendemain : ce serait miracle si le tsar arrivait vivant à la cathédrale. Nous avions tous mêmes renseignements, mêmes appréhensions.

Le vieux serviteur de l'autocratie, fidèle à son culte, passionnément attaché au jeune souverain qu'il a couvé, ne cesse de trembler et d'invoquer la protection du ciel jusqu'à la fin de la longue cérémonie. Une fois rassuré, sa bile s'épanche dans la description du cortège ; tout lui a paru froid, mesquin et théâtral : les défroques moyenageuses des figurants, les visages composés des courtisans, leurs propos vides de sens ou révoltants de bas égoïsme. Il n'en jugeait pas mal ; nos impressions ne différèrent pas des siennes, sur ce parcours où rien ne répondait à l'attente grandiose des imaginations ; le seul élément qui eût été vrai, le peuple, refoulé par la police, était massé dans le lointain en larges houles noires, silencieuses, — marée immobilisée qui attendait l'heure de son mascaret.

Ici encore, Saint-Simon reconnaîtrait chez le narrateur russe l'âpre ironie d'un écrivain de sa lignée ; mais il pourrait lui rappeler ce que Pobédonostzef oublie trop, dans son indignation contre ses contemporains et ses compatriotes. L'infirmité des hommes est toujours et partout la même, dans ces moments où l'on croirait qu'ils vont se surpasser ; comme si

tous tant qu'ils sont, hauts dignitaires de Cour et valets de livrée, ils ne savaient jamais soutenir la grandeur des tragédies où les coups du sort leur assignent un rôle.

Le soir du 15 mars (dates du vieux style), on descendait le cercueil d'Alexandre II dans le caveau de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Il se rapprochait ainsi de ses meurtriers, les conspirateurs déjà arrêtés, enfermés plus bas sous terre, dans ces cachots de la forteresse baignés par la Néva. Mine de haine où la sape acharnée continuait dans les cœurs, sous la victime. Au-dessus, les courtisans se détendaient, retournaient en hâte à leur affaire, qui est de s'enquérir des nouvelles et de guetter les places. Tout était aboli de l'ancien règne, déjà oublié. Restait à construire le nouveau.

Les réunions ministérielles se succèdent dans le triste palais de Gatchina ; incertaines encore et sans orientation décisive durant six semaines ; toujours inquiétantes pour Pobédonostzef, qui ne voit pas se dégager la volonté impériale. Il décrit les péripéties de ces luttes sourdes, le terrain gagné, reperdu, par ses adversaires, par lui-même ; jusqu'à ce jour du 30 avril que les Russes appelèrent, par une réminiscence de notre propre histoire, la journée des Dupes. A l'ouverture du Conseil, le ministre de la justice, Nabokof, tira de sa poche et lut un papier dont nul de ses collègues n'a-

vait eu connaissance : c'était le manifeste inspiré, sinon rédigé, par le procureur du Saint-Synode, et qui exorcisait en termes mystiques le spectre libéral. Loris, Abaza, Milioutine se retirèrent pour libeller leur démission. Enfin Pobédonostzef triomphait : ses ennemis étaient anéantis, et leur Constitution mort-née enterrée avec le feu tsar qui avait consenti à la subir. L'affreux fantôme ne devait ressortir des limbes qu'un quart de siècle plus tard, pour essuyer les dernières malédictions que l'absolutiste impénitent procureur lui jette encore du fond de sa tombe.

Si ce premier avortement et ce long retard furent heureux ou néfastes pour la nation russe, ce sont là des problèmes qu'il faut laisser débattre à la superbe judiciaire des Bouvards et des Pécuchets. On n'est guère tenté de refaire à leur façon l'histoire de ce qui aurait pu être, quand on a vu des coups de foudre comme celui du 1er mars : toutes les prévisions déroutées, tous les plans bouleversés, les plus légitimes espérances des réformateurs à vau-l'eau, les terroristes eux-mêmes consternés par l'inutilité de leur forfait, lorsqu'ils purent contempler, le soir même, ce peuple indifférent, à peine ému, aussi tranquille qu'aux meilleurs jours. Que d'autres s'acharnent à retourner arbitrairement cette trame obscure de l'histoire, tissée par des mains qui ne livrent pas leur

secret. L'historien prudent ne prétend pas à l'impossible connaissance du *pourquoi;* il s'estime assez heureux lorsque celle du *comment* lui est donnée par de sûrs témoignages, qui le renseignent sur la vérité des faits, des caractères, des intentions. Pobédonostzef nous a légué un de ces témoignages : abstraction faite de leur partialité passionnée, ses lettres resteront une source précieuse d'information sur la Russie que j'ai vu vivre, espérer, souffrir, et qui est déjà la Russie d'un autre âge.

7 juin 1907.

LE GÉNÉRAL IGNATIEV

Un télégramme nous a instruits de sa mort. Il est parti sans bruit : dix lignes de notice biographique, et c'est tout ; scellée, la pierre d'oubli. Jamais on n'eut plus sujet d'admirer la vitesse de notre course au néant. Peu d'hommes, durant la seconde moitié du XIXe siècle, ont joué un rôle aussi actif sur la scène du monde. Cavour et Bismarck exceptés, nul ne pouvait se vanter plus justement d'y avoir changé la carte d'une région. D'autres, souverains ou ministres, s'attribuaient l'honneur de ce changement ; il ne fut dû en réalité qu'à l'intrigue inventive et persévérante de leur remuant agent : presque toujours, Ignatiev imposa à des chefs timides les desseins qu'il faisait exécuter par sa légion de subordonnés audacieux.

J'en puis témoigner, le sort m'ayant placé près du fameux général, aux époques et sur les deux théâtres où il fit triompher sa politique, à Constantinople, à Pétersbourg. Ma jeunesse

s'est écoulée dans des milieux où l'on se demandait chaque jour : Que fait Ignatiev? Que veut Ignatiev? — Très vaines, je le reconnais maintenant, ces questions qui nous passionnaient, puisque le voilà mort, tombé dans le grand silence; et les jeunes gens d'aujourd'hui nous interrogent : Qui était donc cet Ignatiev?

Né en 1832, Nicolas Pavlovitch acheva ses études à l'Académie militaire. Il n'eut jamais l'occasion d'appliquer les talents acquis dans cette école spéciale. Colonel à vingt-cinq ans, général aide de camp à trente, doyen des généraux d'armée dans ces dernières années, il n'avait de sa vie commandé une troupe ni pris part à une action de guerre. Comme il arrive fréquemment en Russie, les hauts grades militaires ne furent pour lui que la récompense et la parure du diplomate qu'il était exclusivement.

A l'ambassade de Londres, au congrès de Paris, l'entregent du jeune attaché fit bien augurer de sa carrière. Affecté au service asiatique, il conduisit à Khiva et à Boukhara, en 1858, la première mission russe qui allait préparer l'annexion future de ces khanats. En 1860, tandis qu'Anglais et Français rudoyaient le Céleste Empire, Ignatiev jetait à Pékin les bases de cette politique d'entente avec la Chine où son pays devait recueillir de gros profits; il signait le traité d'Aïgun, qui assurait à la colo-

nisation russe une large extension sur l'Amour et l'Oussouri. Sa réussite en Extrême-Orient le désigna pour l'ambassade de Constantinople, abandonnée par le prince Lobanov en 1865 : intérimaire d'abord, et bientôt ambassadeur en titre, à trente-cinq ans, le général inaugurait dans l'Orient turc cette politique agitatrice qui allait faire de lui, pendant dix années, le porte-drapeau du parti slavophile et le cauchemar de « l'homme malade ». — Je passe rapidement sur ces débuts de carrière dont je n'ai eu connaissance que par ouï-dire, je prends Ignatiev au moment où je l'ai vu à l'œuvre.

Quand j'arrivai à Constantinople, au printemps de 1871, il était le maître de l'heure ; maître en réalité dans beaucoup d'occasions, et toujours en apparence, pour l'opinion crédule qui lui attribuait tous les succès qu'il revendiquait. Le représentant de la Russie faisait figure d'un Stratford de Redcliffe, cet Anglais légendaire que les Turcs appelèrent longtemps *Buyuk eltchi*, le grand ambassadeur. L'adversaire naturel du Russe, sir Henry Eliot, était un homme de tempérament calme, peu curieux des coups de théâtre. De même le vieux Prokesch-Osten, le dernier internonce d'Autriche, désorienté depuis que Metternich ne le poussait plus. Le jeune ministre de la nouvelle Allemagne, M. de Radowitz, se renfermait dans une réserve systématique ; studieux, volontai-

rement effacés, nos collègues prussiens dressaient patiemment la carte du champ d'exploitation où leurs nationaux devaient moissonner plus tard, mais dont Bismarck disait alors qu'il ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Les envoyés de la France vaincue, écrasée, ne pouvaient que renouer avec prudence et bonne grâce les glorieuses traditions qu'une force nationale ne soutenait plus.

Seul, Ignatiev paradait, piaffait, prodigieux d'activité, de loquacité, toujours en mouvement et en montre. Il semblait que ce diable d'homme possédât le don d'ubiquité. On venait de le quitter dans son cabinet de Buyukdéré, on le retrouvait à Stamboul, harcelant les ministres. Le grand vizir était-il brusquement disgracié, remplacé par un autre? Ignatiev se présentait à la Porte à point nommé, il en sortait le premier avec la nouvelle : comment douter que le changement fût dû à ses menées? — Y avait-il dans l'air une crise, une intrigue de palais? Dès le matin, on ne voyait que le pavillon russe, passant et repassant sur le Bosphore : à l'avant du stationnaire, à l'arrière de la mouche à vapeur ou du caïque, la haute silhouette du général s'offrait complaisamment aux regards, escortée par son cawas monténégrin, un colosse orné de moustaches si formidables qu'il pouvait les nouer derrière sa nuque.

L'ambassadeur lui-même, exemplaire caractéristique du type kalmouk, imposait et plaisait au populaire par la laideur puissante de son amusant faciès mongolique : physionomie mobile, où chaque trait parlait sans répit, les yeux agiles autant que la bouche, distendue par un rictus jovial qui l'élargissait jusqu'aux saillies des pommettes. Je ne puis oublier la joie de Mariette un jour qu'Ignatiev venait de visiter le musée de Boulacq ; l'égyptologue avait à cœur de prouver que les envahisseurs hycsos étaient de race touranienne, opinion combattue par ses confrères : « Regardez mes rois hycsos, me disait-il en montrant ses sphinx camus, ne sont-ils pas les portraits fidèles du Mongol qui sort d'ici, du général Ignatiev ? »

Ce croque-mitaine était d'ailleurs affable, communicatif, exempt de morgue, tout à tous, et secondé par une femme charmante. Sa fougue d'action et de parole déconcertait l'immobilité taciturne des Turcs, usait leur force d'inertie, finissait par les hypnotiser. Tour à tour menaçant ou protecteur, suivant les traditions de la politique russe, il réglait durement ses comptes avec eux lorsque d'autres convoitises européennes faisaient trêve, il s'instituait leur défenseur quand l'orage venait d'Occident ; mais à la façon d'un médecin qui casserait tout dans la chambre du malade qu'il soigne.

Son action personnelle se prolongeait jusqu'aux confins de l'empire, dans les provinces chrétiennes qu'un travail méthodique désagrégeait. Il avait formé, il dirigeait une nombreuse équipe d'agents, animés de son esprit, dociles à ses instructions ; séides qui ne tenaient aucun compte des ordres reçus de Pétersbourg, quand Gortchakov faisait mine de vouloir refréner leur zèle. De l'Adriatique au lac de Van, du Danube à la mer Egée, dans les Balkans, en Arménie, en Syrie, tous, jusqu'au moindre agent consulaire, attisaient à l'envie les sentiments particularistes des raïas. Encouragés par les excitations de ces tuteurs naturels, le Monténégrin et le Serbe cherchaient des extensions de territoire ; le Grec, le Bosniaque, le Bulgare apprenaient à discipliner leurs révoltes incohérentes, à s'organiser pour l'affranchissement. Jamais on n'avait mieux appliqué la célèbre formule pharmaceutique : Agiter avant de s'en servir.

Le chef-d'œuvre d'Ignatiev fut ce qu'on peut bien appeler l'invention du Bulgare. Il a créé la Bulgarie comme le sculpteur façonne la glaise informe qui prend corps et figure dans ses mains. Si étonnante que la chose puisse paraître à ceux qui ne connaissent la principauté que depuis sa vigoureuse croissance, la conscience d'une nationalité distincte était à peine née, il y a quarante ans, chez les sujets

de la Porte riverains du Danube : leur terre était un vilayet comme les autres, moins remuant que les autres, parce que ces chrétiens *grecs* — on les nommait encore ainsi — étaient plus pauvres, plus passifs que leurs frères méridionaux. La conception géniale d'Ignatiev fut de leur donner d'abord une Église autonome, *autocéphale*, comme on dit dans le monde orthodoxe. Il risquait à ce jeu une brouille avec les Grecs, exaspérés par ce schisme; il en prit son parti. Le jour où la Porte, sous la pression du général, commit l'imprudence de sanctionner la création de l'exarchat bulgare, excommunié par le Phanar, la Bulgarie future était faite ; Ignatiev savait qu'en Orient toute confession séparée réveille ou crée une nationalité politique.

Ce fut le cas des ouailles de l'exarque. Endoctrinés par les savants russes, ces nouveau-nés rapprirent qu'ils avaient été un peuple et qu'ils avaient eu une histoire. On leur donna des écoles, des idées, des armes, et bientôt des martyrs, les premiers patriotes que Midhat pacha faisait pendre. On n'avait pas à leur donner l'application au travail, le courage, la simplicité des mœurs, toutes les robustes qualités qui feront de ce petit État, si je ne m'abuse, le Piémont des Balkans. Lorsque Gladstone dénonça au monde civilisé les « atrocités bulgares », les pupilles d'Ignatiev étaient mûrs

pour l'indépendance, quelques années après qu'ils avaient commencé de se connaître.

A l'automne de 1875, les mines savamment creusées faisaient explosion. Je les vis éclater dans le haut de la vallée du Vardar où je voyageais à ce moment. La Bosnie, l'Herzégovine se soulevaient ; peu après, les Serbes partaient en guerre, se faisaient battre ; à défaut de leur triste prince, le général Tchernaïev, sorte de Garibaldi russe et ami d'Ignatiev, couvrait leur retraite, — et l'Europe intervenait. L'ambassadeur se prêta avec un scepticisme averti aux rites usuels, négociations, conférence, protocoles européens de désintéressement, promesses turques de grandes réformes ; quand l'inefficacité de ces emplâtres apparut à tous les yeux, il quitta cette Turquie où il n'avait plus rien à faire, il alla charger les canons à Pétersbourg.

Je le retrouvai là aux premiers jours de 1877 ; l'accueil cordial auquel il m'avait habitué me permit de suivre son jeu sur cette nouvelle scène. Tous ceux qui ont vu l'intérieur des coulisses savent à quoi s'en tenir sur la préparation de la guerre russo-turque. Ni l'empereur Alexandre II ni son vieux chancelier ne la voulaient ; ils eurent la main forcée par les comités slavophiles, par les menées d'Aksakov, de Katkov, et surtout d'Ignatiev. La guerre fut décidée dans les conciliabules de Moscou, dans les petits appartements de l'Impératrice,

où des femmes dévouées à la politique du général eurent raison des hésitations d'Alexandre et de Gortchakov.

Après le triomphe des armes russes, l'ex-ambassadeur reparut aux portes de Constantinople, à San-Stefano. Il y dicta le traité qui encerclait un pauvre reste de Turquie d'Europe sous la menace d'un grand État slave allant de la Mer Noire à l'Archipel. C'était la position de 1453, retournée ; les Ottomans acculés au Bosphore par les Byzantins, submergés à bref délai par le flot envahisseur. Un instant, Ignatiev put croire prochaine la complète réalisation de son rêve, de l'ancien rêve de sa nation : il put se flatter de l'espoir qu'il conduirait dans Sainte-Sophie, avant de mourir, le prêtre qui célébrerait la première messe orthodoxe sur l'autel purifié.

On sait comment son ouvrage fut détruit à Berlin par Beaconsfield, avec la complicité de Bismarck : il ne restait d'un dessein si industrieusement poursuivi que des avantages pour l'Autriche et un embryon de Bulgarie semi-indépendante. Je crois bien que le général n'a jamais pardonné aux négociateurs russes de Berlin la ruine de sa construction mal défendue.

Son prestige demeurait considérable dans une Russie où tous les talents étaient déjà requis pour la guérison des crises intérieures. Je le

vis entrer, le 10 février 1881, dans la petite chambre où gisait entre les cierges le corps de Dostoïevski, sur une table chavirée par les poussées de la foule éplorée ; seul des dignitaires officiels, le général en grand uniforme venait communier avec les sentiments de cette foule. Un mois plus tard, Loris-Mélikov et son essai de régime constitutionnel sombraient dans le sang du Tsar assassiné ; la popularité de Nicolas Pavlovitch, autant que son strict attachement à l'orthodoxie autocratique, le désigna au choix du nouveau souverain. Il prit le ministère de l'Intérieur ; on espéra de lui, pendant quelques mois, qu'il jouerait heureusement, sous d'autres noms et par d'autres moyens, ce rôle de dictateur réformiste où son devancier avait échoué. Avec sa coutumière fertilité d'expédients, il se promit d'ébahir — j'allais dire de duper — autoritaires et libéraux, en les réconciliant dans le mirage d'un progrès qui ne serait qu'un retour aux plus anciennes traditions nationales : un *Zemsky Sobor*, copié sur les vieilles assemblées moscovites des représentants de la terre, amènerait les interprètes des vœux populaires aux pieds du Tsar autocrate.

Malheureusement, un défaut trop connu précipita sa chute. Il y a des Gascons du Nord ; Ignatiev en était. A son insu peut-être, toute réalité se déformait en passant par sa bouche.

Alexandre III était affamé sur toutes choses de vérité, de sincérité ; son esprit simple et défiant demandait le seul service qu'un souverain absolu ne puisse jamais obtenir. On lui persuada vite que la véracité dans les rapports était le moindre des soucis de son ministre. La disgrâce fut subite, totale, irrémédiable. Le comte Ignatiev — il venait de recevoir ce titre — garda les grands dehors, ses dignités au Conseil de l'empire et ailleurs ; mais on fit entendre à cet autre Choiseul qu'il ferait sagement d'aller visiter son Chanteloup, son domaine de Kiev. On ne l'en a jamais rappelé. Il y a languï vingt-cinq ans. Cette mort anticipée explique la fermeture silencieuse d'une tombe où disparaissent tant de souvenirs qui méritaient mieux. Je lisais hier dans le *Novoié Vrémia* : « Le héros des trois jubilés russes que nous commémorons — traité d'Aïgun, traité de San-Stefano, convocation du *Zemsky-Sobor* — est mort oublié et presque méconnu au sein de notre société cultivée. »

Si la justice et la reconnaissance ont leur jour, l'histoire russe accordera une mention très honorable au serviteur passionné qui procura à son pays de brillants succès diplomatiques, des accroissements de territoire et d'influence. Si, ce qui est plus improbable, une jeune nation fière d'elle même pardonne au bienfaiteur étranger qui l'a suscitée, la statue

d'Ignatiev s'élèvera sur une place de Sofia, ou de tout autre capitale qu'un avancement de fortune donnerait à la Bulgarie.

Je le revoyais de loin en loin, quand il revenait à Paris. Dans le temps de la guerre russo-japonaise, je le visitais chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu ; les suites d'une opération le retenaient rue Oudinot. Il déplorait alors, non sans raison, l'abandon de la politique qu'il avait inaugurée en Asie, de l'entente avec une Chine dont il voulait faire une autre Turquie, alternativement protégée et grignotée par le terrible voisin russe. En dépit du sort contraire, il avait gardé sa bonne humeur, sa faconde, une surprenante jeunesse sur les traits animés par le mobile sourire. Je le retrouvais dans cette chambrette d'hospice tel que je l'avais connu aux jours jeunes et beaux de Buyukdéré.

Tel je le revois, passant sur le Bosphore, dans la mouche qui se hâtait vers la Porte ; nous étions tous aux fenêtres, tandis qu'il rangeait le quai de Thérapia ; cet homme nous apparaissait comme une incarnation de la puissance et de l'action : — « Où va Ignatiev ? Quel tour de sa façon apprendrons-nous ce soir ? »

Il a passé, au fil de l'eau. Et pas même un remous dans le sillage effacé ! Travaillez, jeunes gens, suez sang et eau pour servir un

pays, pour agrandir l'ombre que son drapeau fait sur la terre. Tout à l'heure, quand vous aurez plié bagage, nul ne vous tiendra compte de vos grands efforts, de vos petites réussites. Travaillez quand même. Cela vaut mieux que d'aller au café, un sage l'a dit. Je veux bien.

17 juillet 1908.

LE BARON D'AERENTHAL

La Fortune a souvent trahi ce grand et composite empire d'Autriche ; elle s'est montrée cruelle en lui accordant rarement, durant les heures de crise, un homme à la hauteur des difficultés qu'elle suscitait. Metternich, au cours de la longue période où tout favorisait sa politique de majestueuse immobilité, donna à ses contemporains l'illusion d'un homme d'Etat transcendant ; la publication de ses fastidieux *Mémoires* a ruiné ce qui restait de cette illusion. Après lui, quand vinrent les temps difficiles, la monarchie des Habsbourg ne trouva ni dans ses conseils ni sur les champs de bataille un serviteur capable de redresser l'injustice du sort. Entre un Bismarck et un Beust, la partie était vraiment trop inégale. Naguère encore, lorsqu'on vit disparaître dans la force de l'âge l'organisateur de l'Herzégovine-Bosnie, ce baron de Kallay chez qui des facultés de pre-

mier ordre promettaient un grand ministre, on put croire qu'un démon maléfique, — peut-être un de ceux que la légende fait naître dans la *pusta* hongroise, — avait juré d'interdire l'accès du Hofburg à quiconque menaçait d'y apporter un génie inaccoutumé.

L'hostilité de ce démon serait-elle enfin lassée? De fortes raison le font présumer aux Autrichiens et aux étrangers qui ont pratiqué d'ancienne date le nouveau ministre de l'empereur François-Joseph, le baron Lexa d'Aerenthal.

Son nom est peu familier au public français. Aucun accident bruyant ne l'a tiré de la pénombre diplomatique. Les notes biographiques insérées dans nos journaux se bornent à énumérer les grands emplois qu'il a remplis en avançant dans sa carrière. Les hasards de cette carrière m'ont rapproché de lui à l'époque où il y faisait ses premières armes. Avec tous ses collègues d'alors, j'ai pris de l'homme une opinion qui éclairera peut-être, si je ne m'abuse, le sommet où il vient de monter.

C'était à Pétersbourg, il y a plus d'un quart de siècle. Les diplomates de son âge brillaient dans les salons, ceux d'Autriche-Hongrie y luttaient pour la primauté d'élégance dont c'est toujours une question de savoir s'il la faut accorder à Londres ou à Vienne. Honni soit qui mal les juge! Le contact mondain est l'un des

premiers devoirs du débutant. Les rédacteurs de rapports parlementaires lui en font sottement un grief : ces censeurs montrent ainsi leur lourde ignorance des moyens qui insinuent une influence nationale et forment une expérience individuelle dans les Cours aristocratiques du Nord. Mais ce contact nécessaire a ses entraînements, il laisse peu de loisirs et d'attention pour le travail de bureau. Ceux qui cumulent les deux devoirs sont l'exception. M. d'Aerenthal la personnifiait.

Le jeune secrétaire autrichien était la vraie force de son ambassade. Il possédait à fond la langue russe, singularité rare en ce temps-là ; muni de cet instrument, il avait institué une enquête minutieuse sur toutes les manifestations de la vie politique et sociale en Russie. Son labeur acharné lui faisait, autant que la sûreté reconnue de son jugement, une situation à part dans l'estime de tous. Avait-on besoin d'un document introuvable, d'une information certaine sur les personnes ou les choses du pays, on allait consulter d'Aerenthal ; il communiquait son savoir avec une libéralité cordiale. Que de fois nous sortîmes de chez lui éclairés par ses vues judicieuses, frappés par la maturité précoce de son esprit !

Quand le vieux général de Langenau, glorieux invalide à la jambe de bois, dut résigner son ambassade, un coup de fortune la fit échoir

au comte Kalnocky, simple chargé d'affaires à Copenhague. Kalnocky était un aimable homme, le plus élégant cavalier de l'armée hongroise, disait-on. Novice sur le terrain russe et moins laborieux que son secrétaire, il prit le sage parti de s'en remettre complètement au zèle et à l'expérience de celui-ci. On le vit bien, lorsqu'il emmena son indispensable conseiller à Vienne, où il allait recueillir la succession de Haymerlé. Là encore, le chef s'appuya utilement sur le subordonné, qui lui donnait des garanties de tout repos.

Promu à son tour ambassadeur, le baron d'Aerenthal revint parfaire à Pétersbourg sa longue initiation aux choses russes. — Il est certainement aujourd'hui l'homme d'Europe qui sait le mieux la Russie, le fort et le faible du grand sphinx : science précieuse pour un directeur de la politique autrichienne. Non moins précieuses lui seront, dans les conjonctures délicates où il assume cette direction, les qualités que nous constations déjà chez le jeune homme : application au travail, sagacité de la raison, fermeté du caractère. Les succès de l'âge mûr ne sont que la réalisation d'une grande pensée de la jeunesse, disait le moraliste : encore faut-il que la jeunesse ait eu de grandes pensées. Je serais bien surpris si le nouveau ministre se contentait d'être, suivant la formule fameuse, « un brillant second » ;

s'il ne marquait pas sa place aux tout premiers plans de la politique européenne.

Non qu'il faille attendre de lui les coups de théâtre périlleux, les agitations inquiétantes des ambitieux pressés. Sa pondération naturelle l'inclinera sans doute aux solutions qui garantissent l'ordre général dans la paix ; sa droiture répugnera aux pièges que l'on dresse pour le plaisir d'y faire tomber le voisin. — Un journaliste complaisant ajouterait ici le cliché de rigueur : C'est un ami de la France. — Laissons à de plus naïfs ces affirmations ineptes. Un homme d'État digne de ce nom n'est l'ami que de son propre pays : tous les autres lui sont indifférents, comme les cartes au joueur qui les prend ou les rejette selon qu'elles sont utiles ou inutiles au gain de sa partie. Mais le baron d'Aerenthal aurait bien changé, si ses partenaires ne trouvaient plus chez lui la loyauté dans les engagements qui nous faisait jadis attacher tant de prix à l'amitié de ce bon camarade.

Si mon sentiment n'est pas égaré par les préventions favorables que m'a laissées un commerce amical depuis plusieurs années, M. d'Aerenthal infligera un démenti au propos bien connu d'Oxenstiern. On sait comment le chancelier suédois rassurait son jeune fils, effrayé par la négociation que le père lui avait confiée au Congrès de Westphalie : « Tu

ignores donc, mon fils, combien peu d'habileté l'on rencontre chez ceux qui gouvernent les hommes ! » — Il se pourrait qu'un de ces gouvernants, par extraordinaire, confondît bientôt en Autriche le dédaigneux scepticisme du vieux conseiller de Gustave-Adolphe.

7 novembre 1906.

LE JUBILÉ DE TOLSTOI

Je viens de lire les journaux russes qui ont paru dans la semaine où cet épisode de la vie nationale rejetait à l'arrière-plan toute autre préoccupation. Ils nous renseignent sur l'image que se fait de son plus grand écrivain un pays divisé par des conflits d'opinions irréconciliables. On sait quelle est dans ces conflits la position de Tolstoï : isolé par la singularité de sa pensée, il apparaît également hostile aux traditions conservatrices et aux violences révolutionnaires, contempteur des unes et des autres; sa critique acerbe et ses aspirations surhumaines sont une gêne pour tous les partis, de l'extrême droite à l'extrême gauche. L'unanimité du sentiment public n'en a été que plus frappante, durant ces jours où toutes les voix discordantes de la Russie se confondaient dans un même hommage de respect, de vénération, d'orgueil patriotique.

Comment célébrerait-on le jubilé de l'oc-

togénaire ? c'était la question à l'ordre du jour depuis le commencement de l'année. Que de projets, que de disputes ! Les uns escomptaient l'adhésion du gouvernement impérial et voulaient organiser des manifestations nationales sans précédent. D'autres se cabraient à l'idée de voir glorifier officiellement un homme excommunié par le Saint-Synode. Le comité qui s'était formé prématurément comprenait plus de politiciens que de littérateurs. Déjà les polémiques s'aigrissaient ; une des plus fâcheuses fut suscitée par le zèle imprudent d'un ami.

M. Tchertkov proposa d'ouvrir une souscription mondiale parmi les admirateurs de Tolstoï ; avec le produit de leurs offrandes, on rachèterait à la famille de l'écrivain la propriété de Yasnaïa-Poliana et on en ferait don aux paysans du village. Un journaliste très en vue dans la presse russe, M. Menchikov, jugea sévèrement la proposition. Oubliant qu'il faut être indulgent aux contradictions des moralistes — où irions-nous si l'on exigeait d'eux qu'ils appliquassent leurs maximes idéales à leur pauvre vie terrestre ? — le polémiste rappela malicieusement les anathèmes du réformateur contre la propriété privée : Tolstoï n'a-t-il pas écrit qu'elle est « le grand péché, l'injustice odieuse qui crie vengeance au ciel » ? Pour s'accommoder avec sa conscience, le proprié-

taire malgré lui aurait fait d'avance, paraît-il, donation de son bien à ses héritiers naturels. M. Menchikov les invitait à se dessaisir au profit des moujiks, sans intervention des souscripteurs bénévoles. Mme la comtesse Tolstoï répliqua par une lettre publique d'un tour extrêmement vif. L'impitoyable journaliste revint à la charge avec des citations topiques prises dans l'œuvre du maître; cet œuvre a ceci de commun avec tous les écrits prophétiques qu'on y trouve le pour et le contre sur les grands problèmes de la vie. Il accumula des précisions désobligeantes sur la misère des paysans de Yasnaïa-Poliana, sur les sommes colossales payées par certains éditeurs... Discussions pénibles, en vérité, à la veille d'une apothéose qui menaçait de tourner en bataille politique, morale, religieuse.

Tolstoï conjura l'orage avec une sagesse fort avisée. Aux officieux qui s'agitaient pour organiser des solennités bruyantes, il déclara catégoriquement qu'il les priait de n'en rien faire et de le laisser tranquille dans la retraite d'où il ne voulait pas sortir. Grande déconvenue de la gent parasite pour qui tout homme illustre est un tambour sur quoi l'on frappe à tour de bras, afin de faire son petit tapage. Grand soulagement des autorités constituées : elles n'eurent pas à se séparer trop ouvertement d'un courant d'opinion irrésistible, elles se

bornèrent à refréner le zèle de quelques Conseils électifs, oublieux de la consigne d'abstention. Lorsqu'il demande pour lui-même la prison et le martyre au tsarisme qu'il dénonce, Tolstoï nous fait revoir le phénomène de tolérance nécessaire qu'on avait vu dans la France du XVIIIe siècle. Chez nous, alors, le vieux roi de Versailles ignorait prudemment le vieux roi de Ferney, représentant d'un pouvoir rival trop prestigieux devant l'opinion pour qu'on pût l'embastiller sans un scandale européen. De même dans la Russie d'aujourd'hui : un raisonnable équilibre de forces antagonistes neutralise les attaques du tsar spirituel contre le tsar temporel, les représailles policières que celui-ci pourrait être tenté d'exercer contre celui-là. Et c'est très bien ainsi. Malheureux le pays où une haute gloire nationale, déjà consacrée par le tombeau prochain, serait à la merci d'un brutal coup de force ! Malheureux l'Etat qui n'aurait plus d'autres lois que les imaginations anarchiques d'un beau génie littéraire ! Les gardiens des conventions sociales continuent leur ingrate besogne, qui est de gouverner tant bien que mal un vieux vaisseau sur la mauvaise mer des réalités ; le pur esprit accomplit la sienne en consolant avec ses rêves les passagers qu'il serait incapable de conduire.

*
* *

Grâce à cet accord implicite du gouvernement et du jubilaire pour écarter toutes les manifestations intempestives, les choses se sont arrangées comme si M. Capus lui-même en eût ordonné l'heureux dénouement. La journée du jubilé a été marquée par le plus magnifique hommage qu'un peuple puisse rendre au représentant suprême de sa pensée ; et non pas seulement un peuple, mais le monde civilisé tout entier. La maison de Yasnaïa-Poliana, où le grand vieillard s'était retranché dans le cercle de famille, s'emplit jusqu'au soir d'une avalanche d'adresses collectives, de lettres, de télégrammes transmis par tous les fils de la planète. De la seule ville de Pétersbourg 2,500 dépêches parviennent à l'infortuné télégraphiste du bureau : qu'on juge par ce chiffre du nombre fabuleux de celles qui arrivèrent de tous les autres points de la Russie, d'Europe, d'Amérique.

Ce même jour, tous ceux qui tiennent une plume dans tout ce qu'il y a de journaux sur les terres russes ne parlèrent que de Tolstoï. Les colères et les querelles de la veille s'étaient apaisées comme par enchantement. A l'exception de quelques feuilles obscures,

rédigées par des énergumènes, pas une dissonance : des souhaits de longue durée au père commun des esprits, un concert unanime de louanges, de congratulations, d'exaltations du génie de la race personnifié dans le génie d'un homme. Le grand organe conservateur où les doctrines tolstoïennes furent si souvent stigmatisées, le *Novoié Vrémia*, donna la note juste : depuis M. Souverine, le respecté doyen de la presse russe, jusqu'à ceux de ses collaborateurs qui ont le plus malmené le doux anarchiste, tous les *leaders* y allèrent de leur colonne d'éloges et de vœux chaleureux.

Avec un instinct très sûr, ces messieurs négligeaient l'abstracteur de quintessences sociales et glorifiaient le merveilleux peintre de la vie russe, de la vie humaine ; ils adjuraient leurs lecteurs de ne pas s'arrêter à ce qui divise, passe et mourra vite, d'oublier les hors-d'œuvre pour ne se souvenir que des chefs-d'œuvre : *Guerre et Paix, Anna Karénine*, *Résurrection*, les nouvelles et les contes populaires. Ils ajoutaient qu'un même sentiment devait unir tous les cœurs russes : l'orgueil et une reconnaissance infinie pour le Russe en qui toutes les nations saluaient le maître incontesté des lettres contemporaines.

Non sans quelque malice, peut-être, M. Menchikov disait qu'il est d'autant plus facile d'oublier les divergences doctrinales que

Tolstoï change de doctrines comme de vêtements. Ce terrible inquiet est un perpétuel *essayeur* : c'est par là qu'il représente le plus exactement son pays et son temps. Il a tâté de tout et tout abandonné avec dégoût : l'état militaire, la vie mondaine, la création romanesque, les controverses philosophiques et religieuses, l'apostolat social, l'enseignement populaire, le labourage, l'élevage, la cordonnerie, que sais-je encore ! A travers tant d'expériences, son âme est demeurée ce qu'elle était à vingt ans, de son propre et sincère témoignage : « Mon faible esprit ne pouvant pénétrer l'impénétrable perdait l'une après l'autre, dans ce travail accablant, des certitudes auxquelles je n'eusse jamais dû toucher pour le bonheur de ma vie. De toute cette fatigue intellectuelle je ne recueillais rien, rien qu'une agilité d'esprit qui affaiblissait en moi la force de la volonté, et une habitude d'incessante analyse morale qui ôtait toute fraîcheur à mes sensations, toute netteté à mes jugements.... »

A quatre-vingts ans, ce même aiguillon douloureux continue de pousser le jeune vieillard à la recherche de l'inconnaissable. Par un contraste mystérieux, son art est fait d'observation réaliste, sereine, lucide ; cet art qu'il maudit, qu'il blasphème, et dont très heureusement il ne peut se libérer tout à fait. On dirait d'un roi qui rejette avec horreur sa couronne ;

un pouvoir magique la replace sur le front où elle rayonne, elle illumine les pages où il se fait reconnaître roi du verbe.

Entre mille remarques judicieuses des panégyristes russes, j'ai retenu surtout celle de M. Rosanov, qui va au plus profond des secrets de l'art : « La morale de Tolstoï énerve nos forces ; son art les double. Les premières productions *amorales* de l'écrivain conduisaient l'homme au bien ; ses dernières œuvres, aux intentions moralisatrices, ne conduisent l'homme nulle part, si même elles ne le conduisent au mal. » Très vrai. Les thèses dogmatiques de l'apôtre ne provoquent dans nos esprits que la contradiction ; les peintures objectives du romancier sont d'efficaces conseillères de courage, de justice, de bonté. J'en ai recueilli maintes preuves, jadis, dans les confidences de personnes qui avaient été consolées, confortées par la lecture de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*, autant et mieux que par un ouvrage d'édification. Le spectacle de la vie, retracé par un œil juste au service d'une âme noble, donnait à ces personnes les leçons de sagesse et de résignation qu'un Marc-Aurèle puisait dans la contemplation de l'univers.

Le grand artiste chargé d'instruire ses frères doit procéder comme la nature, son modèle : ce n'est point par des plaidoyers qu'elle nous enseigne la soumission aux lois

éternelles. Le jour et la nuit, le printemps et l'automne, la mer et la montagne ne nous disent pas : « C'est moi qui ai raison, c'est mon enseignement particulier qui est le bon. » Ces éléments contrastés nous incitent silencieusement à réfléchir sur leur harmonie, sur le dessein secret qui les réunit pour continuer ce prodige, la vie. Le voyant de génie a fait toute sa tâche quand il a rassemblé sous des yeux inattentifs, distraits par quelques objets particuliers, les divers aspects de la nature et de l'homme, les tableaux instructifs qui échappaient à nos regards par l'effet de leur dispersion.

Dans ce jubilé de Tolstoï, dans les préférences qui s'y marquèrent pour le fond solide de sa gloire, dans le sentiment unanime qui le rappelait respectueusement à sa vraie mission, il y a pour chaque écrivain un grand sujet de fierté et une mémorable leçon. Tous y peuvent apprendre combien ils s'égarent en délaissant l'outil divin, l'art qui fait leur force et leur utilité, pour se perdre en de vaines contestations. Shakspeare et Gœthe n'ont jamais récriminé, polémiqué, légiféré : ils ont montré le jeu des lois imprescriptibles dans l'âme humaine et dans l'univers.

Notre souverain entendra-t-il le cri de ses admirateurs ? Voici déjà un quart de siècle que Tourguénev se relevait sur son lit d'agonie

pour écrire au seul survivant de la grande phalange l'admirable lettre testamentaire : « Mon ami, revenez aux travaux littéraires ! Ce don vous est venu de là d'où tout nous vient. Ah ! combien je serais heureux si je pouvais penser que vous écouterez ma prière ! Mon ami, grand écrivain de notre terre russe, exaucez cette prière ! Je vous serre une dernière fois sur mon cœur... »

Cette belle prière, la Russie entière vient de la répéter filialement à Tolstoï. Il n'est pas trop tard ; le déconcertant octogénaire est encore dans toute la vigueur de son talent. S'il n'écoute pas les vœux de l'intelligence russe, qu'il entende du moins un cœur féminin, celui d'où est sorti le plus touchant, le plus flatteur des hommages suscités par le jubilé. Peut-être Tolstoï ne l'a-t-il pas découvert dans les ballots d'imprimés où l'on célébrait ses mérites ; si ce précieux témoignage est tombé sous ses yeux, j'imagine qu'il l'aura préféré à tous les autres.

*
* *

Je l'ai trouvé dans un petit supplément illustré du *Novoié Vrémia*. C'est une brève confidence de femme, signée d'une simple initiale, intitulée : *Mon premier amour*. L'inconnue est une femme de la haute classe, d'après les détails qu'elle donne sur son enfance et

son éducation ; bonne élève du maître, sa plume fait revivre les choses, les êtres, les sentiments avec une précision évocatrice que Tolstoï ne désavouerait pas. J'ai regret à résumer sèchement ce joli récit ; il faudrait le traduire en entier pour qu'on y pût retrouver la fleur de grâce et le frémissement de passion.

Mme W... raconte qu'il y a vingt ans, toute jeune fille encore, elle subissait ses examens de fin d'études dans un gymnase de Moscou. Elle lut un jour *De quoi vivent les hommes ;* le coup qu'elle reçut de cette lecture fit naître en elle un sentiment exalté pour l'auteur. » J'avais senti dans ces pages quelque chose d'élevé, de lumineux, de mystérieusement profond sous la simplicité apparente. — Il doit être ainsi lui-même, pensais-je. — Dieu, comme je l'aimais ! Je ne pouvais songer à lui sans me mettre mentalement à genoux. » Elle acheta une méchante photographie de Tolstoï ; il y était affreux, avec une barbe noire qui lui mangeait le visage jusqu'aux yeux. « Non, il ne peut pas être tel », se disait la jeune enthousiaste. Bientôt, elle n'eut plus qu'une idée fixe, qu'un désir : voir son idole une seule fois, une seule minute. Comment faire ? Ses études terminées, elle allait quitter Moscou sous peu de jours — les Tolstoï habitaient alors cette ville — et s'enterrer pour longtemps à la campagne. Plus d'espoir.

Un mot d'une de ses camarades fut un trait de lumière. Cette compagne possédait la photographie signée d'un acteur alors en vogue. — « Comment as-tu osé aller chez lui? — Bah! répondit l'autre, ces gens en vue, acteurs, écrivains, ils font semblant d'être importunés quand des inconnus vont les déranger; au fond, ils sont flattés, enchantés. » Plus timide que cette jeune personne avertie, Mlle W... prit son courage à deux mains : elle supplia sa vieille bonne de la conduire un matin chez les Tolstoï, en grand mystère, à l'insu de sa famille et surtout de la gouvernante française, qui se serait gendarmée. La bonne se laissa convaincre. — « C'est quelque vieillard de sainte vie, pour sûr? Il prédit l'avenir? et tu veux qu'il te dise les sorts, pour un mariage que tu feras? Connu! »

Un cocher de place qui connaissait la maison Tolstoï y conduisit les deux femmes. Tremblante, Mlle W... franchit le seuil. Un laquais leur dit que le comte ne recevait personne. La visiteuse insista, fit passer sa carte. Le laquais redescendit : « Il va venir, veuillez entrer. » Et tandis que la bonne s'asseyait dans le vestibule, la jeune fille fut introduite dans un cabinet d'une simplicité ascétique : des murs blanchis à la chaux, des chaises de paille, une table de bois blanc où traînaient des livres, une plume, une petite bouteille noire. — pas

d'encrier. Un pas retentit sur l'escalier, « un pas léger et ferme. C'était lui ! Mon cœur battait à se rompre. Léon Tolstoï entra rapidement dans la pièce, me dit quelque chose, me tendit la main, je crois. Je ne sais plus. Il ne m'entrait pas dans la tête que je pusse lui donner la main. Je le regardais, je le regardais, je me mourais de bonheur. Je voulais lui crier : Je ne suis qu'une pauvre petite fille de rien, mais si vous avez jamais besoin d'une créature qui meure avec joie pour vous, souvenez-vous de moi, appelez-moi ! — Dieu merci, je ne dis rien de tel. »

Mlle W... retrace le portrait de l'homme qui lui apparut comme un archange, bien différent de la méchante image qu'elle tenait à la main ; elle décrit le regard clair, interrogateur, qui la traversait tout entière. A sa demande, Tolstoï répondit qu'il ne donnait jamais de photographies, qu'il n'en possédait même pas. Elle tendit le vilain carton, implora une signature. Une ombre d'ennui passa sur les traits du comte, « sans doute parce qu'il se voyait si laid sur ce portrait » (conjecture bien féminine). Il se dirigea vers la table, trempa la plume dans la bouteille : elle était vide. Il n'y avait pas d'encre chez cet écrivain. « Il vous faudra attendre un instant, » dit-il, et il disparut. Restée seule, la jeune fille se jeta sur la plume que Tolstoi venait de toucher et la baisa

éperdument. Un moment après, une des filles du comte descendit, remit la carte signée à la solliciteuse. Elle sortit sur le boulevard, où une claire matinée de printemps verdissait les jeunes pousses des arbres.

« — Un homme très intelligent, — dit la bonne que Tolstoï avait questionnée avec intérêt, — mais qui ressemble beaucoup à un imbécile. Pourquoi s'habille-t-il ainsi ? » — « Moi, j'avais pitié de moi-même. Je pensais qu'il n'avait que faire de mon amour et que je ne le verrais plus jamais... Des larmes troublaient ma vue... Mon pressentiment s'est réalisé. Je n'ai jamais revu le comte Tolstoï. Et je n'ai jamais parlé à personne de *mon premier amour.* »

Si Tolstoï a lu ce récit, il n'aura pas eu besoin d'un grand effort de symbolisme pour reconnaître, dans la jeune fille qui lui apportait il y a vingt ans un amour insoupçonné, l'incarnation de cette jeune Russie qui lui offrait hier son adoration fidèle. Tout symbolisme mis à part, plus d'un pensera que quarante ans de labeur et vingt chefs-d'œuvre furent royalement payés au grand poète, en une minute, par le baiser passionné de cette enfant sur la plume qu'il venait de laisser tomber.

28 septembre 1908.

LA CORRESPONDANCE DE TAINE

La piété filiale vient d'achever le monument commencé par la piété conjugale. Quand Mme Taine nous donna les premiers volumes de *la Correspondance*, complétée par de sobres notices biographiques, les gens du métier admirèrent l'art judicieux qui avait su composer avec ces matériaux épars une statue vivante; les amis de Taine y retrouvèrent ce qu'il eût voulu livrer de lui-même au public, l'histoire de sa pensée — rien de plus, rien de trop. Cette femme d'élite n'a pas eu la consolation de parfaire son œuvre ; elle l'a du moins laissée en bonnes mains : le quatrième et dernier volume de *la Correspondance* est construit sur le même plan, il révèle la même sûreté d'exécution que les précédents.

Les lettres de jeunesse étaient plus abondantes, plus pathétiques avec leur frémissement de fièvre intellectuelle, leur fier stoïcisme dans la lutte contre les difficultés de la vie et l'injustice des hommes. Le tome IV nous montre le sage des dernières années, — 1876-1893 ; — un

Taine moins communicatif, de plus en plus détaché du monde extérieur, retiré tout entier dans son travail. Ce Taine est le nôtre, celui que nous avons connu : comment se défendre d'une préférence bien humaine pour le volume où nous le voyons revivre? Les autres nous parlaient d'un temps qui n'a qu'un intérêt historique pour les hommes de ma génération : celui-ci nous replace dans la société où nous avons vécu ; la voix de chaque interlocuteur nous est familière, les idées en discussion nous ont passionnés ; nous éprouvons en tournant ces pages la sensation poignante d'entrer dans l'histoire à la suite du grand historien.

Bien rares sont les publications posthumes, lettres, confessions, journaux intimes, qui ne diminuent pas un écrivain. Sincères, elles nous découvrent les infirmités secrètes que l'homme public dissimulait ; calculées pour continuer une pose devant la postérité, elles nous donnent ce misérable spectacle, le cabotinage d'un cadavre. La dangereuse épreuve n'est favorable qu'aux auteurs qui surent faire de leur vie la meilleure de leurs œuvres. Taine fut un de ceux-là : ses lettres fortifient notre respect pour le probe et consciencieux ouvrier qu'elles font voir dans l'intimité de son atelier. Il essaye d'y fabriquer de la vérité.

On s'étonnera peut-être de cette alliance de mots et des restrictions qu'elle implique. Je

m'en sers à dessein, elle traduit mon invincible persuasion. En dehors de la théologie et de la morale, qui appartiennent à l'ordre de la révélation, il n'y a dans l'ordre du raisonnement humain que les sciences exactes, celles que l'on pourrait appeler les sciences de l'éternel, où notre consentement unanime repose sur des vérités absolues, essentielles, soustraites à toute discussion. Les sciences de la vie, l'histoire en particulier, sont incertaines et changeantes comme cette vie elle-même ; elles ne nous donneront jamais que des vérités fabriquées par le cerveau d'un homme, donc relatives et discutables comme toutes les conceptions de ce cerveau.

Taine ne pensait pas ainsi. Sa génération croyait que les bonnes méthodes scientifiques, importées d'Allemagne, peuvent découvrir la vérité objective, dans tous les ordres de recherches, au savant qui applique ces méthodes avec diligence. Ce fut la très noble foi des meilleurs, parmi ces jeunes gens de 1848 ; Renan lui-même, malgré son pyrrhonisme souriant et son extrême agilité d'esprit, n'abandonna jamais entièrement leur idéal messianique : la conquête de toutes les vérités par toutes les sciences. On comprend qu'ils fussent en réaction contre leurs aînés de 1830, tous plus ou moins touchés par le romantisme, légers de scrupules, complaisants aux fantaisies de l'imagination, enclins

à préférer un effet littéraire à la preuve rigoureuse d'un fait. Dans une lettre à M. de Martel, Taine résume ses griefs contre les illustres devanciers qui scandalisaient sa probité scientifique ; il y a du vrai dans cette critique un peu dure de forme : « Les trois écrivains qui ont eu le plus d'autorité de 1840 à 1870, M. Cousin, M. Thiers et Victor Hugo, n'ont pas aimé la vérité, mais leur gloire; aucun d'eux n'est digne de confiance et dans tous il y a quelques traits du charlatan. »

Nul ne sera tenté d'adresser pareil reproche au moine laïque de Boringe. Il travaille dans un esprit de parfaite soumission à l'objet de son étude. Il sacrifie toutes les satisfactions temporelles à son unique passion, la poursuite religieuse de la vérité : avec quelle indépendance et quel courage : — « Quand on me recrute, je proteste... — Ne demandant rien à personne, je me donnerai le luxe de la parfaite sincérité... — Plus j'avance, plus je sens que je donnerais toutes les satisfactions d'amour-propre pour avoir une idée de plus ou pour bien prouver une idée que j'ai. » — Ces déclarations qu'il fait à ses amis, toute sa vie les authentique.

Le dernier tome de *la Correspondance* embrasse la période où il composait et publiait les *Origines*. On y entend l'écho des attaques suscitées par chaque volume : feux croisés de

droite et de gauche, récriminations successives des royalistes, des républicains, des bonapartistes. Le doux entêté n'en a cure, il continue d'aller où ses documents le conduisent. L'homme est un pacifique, un timide ; rien en lui du combatif qui aime la bataille pour elle-même ; dans les rapports de société, il craint sur toutes choses de désobliger autrui. Son intrépidité est celle d'un confesseur, obligé par sa conscience de proclamer ce dont il se croit sûr. Il laisse gronder l'orage, il se retire de plus en plus dans son ermitage du lac d'Annecy. Il y regarde ses monstres révolutionnaires grimacer dans ce charmant miroir. Il voit sortir des eaux la bête apocalyptique, ce « crocodile » qui fut d'abord une métaphore, qui devient peu à peu pour la forte imagination de Taine une figure sensible et réelle de la Révolution.

Pour lui aussi la Révolution est un bloc, objet de son aversion croissante ; il accentue encore, dans la liberté des épanchements intimes, le sentiment dont témoignent ses livres. — « Je définis le gouvernement de l'Assemblée Constituante le règne de l'imprévoyance, de la peur, des phrases et de la niaiserie. » — Ce jugement sommaire contristera les personnes âgées, restées fidèles à la division en chapitres où elles apprirent à chérir quatre-vingt-neuf, à détester quatre-vingt-treize ; c'était du moins ce qu'enseignaient les professeurs du second

Empire qui nous orientaient avec précaution vers la République, au temps où elle était belle.

Feuillants ou jacobins qui seriez tentés de réunir vos malédictions contre le blasphémateur, lisez d'abord ces lignes de la même lettre : « La société démolie comme au xe siècle se reconstitue comme elle peut, et, à la fin, militairement. » — Lisez et réfléchissez : le détracteur de la Révolution qui écrit ceci ne la voit-il pas plus colossale, ne lui fait-il pas plus d'honneur que ses défenseurs myopes, lorsque ces derniers n'aperçoivent dans l'enfantement d'un monde qu'un régime politique à leur gré, régime méchamment détruit au 18 brumaire ? Ces fétichistes rapetissent leur idole en refusant de la reconnaître dans son inévitable transformation. Taine ne l'aime ni avant, ni après la reconstitution militaire ; mais par cela seul qu'il embrasse d'une vue d'ensemble toute la suite du phénomène, il lui fait une plus large place dans l'histoire, il l'égale à cet autre grand effort de la civilisation occidentale, la création du monde féodal.

Demander au philosophe pessimiste qu'il envisage ces convulsions chaotiques avec l'allégresse d'un Michelet, ce serait vouloir que le chêne rigide frémisse au vent comme le saule flexible. Après qu'il eût jeté sa gourme de normalien, Thomas Graindorge fut ressaisi très

vite, et tout entier, par l'hérédité tyrannique où il puisa son amour de l'ordre, de la tradition, des choses bien réglées et bien rédigées, comme elles doivent l'être dans l'étude d'un honnête officier ministériel. Son âme effrayée institua des comparaisons qui la désolaient entre l'Angleterre, l'Allemagne et la France de Rousseau, « à la fois apoplectique et anémique ». On lui a beaucoup reproché cette méconnaissance de nos perfections. Il n'a pas assez vécu ; il pourrait dire aujourd'hui à ses contradicteurs : Regardez sans parti pris, mesurez les places respectives qu'occupent dans le monde ces trois personnes si différentes d'éducation et de conduite ; et dites de bonne foi si mes prévisions craintives étaient chimériques. — Son goût littéraire n'était pas moins révolté que son sens politique lorsqu'il voyait la faveur publique encourager certaines déviations du génie français. « Jamais l'épilepsie ne vaudra la santé », écrivait-il à propos du style des Goncourt et de leurs imitateurs. Que dirait-il aujourd'hui ?

Ce pessimiste n'était pas un misanthrope. Sa correspondance nous le montre fidèle à ses amis, heureux de leurs joies, inquiet de leurs peines ; avec les indifférents, aimable et délicat dans ses procédés. Les plus touchantes de ces lettres sont peut-être celles qu'il se croit obligé d'écrire à quelques balourds ; ses opinions ont blessé leurs préjugés, il le sait, il s'efforce de

panser la blessure en se mettant à la portée de leurs intelligences obtuses. Taine avait fait de fortes humanités. Ce mot, qui sonne presque comme un archaïsme, dit beaucoup. Le bon humaniste avait dans le cœur comme dans l'esprit une fleur de politesse qui devient rare, parce qu'elle était pour une part le produit des disciplines que l'éducation imposait au cœur et à l'esprit, dans une société en train de disparaître sous la submersion démocratique.

Hostile aux acrobates qui brutalisaient et déformaient notre langue, il accueillait avec faveur les débutants partis du bon pied ; tout le contraire d'un esprit arrêté, engoncé dans les formules de sa jeunesse. Si absorbé qu'il fût par sa tâche écrasante, son attention restait éveillée sur toutes les éclosions littéraires. Comment il discernait vite et encourageait les talents naissants, ses premières lettres à Bourget en témoignent ; d'autres lettres attestent son exacte justice pour les plus modestes travailleurs, lorsqu'ils apportaient une contribution utile aux études historiques.

Jusqu'à la fin, ses yeux demeurèrent ouverts sur le mouvement de la vie qu'il sentait s'éloigner de lui ; et aussi sur les beautés de la nature dont il avait tant joui. A chacune de ses fugues printanières dans la forêt de Fontainebleau, le vieillard retrouve une fraîcheur d'impressions, un afflux de poésie silvestre que sa

plume traduit avec des nuances exquises. Les billets qu'il écrit à sa femme sous les bouleaux de mai, « de vraies jeunes filles en grande toilette », sous « les feuilles longues d'un pouce, illuminées jusqu'au cœur », valent des esquisses de Théodore Rousseau.

Cependant, tout fléchissait dans cet organisme usé par un labeur excessif. « Il me semble que la vieillesse est tombée sur moi tout d'un coup », écrivait-il de Champel à l'automne de 1892. Une grande lassitude morale aggravait le mal qui le minait. On peut dire de Taine qu'il fut la dernière victime de la Révolution. De l'œuvre où il avait dépensé toutes ses forces, une mélancolie montait qui enténébrait son imagination ; créateur épouvanté devant sa création, il n'y voyait plus que des raisons de craindre et de s'attrister ; un doute croissant sur l'utilité de ce travail qui avait consumé sa vie achevait de le consterner. Peu avant de mourir, il écrivait à Gaston Paris : « Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches ; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique elles ne serviront à rien : un courant énorme et rapide nous emporte ; à quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité du courant ? » Dans l'avant-dernier billet, adressé à M. Boutmy, le savant qui avait cru d'une foi si candide aux bienfaits de la

science laisse échapper l'aveu que j'ai entendu plus d'une fois sur ses lèvres : « Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait... La vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns ; il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin. » — Il n'avait plus de confiance entière que dans la vertu préservatrice du travail et dans l'excellence de son art ; le neveu qui fut son élève préféré, André Chevrillon, recevait de lui ce conseil testamentaire : « Courage, mon enfant... L'étude a été mon alibi, mon réconfort ; fais de même et deviens un écrivain ; par là tu supporteras le présent. »

J'aime à rappeler ces belles paroles dans la maison qui fut pour lui un second foyer familial. « Les *Débats* seront toujours pour moi le seul journal. » La *Correspondance* revient à plusieurs reprises sur cette prédilection ; et Taine la prouve en s'arrachant à sa besogne pour satisfaire aux demandes d'articles que lui adresse Patinot. Nous avons vu plus haut qu'il ne voulait pas être « recruté » ; on ne l'eût pas retenu dans un parti, dans une secte ; il recherchait ici une compagnie de libres esprits. Il y aimait le cercle hospitalier et vraiment libéral où l'on ne demande pas au penseur indépendant un Credo politique, où on l'accueille dès qu'il fait reconnaître son affiliation naturelle à une société tolérante, réunie par un lien supé-

rieur aux contingences de la politique, par le culte commun des anciens dieux de l'intelligence française. Le bon maître n'a pas quitté cette salle du *Journal des Débats* où il venait se délasser en causant ; il y parle encore, sur le tableau du Centenaire au milieu d'auditeurs respectueux qui étaient jeunes, lorsque Jean Béraud groupa leurs figures, et dont plusieurs sont déjà partis. Présent sur cette toile, Taine continue d'enseigner des traditions plus que séculaires à ceux qui ont l'honneur de travailler dans sa maison spirituelle.

30 août 1907.

ALBERT SOREL

Une grande force nous a quittés. Ce n'était pas une force bruyante. Ceux qui ne connaissaient pas Albert Sorel ne peuvent savoir de combien sa mort appauvrit l'intelligence française. Un ornement de plâtre tombe-t-il d'une corniche de la maison, tous les passants remarquent cet accident ; une maîtresse poutre de la charpente intérieure vient-elle à se rompre, ces passants ignorent le dommage dont s'alarment les gens avertis. Au contraire de tant d'autres, qui usurpent dans le tintamarre une renommée supérieure à leur mérite, cet esprit puissant et tranquille dédaignait tout ce qu'on gagne par la montre, le cliquetis, l'habile composition de sa propre figure. Pour le grand public, Sorel n'était qu'un grave historien : l'érudit qu'on respecte de loin, qu'on ne va guère chercher dans ses retraites académiques ; le spécialiste auquel on fait confiance sur parole, mais qui n'a déchaîné aucune passion, offert aucun aliment à la curiosité badaude dans la dignité de sa vie cachée.

Ce prétendu spécialiste fut au plus haut

degré un maître dans tous les arts. Un maître selon l'ancienne discipline : l'honnête homme qui ne se pique de rien, qui achève à la perfection tout ce qu'il entreprend. Diplomatie, politique, histoire, critique littéraire, poésie, musique, il excellait dans toutes ces parties, il y faisait admirer le même savoir étendu, la même finesse du jugement, la même vigueur d'imagination.

Élevé littérairement à l'école du romantisme, pratiquement à l'école de la diplomatie, Sorel a passé sa vie à contenir le poète qu'avait fait de lui la généreuse nature : il ne l'a jamais tué. Il devait à son éducation diplomatique la mesure, le tact, la discrétion, — qualités que l'on prisait entre toutes au XVIIe siècle, qui nuisent parfois au succès dans notre temps. Il apporta dans la carrière, il y accrut par la pratique des affaires une passion qui gouverna toujours son âme : comprendre les causes de la grandeur historique de notre France pour en assurer la continuité ; tout ramener à ce devoir primordial, le service de l'État, et servir l'Etat à la façon des aïeux, des modestes ouvriers qui s'immolaient à cette divinité inflexible.

On a fait honneur à M. de Chaudordy, et c'était justice, de ces dépêches habiles, éloquentes, où le gouvernement de la Défense nationale plaidait devant l'Europe notre cause désespérée. Sait-on que la plupart d'entre elles

furent rédigées par le jeune secrétaire Albert Sorel ? Après la guerre, il reprit la plume pour son compte, il écrivit l'histoire diplomatique de cette grande crise, comme pouvait l'écrire le Français qui a le mieux connu l'Allemagne, sa politique et sa littérature. Gambetta, docile dans ses bons jours aux avertissements qui lui signalaient un mérite rare, offrit à Sorel le poste où ses facultés se fussent le plus utilement employées : la direction politique aux affaires étrangères. Notre ami se déroba : un scrupule d'une extrême délicatesse lui dicta un refus à jamais regrettable pour le pays.

Obligé de chercher dans une fonction publique la facilité de poursuivre ses travaux d'historien, — il attaquait le patient labeur qui allait l'occuper durant un quart de siècle, — Sorel se contenta d'être au Sénat un secrétaire général modèle, bientôt indispensable. Les anciens de la haute assemblée me comprendront si je leur rappelle ce Congrès de Versailles, déjà lointain, où un président affaibli par l'âge était manifestement incapable de remplir sa charge difficile : sans qu'il y parût, le secrétaire général dirigea seul les opérations de la journée. Chaque Congrès l'accablait d'une rude fatigue. La Haute Cour fut pour ce sage une pénible épreuve morale. Il y fit stoïquement son devoir professionnel, il en sortit avec la volonté de se libérer. A la première occasion,

il ressaisit une indépendance qui lui permit de s'absorber dans l'achèvement de sa grande œuvre, *l'Europe et la Révolution française*.

Ce n'est ni le lieu ni le moment de dire tout ce qu'il y a mis de neuf et de fort. Tandis que Taine analysait le travail de la Révolution à l'intérieur, Sorel en étudiait la projection au dehors. Il ouvrait les fenêtres de la maison où son aîné ne voulait voir que la besogne des démolisseurs, et on lui savait gré de nous montrer les fusées de gloire qui sortaient des ruines sanglantes. Il a posé dans ce maître livre les principes fondamentaux d'où l'historien ne peut plus s'écarter : permanence à l'extérieur de notre tradition politique, reprise d'instinct par les hommes de la Convention ; prompt réveil dans l'Europe coalisée des desseins hostiles à notre intégrité territoriale, plus encore qu'à notre révolution ; transformation des idées de liberté, semées par nos soldats chez tous les peuples, en aspirations d'indépendance nationale ; choc en retour qui allait faire sortir de nos conquêtes le mouvement irréfrénable des nationalités.

Sorel disait en plaisantant que toute l'histoire de cette époque a été faussée par une mauvaise pratique des relieurs : pourquoi s'avisent-ils d'habiller différemment, de tomer séparément l'histoire de la Révolution et celle de l'Empire ? S'il y a vraiment un « bloc », il

est indivisible depuis 1789 jusqu'à 1815, au dedans comme au dehors de nos frontières. Dès que l'on perd de vue cette vérité capitale, on tombe dans un abîme d'erreur, on se condamne à ne rien comprendre de la Révolution et du siècle qui l'a suivie. Sorel y a tout compris, parce qu'il avait solidement établi la loi génératrice des événements ultérieurs.

Il était chez lui dans la société de 1800 comme un Parisien répandu peut l'être dans le monde d'aujourd'hui. Il y débrouillait la complexité des caractères, le secret des intrigues, avec une psychologie de confesseur et un flair de policier. Il consultait Balzac autant que les papiers d'archives. Passionné pour le grand Voyant, il trouvait dans ses romans une source inépuisable de révélations sur la période révolutionnaire et impériale. Aussi faisait-il de l'histoire vivante ; dans ses livres, et dans son enseignement à l'Ecole des sciences politiques. Le professeur incomparable a formé là des générations de jeunes gens qui le regretteront comme un père. Il les prenait par l'esprit et par le cœur, ce guide affectueux qui se donnait tout entier à chacun d'eux ; toujours préoccupé d'un sujet de thèse pour celui-ci, du choix d'une carrière pour cet autre, il a suscité une légion de travailleurs qui demeure sa plus belle œuvre.

Entre temps, il se délassait à de moindres

travaux : si l'on peut appeler ainsi le *Montesquieu* de la « Collection des Grands Ecrivains », et surtout la *Mme de Staël*, merveille de pénétration et d'élégance discrète, petit livre qui dit tout de la célèbre femme et sous-entend le reste. Dirai-je de la poésie qu'elle était un de ses délassements ? Non ; trop défiant de lui-même pour faire état de la sienne, il l'adorait chez les autres. Quelle fête toujours nouvelle pour ses amis, quand il consentait à leur réciter ses prodigieuses imitations d'Hugo ! Rimées sans effort au cours des promenades sous les arbres du Luxembourg, ce n'étaient point des parodies, mais des variations sur un thème où l'élève égalait le maître. Ampleur du souffle, opulence du vocabulaire, imprévu des imaginations épiques, tout décelait dans ces amusements, comme en d'autres vers plus personnels, un don si caractérisé qu'on se demandait en écoutant Sorel : N'a-t-il point fait erreur sur sa vocation, cet historien qui ne veut pas prendre au sérieux le poète qu'il est naturellement ?

Je ne crois pas avoir rencontré un meilleur juge de la poésie, ni un fervent de la musique plus sensible aux délices de cet art. Mais de quoi n'était-il pas bon juge ? Aux dimanches de son ami Gaston Paris — *Concordes animæ nunc, et dum nocte premuntur*, — lorsque la conversation vagabondait sur mille sujets, c'était Sorel

qui frappait la formule juste, la sentence de finesse et de raison. Nul ne lui en aurait fait accroire sur la politique européenne dont il savait tous les mystères, sur nos politiciens nationaux dont il avait tiré toutes les ficelles, sur les écrivains dont il démontait tous les procédés. D'un mot, son esprit perspicace situait infailliblement le fait ou l'homme du jour à sa vraie place ; avec la sûreté d'un instrument de précision, avec une indulgence amusée, sans fiel, un sens de modération et de justice qui lui inspirait, dans nos plus troublantes affaires, une égale aversion pour les sottises, les fautes, les emportements des deux partis extrêmes. Sur un seul point, il ne transigeait pas, — sur la règle constante de sa pensée, l'invincible attachement à cette maxime : Chercher en tout l'intérêt durable de l'Etat français.

Orateur, si son admirable éloquence fut moins retentissante que d'autres, c'est qu'elle avait la pudeur des sentiments qui s'y exprimaient avec tant de force contenue. Il tira des larmes à ses anciens élèves, avec le remerciement qu'il leur fit le soir où il reçut d'eux la médaille jubilaire. Qui pourrait l'oublier, cette confession cordiale et superbe où il disait comment il avait trouvé les voies de son histoire, de notre histoire, entre les monuments nationaux de notre ville ? Naguère encore, la mâle

beauté de l'éloge qu'il jetait sur le cercueil de Boutmy faisait passer un frisson dans l'auditoire. Hier enfin, à Rouen, il se surpassait lui-même, dans ce discours pour Corneille où il exhala vraiment sa vie.

Ce fut une fin pathétique, sublime comme les plus grands vers du poète qui reçut son offrande. Cet homme si simple, qui avait toujours dédaigné de composer sa vie, a simplement et naturellement composé sa mort comme un pur chef-d'œuvre. Sorel voulait consacrer le reste de ses forces à une *Histoire des Normands*. Il chérissait son pays natal, il s'exaltait aux fastes héroïques de la race dont il était le plus typique représentant, au moral et au physique : haut de stature et de visage, avec le profil aquilin que Chaplain a si bien gravé sur la médaille ; un chef, un compagnon de Rollon, taillé en force pour naviguer dans les tempêtes ; si robuste d'apparence que nous ne voulions pas croire au mal mystérieux qui le minait depuis un an. Cependant les siens devinaient l'Intruse qui rôdait autour de lui. Ils insistaient pour qu'il s'épargnât ce voyage, ce discours, ces fatigues. Sorel tint bon : il *se devait* d'aller saluer le grand ancêtre, et il éprouvait une joie fière à revenir le saluer dans leur Normandie, dans la province d'où il était parti jeune garçon obscur, qui l'acclamait maintenant comme son prince spirituel.

Il parla plus d'une heure, devant la table de marbre où Corneille avait parlé. Apothéose magnifique du poète, de la race, du sol. Avec sa modestie coutumière, Sorel ne s'inquiéta pas de faire publier ce discours à Paris. C'est une des plus belles pages qui aient honoré depuis longtemps notre langue. Ceux qui me taxeraient d'exagération, je les supplie de lire cette page dans le *Journal de Rouen* : leur émotion me donnera certainement raison. Comment en eût-il été autrement ? L'orateur jetait dans ce cri suprême toute son âme, toute sa vie. Aux derniers mots, on le vit pâlir ; ses mains défaillantes se crispèrent sur le marbre auguste. « J'eus le pressentiment, me disait son digne fils, et presque la vision de l'Ancien qui rappelait mon père, qui le retirait à lui. » Une heure plus tard, à table, il eut une syncope : c'était la première attaque, déguisée. On le ramena à Paris : huit jours après, l'hémiplégie le terrassait.

Mais dans ce corps paralysé les parties hautes du cerveau restèrent intactes jusqu'au dernier jour. Comme l'ascensionniste qui n'aperçoit plus la terre, enveloppée dans les brumes crépusculaires, et qui contemple encore d'un clair regard les sommets lumineux de pur éther et les premières étoiles, — le moribond ne percevait plus les choses communes de la vie quotidienne ; son intelligence continuait de

travailler sur les objets habituels de ses pensées. Mieux que jamais, il parlait d'art et de poésie, de Flaubert, de Mozart, avec des remarques ingénieuses. Il fit encore quelques vers, très beaux. L'avant-veille de sa mort, il récita toutes les Stances de *Polyeucte*, sans se tromper d'un mot. C'était bien l'Ancien qui l'appelait, toujours plus haut. Père infiniment tendre, il rassurait ses enfants, leur racontait des épisodes de sa vie passée ; cette anecdote, entre autres : « Quand j'avais votre âge, un de mes camarades m'avait surnommé plaisamment : l'Homme. Leconte de Lisle le sut, et il m'interpellait souvent ainsi : Venez, l'Homme.... » Puis, réfléchissant un instant, il ajouta : « C'est un beau titre, il faut le mériter.... » — Sorel l'a mérité jusqu'à la fin, stoïque et doux dans la sérénité d'un passage où il dut songer plus d'une fois à l'un de ses maîtres préférés, à Gœthe. Il aura eu le même coucher de pensée dans la lumière, en harmonie parfaite avec sa belle vie de travailleur.

Je n'ai pas tout dit, et il faut tout dire. Pour pénétrer au fond d'un homme, il faut savoir comment il achève de s'expliquer par le dernier et le plus sérieux de ses actes. — Dans cette plénitude de l'intelligence, il fit mander un prêtre de ses amis ; il voulut s'entretenir avec lui des grands problèmes qui relient le visible et l'invisible, les fils et les

aïeux. Esprit libre et cœur traditionnel, quelle solution leur donnait-il au terme de ses longues méditations ? Il y aurait autant de puérilité que d'inconvenance à vouloir scruter le dernier secret de ces nobles âmes. Mais nous tous qui l'avons connu, nous savons qu'il fut fidèle à lui-même en exprimant la volonté de partir comme tous ceux de sa lignée, en vieux Français de la vieille France, et d'aller à sa tombe derrière la croix, derrière l'autre drapeau.

Il laisse un grand exemple dans une immense douleur à ces enfants qu'il adorait. Il le laisse aux amis qui perdent en lui un appui solide et affectueux, le bon conseiller d'idées, le sûr confident du cœur. Il le laisse au pays que son œuvre continuera de servir et de glorifier, à cette France qui voit tomber avec Albert Sorel un des plus beaux fleurons de sa couronne intellectuelle.

30 juin 1906.

FERDINAND BRUNETIÈRE

Dernier effort du long labeur, ses mains défaillantes assemblaient les feuilles de la dernière livraison : avant qu'il pût la signer, les pauvres mains se raidirent, laissèrent tomber la plume, se refermèrent sur le crucifix que leur tâtonnement anxieux avait si longtemps cherché. Il fallut ajouter en hâte les pages où notre interprète autorisé lui disait l'adieu commun. C'est le vœu de nos collaborateurs, et sans doute celui de tous ses amis, de tous ses lecteurs, que cet adieu se prolonge ici, qu'une fois encore Brunetière apparaisse au seuil de sa maison : non plus, hélas ! à travers un de ces articles qu'il y prodiguait en sa saison dernière, comme s'il eût voulu vider pour nous le réservoir inépuisable de sa pensée ; mais du moins dans le souvenir d'un compagnon d'atelier qui connut près de lui, depuis trente ans, le prix d'une amitié qu'aucune ombre n'altéra.

Ne me demandez pas son portrait littéraire, ni l'étude approfondie de son œuvre touffue, de cette pensée sinueuse dans sa ligne ascendante qui fit à travers le monde des idées tant et de si beaux détours. L'heure viendra plus tard des jugements définitifs sur ce grand ras-

sembleur d'esprits ; avec plus de recul dans la perspective, on pourra mieux le « situer », comme il aimait à dire, dans le plan de son siècle, dans la lignée des moralistes qui constituent, — c'était une de ses remarques, — un genre spécifiquement français, l'un de ceux qui assurèrent à notre littérature sa prééminence sur toutes les autres. Encore plus que le temps nécessaire, le courage me manquerait aujourd'hui pour m'appliquer à un essai critique sur le premier de nos critiques.

N'est-il pas là, comme ils sont au lendemain de leur départ, quand on ne peut croire au détachement complet : vision qui n'a pas encore pâli dans nos yeux, voix qui retentit toujours dans nos oreilles, personne plus présente et plus chère que ces livres qu'elle nous cache ? Je ne sais ce que je vais dire : je sais seulement qu'il me faut cette triste douceur de parler de lui, au hasard des souvenirs qui se pressent dans la mémoire, sans ordre, sans suite. Y a-t-il jamais de l'ordre dans les plaintes que nous arrache un grand chagrin ?

D'abord et sur toutes choses, après d'autres amis qui ont senti le même besoin, je voudrais amener le public à se dégager d'absurdes partis pris, je voudrais lui découvrir la physionomie d'un homme aussi méconnu qu'il était célèbre. Peu à peu, pour l'opinion mieux instruite dans ces dernières années, la lumière se faisait sur le

vrai Brunetière ; mais que de gens se laissent encore abuser par la caricature qui traîna longtemps dans les journaux, dans les conversations superficielles de Paris ! — Un petit professeur revêche, hargneux ; pédant d'Université desséché par l'abus du sens critique ; fossile classique, malveillant pour les tentatives hardies de la jeunesse, incapable de la suivre vers les libres horizons ; solitaire de cabinet, fermé à toutes les joies de la vie ; orateur disert, on en convenait, mais écrivain ennuyeux, embarrassé dans sa langue difficile et baroque... Tout cela, et le reste. — Autant d'erreurs que de mots.

Professeur, il l'était sans doute, et de toute son âme, si l'on prend ce terme au sens étymologique : si l'on entend par là qu'un mouvement impérieux le poussait à déclarer, pour en imposer la discipline aux esprits, toutes les vérités qu'il croyait tenir ; à combattre les affirmations contraires aux siennes, avec cette passion de la polémique qui faisait de son enseignement une bataille d'idées, plus encore qu'une communication de son immense savoir. Singulier professeur au demeurant, et bizarre universitaire du dehors, sans titres et sans diplômes ; ayant échoué aux épreuves qui ouvrent l'accès de l'Université, il prit d'assaut sur le tard les plus hautes chaires, il en créa de nouvelles pour son usage particulier ; le maître

qui s'y installait faisait aussitôt reconnaître des titres qu'il ne tenait que de lui-même : science, éloquence, autorité.

Autre et pire légende, la malveillance de Brunetière, sa prétendue sécheresse. Il est bien rare que la générosité fasse défaut aux grands courages ; et ses adversaires pouvaient tout contester à ce combattant perpétuel, sauf le courage. Quiconque a pratiqué notre ami sera mon garant, si je dis que les qualités de son esprit le cédaient à celles du cœur. Cet homme excellent s'appliquait à dissimuler sa bonté ; il avait la coquetterie de garder, d'accentuer encore la mine farouche qu'on lui avait faite ; mais telle petite phrase qu'il vous jetait à l'occasion, d'un ton bref et qui voulait paraître détaché, contenait beaucoup plus que les mots ne disaient : on sentait qu'il s'y livrait tout entier. Nul n'était moins banal, plus en garde contre la sensiblerie névrosée de notre siècle, contre cette émotion à fleur de peau qui donne le change sur l'aridité du fond. Il était bon à la manière de ses pairs du grand siècle, avec choix et gravité ; avec la noble délicatesse qu'il portait en tout, dans les jugements moraux, dans les rapports mondains, dans les questions d'affaires. Si l'on apprenait chez un professeur ce qui s'enseigne le moins, la noblesse des sentiments, tous eussent pu demander des leçons à ce seigneur de l'esprit.

Toujours prêt à défendre contre une injustice littéraire ou sociale les droits des vivants, comme la gloire des morts, que de fois je l'ai vu se dépenser au soulagement d'une misère morale, au service d'un ami, d'un collaborateur ! Combien de ses obligés pourraient en rendre témoignage ! Le plus désintéressé des hommes pour lui même, il devenait intéressé pour le compte d'autrui. Quoi qu'on en ait dit, il recherchait et goûtait cette joie du vrai lettré, la découverte d'un jeune talent. On a pu s'y méprendre, parce que les exigences professionnelles lui avaient fait un masque de sévérité. Le meilleur des humains n'est pas inpunément dans une charge où il faut refuser tout le jour des manuscrits, diversifier les périphrases pour faire entendre aux gens qu'il n'ont point le génie qu'ils se croient, ou du moins qu'on ne l'aperçoit pas dans la preuve qu'ils en apportent. Un directeur harcelé finit par abréger les circonlocutions. Rigoureusement attaché à ses doctrines littéraires, Brunetière pouvait se tromper, et il m'a semblé qu'il se trompait en certains cas, sur le mérite d'un débutant formé à d'autres écoles ; mais c'était toujours de bonne foi. Il n'avait de préventions invincibles qu'à l'endroit des fripons. Qui pense et agit bassement ne peut pas bien écrire, c'était une de ses règles de jugement.

Il avait beau se hérisser, trancher de l'in-

différent et du stoïque, on devinait vite sous sa fière pudeur des sources vives de tendresse qui demandaient à jaillir du cœur. Tendresse des forts, des rudes lutteurs : celle d'un Veuillot, dans la lettre touchante que le polémiste adressait à Pontmartin après la mort de sa fille ; celle d'un Joseph de Maistre, déposant sa plume de bataille et frissonnant à Saint-Pétersbourg, parce qu'il « entendait pleurer à Turin. » — Ah ! qu'ils le connaissaient mal, ceux qui le représentaient comme un magister à férule, insensible à toute autre chose qu'au devoir classique du bon élève ! Il ne fut que trop sensible aux mille piqûres qui l'usaient autant que l'excès de travail : injustices de toute nature, ingratitude des uns, déloyauté des autres, attaques qu'il bravait sans pouvoir se cuirasser contre elles. Grand lecteur de journaux, grand collectionneur de coupures des *Argus*, il y cherchait chaque jour les méchancetés à son adresse ; et la récolte n'était que trop riche. Aux amis qui lui conseillaient plus de philosophie, plus d'indifférence, il répondait par des coups de boutoir où l'on retrouvait la paraphrase des vers si connus :

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.

Aussi bien, quelle est notre suffisance, à nous tous qui parlons de Brunetière et voulons

retoucher une inimitable peinture ! Molière, — encore un qu'il n'aimait guère, jusqu'au retour de faveur qui les réconcilia sur la fin, — Molière s'était vengé d'avance en faisant poser pour le portrait d'Alceste ce dernier survivant du XVIIe siècle, qui fut notre contemporain. Je crois entendre Brunetière, chaque fois que je relis les apostrophes de l'homme aux rubans verts. S'il est vrai que le poète ait déguisé sa propre image sous la plus belle et la plus douloureuse figure de notre littérature dramatique, je n'ai aucun scrupule à voir aussi celle de notre ami dans ce *Misanthrope*, si mal nommé, puisque son pessimisme est fait d'un sombre amour pour les hommes qu'il voudrait plus justes, pour la femme qu'il voudrait plus sage.

Il y a deux sortes de pessimisme : l'un, dégoût infécond, se replie dans son chagrin inactif ; l'autre, ferment salutaire, s'emploie à réformer un monde où tout le mécontente. Brunetière avait coutume de dire que tous les progrès accomplis dans la suite de l'histoire furent dus à de grands pessimistes ; il énumérait ces utiles mécontents, depuis le Christ, il s'efforçait de dégager dans la figure divine les traits qui pouvaient justifier sa thèse. Il s'animait à ces démonstrations ; et soudain, il retombait dans une méditation morose. Elle assombrissait le visage expressif, tourmenté

par la pensée : elle voilait la flamme des yeux fureteurs, marquait davantage le pli d'ironie, au coin des lèvres. Il semblait que sa parole eût creusé à la sortie ce sillon spirituel et triste.

On le laissait ainsi, possédé par son démon des mauvais jours, rongé par un mal d'âme incurable ; quelques heures plus tard, on le retrouvait dans une compagnie que sa gaîté divertissait. Légende aussi, le Brunetière toujours austère, retranché derrière ses vieux livres, séparé du monde et de la vie. Durant ces dernières années, la surchage des tâches qu'il accumulait sans mesure et les premières atteintes du mal l'avaient condamné à la retraite ; mais avant cette période de déclin, il se répandait volontiers dans la société, il y jouissait du plaisir qu'apportait aux autres sa séduction de parole. Mieux que les amuseurs de profession, il y déchaînait les rires honnêtes ; le causeur étincelant achevait en fantaisies paradoxales sa conférence du matin, il jouait des variations sur l'instrument subtil de sa logique, comme l'archet d'un grand violoniste joue avec le thème d'un *scherzo*. Il me souvient d'un dîner, — il y a longtemps, — où sa verve éblouit tous les convives. — « Nous mourons tous... » avait dit quelqu'un ; et Brunetière, sursautant : « C'est possible, mais je vous mets au défi de prouver cette proposition. » — Les

arguments s'enchaînaient, spécieux, pour démontrer qu'elle n'avait pas de force probante... Qu'il est navrant aujourd'hui, le souvenir de cet amusement où l'agile dialecticien, encore exubérant d'énergie vitale, bravait l'implacable logicienne qui le guettait déjà !

Son naturel impressionnable et mobile ne lui eût jamais permis de se figer dans une attitude. Passionnément curieux de toutes choses, de la politique, des petits secrets de Paris, des grands secrets de l'humanité en marche dans les diverses parties du monde, il voulait tenir à jour son avertissement universel. Nous discutions un soir sur Voltaire, nous cherchions les raisons de l'indulgence que son siècle accordait à ses plus effrontées palinodies. — « C'est que Voltaire aimait furieusement la vie, conclut Brunetière : les hommes pardonnent tout à ceux chez qui ils sentent cet amour de la vie, du bien qu'ils prisent par-dessus tous les autres. » Lui aussi, comme le pessimiste conteur de *Candide*, il avait le goût de cette vie où rien ne le satisfaisait. Attaché au passé par le sens de la tradition et les préférences littéraires, il s'en échappait sans cesse pour bondir dans le présent, pour précipiter sa pensée dans l'avenir. Un pays l'intéressait entre tous, l'Amérique : depuis la mémorable tournée de conférences qu'il y avait faite, il étudiait les problèmes posés dans le Nouveau Monde, il

recherchait le rapport qu'on en peut faire aux difficultés où se débattent nos démocraties. Curiosité de l'esprit, inlassable activité, superbe confiance dans une force qu'il croyait illimitée, soif de gouverner les hommes et leurs idées, attrait du bon soldat pour les nouveaux champs de bataille, — tous ses instincts le stimulaient à tenter de nouvelles expériences ; il eût aimé s'essayer dans tous les rôles sur le théâtre du monde ; il voulait du moins être toujours prêt à y parler sur tout.

Parler ! Son triomphe et sa passion maîtresse, celle dont il est mort. Il faut éclaicir un malentendu qui ne se serait jamais produit, si l'on y eût porté un peu d'attention. A-t-on assez plaisanté le style des écrits de Brunetière, les tours archaïques et compliqués, l'accumulation des incidentes, des *qui* et des *que*, la longueur de ces fameuses périodes que l'on citait comme des gageures ! Nombreux étaient les lecteurs, encore plus nombreuses les lectrices, qui goûtaient la saveur du fond et ne digéraient pas la singularité de la forme. — S'est-elle jamais doutée, la caillette offensée par une phrase « trop mal écrite », qu'elle avait applaudi la veille ou qu'elle applaudirait le lendemain cette même phrase dans une salle de conférences ? Pâmée au pied de la chaire sous le prestige de la voix, elle buvait l'assemblage de mots qui la rebutait sur le papier. La voix débrouillait

avec un art infini les méandres des périodes, nuançait les incidentes, rendait sensible à l'oreille la construction logique et savante que l'œil n'avait pas su discerner. Nulle différence entre la langue de l'article et celle du discours ; mais les défauts blâmés chez l'écrivain devenaient qualités pour l'orateur : la foule y prenait un plaisir très semblable à celui qu'elle demande à l'acrobate, d'autant plus applaudi qu'il avance plus longtemps, sur une corde plus longue et plus haute, donnant à chaque instant la sensation qu'il va choir, rattrapant son équilibre d'une pesée sur le balancier, prolongeant ainsi l'anxiété admirative de l'assistance.

Tout était oratoire chez Brunetière : disons-le en dépouillant ce terme des idées d'emphase et de convention qu'il emporte souvent. Nous avions eu des orateurs de la chaire, de la tribune, du barreau ; il fut l'exemplaire unique d'une espèce nouvelle, l'orateur de la littérature ; il gouverna ce royaume de la plume avec l'outil et les procédés d'un autre art. Il ne fit jamais en écrivant que sténographier un discours intérieur : son moindre article était un fragment de ce discours, débité devant un auditoire invisible ; sa plus courte lettre avait le tour et le mouvement d'une harangue. De même sa conversation. Tous en avaient le sentiment, dans le salon où il causait, dans ce cabinet de la *Revue* où s'est dépensée tant d'éloquence

familière. Il y parlait pour un seul auditeur comme il eût fait pour une assemblée, avec même abondance, même chaleur, même choix et même précision des mots. Il aimait d'ailleurs essayer là, *in anima vili*, l'effet des prochaines conférences et des nombreux articles qui attendaient tout armés dans son cerveau. La sueur des grandes journées ne ruisselait plus sur son visage, cette sueur mortelle qui nous faisait trembler pour lui, quand il s'était donné pendant une heure, corps et âme, à une foule magnétisée par ce don total. Mais la grosse veine nouée sur le front se gonflait de même, les idées en dégorgeaient avec le même débit bien réglé; et c'était une jouissance toujours nouvelle de voir la pensée naître sous ce front, y trouver instantanément son expression oratoire, en sortir dans le déroulement d'une phrase qu'on sentait nécessaire, calquée exactement sur les circonvolutions cérébrales : médaille frappée sans une bavure, où chaque relief reproduisait les creux adéquats de la matrice.

Lisez, comparez : vous vous persuaderez vite que les pages de Brunetière les plus critiquées, du point de vue de la forme, ne sont que la sténographie de la parole qu'il vous faisait applaudir. J'y insiste, parce que c'est le nœud du procès. La routine des catégories le classera parmi les écrivains, et ce sera lui rendre un mauvais service : il faudrait le ranger

parmi les grands orateurs. Nous ne ferons jamais comprendre à nos petits-enfants le pouvoir souverain qu'il exerça sur les auditoires, le mordant irrésistible de sa causerie ; pas plus que nous ne comprenions, quand nous lisions la froide transcription d'un discours de Berryer, l'enthousiasme de nos pères qui avaient entendu rugir le monstre : pas plus qu'un traité de Cousin ne nous expliquait l'enchantement des personnes qui avaient joui de sa conversation.

On s'est étonné que ce combatif, cet orateur, n'eût jamais songé à jeter le poids de son éloquence dans les batailles parlementaires. Il y songea. C'était vers 1893, à l'époque où tant d'espérances fleurissaient dans la fugitive embellie de « l'esprit nouveau. » Un moment, la tentation fut très forte sur son esprit. Il la repoussa par un de ces scrupules de délicate fierté avec lesquels il ne transigeait pas. — « Je ne veux pas être l'élu d'une circonscription quelconque, me disait-il. Je suis par mes origines Breton et Toulonnais ; je ne voudrais accepter un mandat que dans l'une des deux régions où j'ai mes attaches naturelles ; et je n'y vois pas de siège que je puisse briguer. » — Faut-il regretter que cette expérience n'ait pas été faite ? Il eût repris au Parlement la place d'un Dufaure. Mais Brunetière y fût-il resté Brunetière, tout d'une pièce dans ses doctrines, puissant quand

même dans son isolement, modéré avec des pointes subites vers les directions où on l'attendait le moins? Je l'ai connu un temps tout près de donner dans un socialisme théorique très accentué. Pourquoi pas? Alceste serait peut-être aujourd'hui socialiste. Comme sur la plupart des grands autoritaires, les suggestions adroites avaient d'autant plus de prise sur l'obstination de Brunetière qu'il ne se savait pas impressionnable et ne se croyait pas malléable; les habiles l'influençaient sans trop de peine et sans qu'il en eût conscience. Se fût-il prêté aux compromissions, aux maquignonnages, aux abdications partielles de son opinion sous la discipline d'un parti, bref à toutes les usures de la personnalité, sinon de la dignité humaine, qui assurent seules une action efficace dans les Chambres? Eût-il résisté à cette lente désagrégation de la volonté individuelle par la collectivité parlementaire qui est le phénomène caractéristique des Assemblées? — Vaines questions : sa bonne étoile lui a épargné l'épreuve où un redoublement de pessimisme eût fait payer trop cher à notre ami la rançon de ses triomphes oratoires.

Il était d'ailleurs à cette époque accablé par d'écrasantes besognes : direction de la *Revue*, enseignement à l'Ecole normale où il a laissé un lumineux sillon, campagnes de conférences à l'étranger, histoire projetée de la littérature

française et autres travaux qui eussent exigé plusieurs vies. Comment trouvait-il du temps pour les vastes lectures où il renouvelait sans relâche son savoir encyclopédique? Il lisait avec une rapidité incroyable : le plus gros volume en quelques heures. Sa mémoire prodigieuse en assimilait la substance, jamais de fiches, presque pas de notes. Très malade, il a écrit à Montmorency, sans une note, son dernier et si savant article sur Montaigne. Et sur tous les sujets ses informations étaient de première main, ses références contrôlées dans le texte même des auteurs inconnus qu'il citait avec une coquetterie amusée.

On ne retrouvera pas de longtemps, j'imagine, pareille universalité de connaissances emmagasinée dans un cerveau. Comment le champ fertile fut labouré, ensemencé, Bourget l'a raconté l'autre jour en évoquant les héroïques années de jeunesse qu'il vécut aux côtés de Brunetière. Son récit suggérait une réflexion consolante : il réconciliait avec notre temps ceux de ses fils qui seraient tentés d'en trop médire. Brunetière a plaidé contre son siècle des procès retentissants ; et Bourget juge sévèrement le train des choses dans la France démocratique. Je ne les contredis point ; mais il a bien sa grandeur, le temps où ces deux hommes ont pu monter à leur vraie place, au faîte social, du mouvement naturel d'un

bel arbre qui s'enracine et croît sur un sol favorable.

C'est le lieu de jalonner en quelques mots les étapes de la route intellectuelle que Brunetière fraya pour lui-même et pour les esprits qu'il guidait ; elle le conduisit par cent détours au refuge chrétien.

Comme Sainte-Beuve, ce devancier si différent de lui, « il avait fait le tour des choses de ce monde », lorsqu'il se découvrit la vocation et trouva l'occasion de « s'en expliquer » C'était son mot de prédilection. Que ces choses dussent être réglées par un ordre rationnel, notre ami n'en douta jamais. Existence d'un ordre dans l'univers, aptitude de notre intelligence à en discerner les lois, puissance qu'a notre volonté d'en modifier l'application aux sociétés humaines, — ces principes étaient pour le jeune philosophe mieux que des axiomes : les suggestions impérieuses d'un tempérament. De bonne heure, il estima Bossuet, si solide sur ces bases fondamentales, et il l'aima de les avoir bien célébrées, dans une langue qui correspondait à ses propres besoins d'ampleur, d'enchaînement et de clarté.

Honnête homme dans tous les sens du mot, l'ancien et le moderne, il était jusqu'aux moelles du XVIIe siècle, du temps où l'homme sûr de son pouvoir ne regardait guère la nature, sinon pour l'assujettir à l'obéissance, pour y impri-

mer sa marque dans les lignes géométriques et la taille tyrannique des bosquets. A l'égal des gens d'alors, et de ceux du moyen âge qui leur avaient légué une tradition d'ascétisme, notre contemporain nourrissait contre cette nature envahissante et pécheresse les défiances d'un roi menacé dans sa domination. Les beaux paysages, les œuvres d'art qui s'inspirent du sentiment, la musique en particulier, ne lui donnaient le plus souvent que le plaisir subtil d'en bien raisonner. Il fut peut-être le seul grand lettré du XIXe siècle pour qui Rousseau n'avait pas existé, ni le fils aîné de Rousseau, Chateaubriand, et qui n'eût pas dans le sang une seule goutte de leurs délicieux poisons. Il enveloppa dans une même réprobation tous les « naturistes », de Rabelais à Zola, tous les romantiques, esclaves du monde extérieur et de leurs passions, tous les « impressionnistes » déréglés qui osaient substituer la fantaisie individuelle aux arrêts de la raison abstraite et générale. — « Nos impressions ne doivent entrer pour rien dans la règle de nos jugements, » répétait-il avec force ; et il avait la candeur de croire que les siens n'étaient jamais déterminés par une impression personnelle. Dans la maturité de l'âge et de la raison, nous le vîmes revenir sur quelques-uns de ses ostracismes, parler de Rabelais avec une intelligente impartialité, rendre justice à Molière, recevoir

le coup de la grâce balzacienne et rédiger pour l'Amérique ce petit chef-d'œuvre, son *Honoré de Balzac*.

Engagé dans l'histoire littéraire avec sa vaste ambition d'y comprendre et d'y rattacher toutes les idées, notre cartésien devait chercher une méthode, un système, comme l'on dit aujourd'hui, qui lui permît d'enfermer le monde de l'esprit dans une belle ordonnance architecturale. Il crut l'avoir trouvé dans le darwinisme ; et il lui plaisait de « réintégrer » une idée très moderne dans les méthodes philosophiques de l'âge classique. Brunetière conçut alors le dessein d'appliquer la doctrine évolutive aux phénomènes intellectuels. De là, l'*Évolution des genres*, et le plan d'une première histoire de la littérature, qui resta en chemin. Les grands faiseurs de systèmes sont à leur insu des imaginatifs, des poètes ; chez Brunetière, l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie s'équilibraient exactement ; il était trop clairvoyant, trop probe vis-à-vis de lui-même, pour continuer de bâtir avec des matériaux peu sûrs. Il aperçut bientôt la faiblesse de son premier principe, l'impossibilité d'en faire un support pour l'énorme construction qu'il projetait. Il s'en détourna, chercha d'autres directions ; non sans revenir de loin en loin à ses premières amours, comme dans cette étude récente et un peu para-

doxale sur la *Moralité de la doctrine évolutive*.

Un temps, il crut qu'Auguste Comte lui donnerait ce qu'il n'avait pu tirer de Darwin. Séduction nouvelle, et qui montre bien comment ce contradicteur du genre humain subissait l'influence des idées ambiantes, avant de se les approprier despotiquement, de les consolider, de s'en servir pour discipliner les esprits qui les lui avaient offertes à l'état flottant. De cette incursion dans le comtisme sortirent l'*Utilisation du positivisme* et les études similaires. C'était la voie oblique qui l'amenait au but.

De plus en plus blessé dans son amour de l'ordre par l'anarchie croissante dans les idées et dans les faits, il se rapprocha de l'édifice catholique. On le vit d'abord rôder, si je puis dire, autour de la cathédrale, examiner et louer en connaisseur la belle architecture du vaisseau, les commodités qu'il offrait aux foules sans abri. C'était le temps où nous rêvions tous de réconciliation sociale, à la lueur du phare allumé devant nous par le pape Léon XIII. Relisez *Une visite au Vatican* : Brunetière trouva là un grand esprit de sa famille, qui le comprit et l'aima. N'était-il pas l'un des rares laïques contemporains qui eussent lu la *Somme* de saint Thomas, le seul capable de récrire cette *Somme* pour notre âge ? Il sortit du Vati-

can à demi conquis. Peu après, il se risqua dans la cathédrale ; d'un pas lent et loyal, tâtant le terrain, se donnant sur un point, se reprenant sur un autre, il avança jusqu'à l'autel. Au soir d'une journée triomphale pour l'orateur et décisive pour l'homme intérieur, comme il parlait au banquet qui suivit la conférence de Besançon sur *le Besoin de croire*, il dit : « Je me laisse faire par la vérité... » Belle parole qui fut la devise de toute sa vie et devrait être l'épitaphe gravée sur son tombeau. Depuis lors, dans ces « discours de combat » prononcés à Besançon, à Lille, un peu partout, le dialecticien s'acheva en apôtre. Sa fougue généreuse faisait songer à un autre argumentateur apostolique, à saint Paul courant de Damas en Asie Mineure, en Grèce, multipliant les controverses et les épîtres, amenant les Gentils du dieu inconnu à son Dieu connu.

Était-ce seulement, comme on l'a prétendu, un système éprouvé de doctrine logique et un incomparable outil de gouvernement que l'intellectuel autoritaire venait demander à l'Église catholique ? Nous pouvons bien soulever le voile qui cachait le mystère de cette âme : c'est honorer notre ami que de montrer dans la sienne le souci commun aux plus nobles penseurs de tous les temps, l'angoisse devant le problème de la destinée. Angoisse tragique chez ce véritable contemporain des hommes

de Port-Royal. Ses préférences apparentes étaient pour Bossuet : son culte profond allait à Pascal, conseiller naturel de tous ceux que torture le dilemne du terrible pari. — « Brunetière ! avait dit jadis quelqu'un : on le trouvera un jour pendu devant un crucifix ! » De son propre aveu, il se tuait de travail pour ne pas sombrer dans l'abîme du désespoir métaphysique. Comme l'esprit, le cœur avait ses plaies, ses exigences, sa part dans la recherche douloureuse du grand remède. Serait-ce encore Pascal qui le mit sur la voie, avec son mot révélateur, vérifié une fois de plus par le dénouement de ce drame intime ? — « Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé. »

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur...

Tandis que la belle prose funéraire enveloppait de sa plainte l'ami qui s'en allait au repos, nous songions que ce lecteur insatiable l'avait enfin découvert, le livre vainement cherché parmi tous les livres, celui qu'il avait rêvé d'écrire aux jours ardents des jeunes ambitions, le livre où tout est contenu ! Ne l'ayant rencontré dans aucune bibliothèque, il s'était rabattu sur l'Évangile ; il y avait trouvé la quantité de lumière et la quantité d'ombre dont l'équilibre contente une raison revenue de ses folles prétentions. Il savait que toute expli-

cation de l'univers trop complète et trop claire, fût-elle parée d'une étiquette scientifique, est décevante par sa puérilité. Résigné à faire la part de l'inconnaissable dans une synthèse qui éclairait et apaisait tous les troubles moraux de la conscience, il disait, et très sincèrement, que son intelligence trouvait enfin satisfaction dans les solutions chrétiennes où elle s'était arrêtée.

Victorieux de son tourment idéal par cette conquête d'une certitude spirituelle, il allait être vaincu, durement éprouvé dans ses dernières batailles temporelles. De l'humeur dont il était, il eût voulu servir activement la cause qu'il embrassait, y faire un peu sentir les facultés de direction qu'il se connaissait. Les années de Léon XIII avaient pris fin. Les services et les conseils de Brunetière ne furent pas agréés. Il en souffrit. D'autre part, il avait ardemment désiré la chaire de littérature au Collège de France, couronnement naturel de sa carrière exceptionnelle dans l'enseignement. Au grand scandale du monde universitaire et lettré, cette ambition légitime fut déçue par la véhémence des passions politiques et la pusillanimité des pouvoirs publics. Passons, comme Dante passait, à travers ces limbes où il ne trouvait rien à dire, devant le pâle trembleur qui fit le grand refus. Brunetière prit sa revanche en pourfendant ses vieux ennemis, les encyclopé-

distes, dans une série de conférences d'où il sortit encore grandi, mais dangereusement meurtri.

Dès le début, ses auditeurs habituels observèrent que son organe, cette voix métallique et souple qui ne l'avait jamais trahi, donnait des signes inquiétants de lassitude. Il se surmena pour aller juqu'au bout, il y réussit à force de volonté. Au lendemain du dernier effort, la mort prit traîtreusement l'orateur à la gorge ; elle lui ravit d'abord l'arme où il mettait sa confiance, sa joie, son orgueil : la voix. Il s'affligea de cette mutilation comme d'une atroce déchéance. Aphone, lui, Brunetière ! Quand on essayait de le consoler en lui disant : Votre plume vous reste, — il haussait les épaules d'un geste méprisant et désolé. Il le savait bien, qu'il n'était qu'orateur, et qu'en perdant sa parole, comme Samson sa chevelure, il perdait tout. A peine s'il se laissa ramener deux ou trois fois à l'Académie : il entrait avec l'attitude d'un condamné dans cette salle où son éloquence avait gagné toutes les causes qu'elle plaidait.

Lentement, durant deux années, la phtisie le consuma ; elle fit de lui l'être incorporel, spiritualisé, dont nous eûmes la vision pathétique sur le lit où il gisait ; l'affreux mal ne respecta que la pensée, qui n'avait jamais été plus vigoureuse. Avec quelle abondance et

quel courage elle se donna, les lecteurs de la *Revue* le savent. Direction, articles, préface de son livre testamentaire, les *Questions actuelles*, il mena de front ces travaux jusqu'aux tout derniers jours. Quand la force lui manqua pour écrire, et enfin pour lire, il comprit que l'heure était venue, que c'était fini de combattre, fini d'apprendre, fini d'enseigner, et qu'il allait se faire instruire par l'initiatrice de tout ce qu'ignorent les plus savants. Infiniment las, bien sûr de son droit au repos après la tâche virilement accomplie, il dit : « Je vais m'endormir longuement... » Ce furent ses dernières paroles.

... Et je vais porter ces pages dans sa maison : les premières qu'il n'aura pas vues, depuis le jour lointain où mon premier article passa sous ses yeux. Je ne ressortirai pas éclairé par ses avis judicieux, conforté par son approbation. A quoi bon écrire puisqu'il ne lira pas ? — A lui payer ma dette, à suivre son exemple. Sa fin vaillante dans le travail laisse un magnifique exemple à tous ceux de sa profession. Nous tâcherons de le suivre, mon ami, partout où votre cher et pur souvenir dictera leur devoir aux vieux compagnons que vous abandonnez.

1er janvier 1907.

GALLIFFET

Le 15 août de l'an dernier, nous recevions en double expédition, M. de Nalèche et moi, une de ces cartes postales que le général prodiguait à ses amis. — Entre les boutades coutumières et les plaisanteries ironiques sur lui-même, il y marquait sa volonté expresse : il me chargeait de « publier son mortuaire », comme il l'appelait. — « Je souhaite que ce ne soit que dans les *Débats*... Pour cet objet, je prie M. de Nalèche d'être mon exécuteur testamentaire. » — J'obéis.

Quelques mots sur l'homme, c'est tout ce que je voudrais ajouter à ce qui fut dit ici du grand soldat. Un écrivain militaire qu'il honorait de sa confiance a raconté sa carrière. Mais qui ne la connaissait? Elle est déjà dans la légende, avec sa floraison d'aventures héroïques ou romanesques comme celles d'un personnage d'Alexandre Dumas. — Durant cinquante ans, depuis la tranchée de Sébastopol, ce nom de Galliffet claironne à chaque page de notre histoire militaire. Dans toutes les imaginations

de France et d'Europe, ces syllabes prédestinées évoquaient la vision d'un panache de plumes de coq, — *Gallus factus*, comme il aimait à signer, — plumes ébouriffées par le vent de la charge sur le haut shako du vieux modèle. Avec sa silhouette martiale et provocante, lorsqu'il descendait les Champs-Elysées, toutes les armées d'antan passaient, ressortaient de l'Arche derrière lui ; toutes celles qu'on ne reverra plus.

Un soir, dans une réception à la Présidence, il promenait à travers les groupes cette tête qui sollicitait et soutenait tous les regards : osseuse, expressive, sculptée à pleins reliefs, caractéristique du type provençal dans les régions où les Sarrasins ont laissé de leur sang ; militaire surtout, inséparable du képi, et déjà historique, évocatrice d'images lointaines pour les jeunes générations. — Albert Sorel prit le bras de Léon Bonnat : « Dépêchez-vous, dit Sorel, de mettre cette figure dans votre galerie ; c'est la dernière d'une espèce disparue ; on n'en refera plus, le moule est brisé. » L'historien disait bien. Si Galliffet resta populaire, malgré tout, dans la ville où il avait durement sabré, c'est que la France reconnaissait en lui une chère figure d'elle-même, une des attitudes où elle s'aima le mieux.

Je l'entrevis pour la première fois — si cela peut s'appeler voir — dans la foulée rapide des

chevaux, sur les pentes du Calvaire d'Illy. Des escadrons lancés d'on ne savait où passèrent devant nos lignes, tourbillonnèrent, nous couvrirent un instant : bientôt rompus et ramenés, ce qui en restait, vers les bois de Floing. Un colonel les entraînait : je n'ai su que plus tard son nom et la signification de cette charge. Dix ans après, la vie parisienne nous rapprocha.

Le colonel de Sedan était devenu le général en vedette, favori de Gambetta, les yeux fixés sur notre mirage d'alors, toutes ses ambitions tendues vers ce bâton de maréchal qu'il irait chercher dans les murs de la ville où nous ne doutions pas qu'un élu du destin le ramasserait... Le brillant viveur du second empire s'était métamorphosé en un officier laborieux ; certes, les grelots de l'ancienne folie tintaient encore dans cette vie exubérante, mais sans préjudice d'un travail acharné. Je le revois, ardent et confiant, au printemps de 1881, à ce déjeuner chez Voisin où il m'avait demandé de le mettre en rapports avec Skobélef. Ce fut une curieuse passe d'armes entre les deux héros de même famille ; en garde l'un et l'autre, avec mêmes aspirations, mêmes coquetteries, même désir de s'étonner réciproquement. — Mais si je me laissais aller aux souvenirs, aux anecdotes recueillies pendant trente ans dans la société de Galliffet, il faudrait tout un livre... et l'heure n'a pas sonné.

Puis, les premières désillusions, le lent évanouissement du grand rêve, pour lui comme pour nous tous ; la rentrée dans la pénombre, en dépit des dignités accrues, malgré les services chaque jour mieux reconnus du rénovateur de notre cavalerie. L'avalanche boulangiste, un temps où il ne décoléra pas ; il se fâchait tout rouge contre ses meilleurs amis. lui si perspicace, quand on essayait de lui faire comprendre les raisons profondes qui prosternaient la foule devant une idole sans valeur, tandis que la rare valeur dont il avait une juste conscience subissait une éclipse. Enfin, après la satisfaction platonique des hauts emplois, si vains pour un homme de cette trempe lorsqu'ils ne lui promettent plus ni action ni gloire, le coup fatal, la mise au cadre de réserve ; mort anticipée, fin de tous les espoirs, dans le cœur du soldat resté jeune de corps et d'ambition irrassasiée.

Soudain, un rebondissement inespéré. Waldeck, en souvenir de Gambetta, l'appelle au ministère de la guerre, dans la place où un chef de son mérite et de son énergie peut donner une face nouvelle à toutes choses. L'heure est formidable, la tâche si ardue, si obscure, que le plus fort et le mieux intentionné y succombera, broyé par les passions exaspérées. Bravement, joyeusement, Galliffet entra dans le cyclone, comme il entrait jadis dans la

rafale de mitraille, à Puebla ou à Sedan. Le soir de la journée mémorable où il fit ses débuts à la Chambre, sous les outrages dont on le cribla, je l'attendais à dîner. Il arriva après neuf heures, le teint haut en couleur, vibrant, goguenard, amusé. — « Je vous présente l'assassin... » — Et de raconter la petite fête avec une verve endiablée. Jamais je ne l'avais vu plus galant auprès des femmes, plus libre d'esprit et plus étincelant de mots. Cette bataille nouvelle pour lui avait rajeuni de vingt ans le septuagénaire ; tel il était, plein de gaie confiance en son étoile, vingt ans plus tôt, à cette autre table où il complotait la revanche avec Skobélef.

Onze mois après, démonté par l'intrigue, incapable de transiger avec son honheur militaire, il jetait dédaigneusement le portefeuille si longtemps désiré, il traversait le cabinet de la rue Saint-Dominique sans même ranger ses papiers et allait se terrer à la campagne, bouche close.

Il avait rendu un service inappréciable. Ah ! qu'ils connaissaient peu ce soldat, dans l'un et l'autre camp, les agités qui attendaient de lui qu'il livrât l'armée à leurs rancunes, et ceux qui lui jetaient d'avance l'anathème, persuadés qu'il allait trahir et désorganiser cette armée. Après quelques semaines d'observation chagrine, tous les officiers de sens rassis lui revinrent, certains d'avoir en lui un défenseur

habile, équitable, énergique, prévenu par une inclination naturelle en faveur de ceux mêmes qu'il ne pouvait couvrir comme il l'eût voulu. Et quel robuste bon sens, quelle juste vue de l'intérêt général et supérieur, quelle saine appréciation du possible dans les phrases lapidaires du fameux ordre du jour : « L'incident est clos... » — Cette nuit, en relisant ses lettres d'alors, je retrouvais la copie de l'Ordre, tracé de sa ferme écriture, qu'il m'envoyait à la campagne ; au bas, naturellement, une plaisanterie de l'incorrigible gavroche. Une pirouette après l'action hardie et forte, c'était tout lui.

Et c'était bien fini de lui, cette fois ; parce qu'il avait voulu faire la paix dans l'honneur, au lieu de servir les passions affolées. Il se confina dans une retraite qui devint peu à peu une claustration, avec la rupture de ses habitudes mondaines, avec l'abandon de ce cercle de l'*Union*, dernier foyer de ses vieux jours, où il avait été de tous temps le plus assidu des membres, l'enfant gâté et le boute en train. Depuis trois ou quatre ans, il menait la vie d'un moine en cellule dans les deux chambres de ce rez-de-chaussée d'où il ne sortait jamais, au détriment de sa santé ; jamais sauf pour ses deux débauches mensuelles, le dîner Bixio et le dîner des *Débats*. Au Grand Seize du Café Anglais, il retrouvait sa verve avec les visions préhistoriques de sa folle jeu-

nesse ; il racontait pour la centième fois, à l'usage des nouveaux venus, toute la chronique du second Empire ; récits toujours renouvelés par la couleur, l'imprévu du tour, la magie évocatrice. Aux *Débats*, où Léon Say l'avait amené, il s'était pris d'une affection jalouse, exclusive, pour la vieille maison. Il en avait la superstition. C'était, de notoriété publique, son journal. Je ne dis point qu'il en adoptât la politique ; il la blaguait, comme il blaguait toutes choses ; mais un respect croissant des choses de l'esprit, — le seul respect qui lui fût venu sur le tard, — l'attachait à la continuité des traditions littéraires. Et il aimait à enseigner à nos jeunes collaborateurs l'histoire, telle qu'il la refaisait.

Dans son ermitage, tant qu'il fut debout, les visiteurs amis étaient reçus avec le même empressement, la même bonne humeur dans la brusquerie gouailleuse. — On l'y trouvait à toute heure, lisant quelque livre, un ouvrage militaire ou des mémoires historiques. — Curieux, en éveil sur tout, il perfectionnait sans relâche une culture de l'esprit à laquelle il n'avait guère songé dans ses jeunes années. — Surtout, il écrivait d'innombrables billets ; il gardait le besoin de se communiquer ainsi, sans cesse. Epistolier inlassable et merveilleux, ses lettres, si l'on en publie quelque jour, rappelleront celles d'un prince de Ligne ; par la

grâce aisée, l'impertinence spirituelle, le bonheur des trouvailles, elles sont d'un autre siècle, d'un de ces contemporains de Fontenoy, qui aurait pourtant frayé avec les gamins de Montmartre. Et ce sera un trésor d'informations sur notre temps ; soit qu'il commente les bruits de Paris, soit qu'il trace à Marienbad, durant ses cures, d'alertes croquis de la société européenne. Je me disais parfois, en sortant de chez lui : Maintenant je connais bien les deux Mirabeau, le père et le fils, ses compatriotes et ses pareils ; avec leurs parties de génie, avec ce qu'ils avaient d'effréné, d'excessif et d'insociable.

Belle retraite, en somme, dans sa dignité modeste et farouche : épilogue stoïque de cette tragédie de trente années ; un homme supérieur et difficile à qui son temps refuse l'emploi des facultés où il excelle : un attardé d'une autre histoire, aristocrate et soldat jusqu'au fond des moelles, sombrant dans une démocratie pacifiste. Il se cognait rageusement aux murs de la chambre trop basse, il demandait à tous un cheval de guerre. On ne fait plus de chevaux de guerre. Faute d'une monture à sa taille, il enfourcha des bidets politiques, qui le désarçonnèrent. Alors, *la Mort du Loup*, d'Alfred de Vigny, dans toute la sombre beauté de son courage.

Il y a quelques semaines, quand un mal

implacable commença de démolir ce jeune et robuste vieillard, Galliffet ne voulut pas qu'on vît sa déchéance physique. Sa porte ne s'ouvrit plus qu'à ses proches et à un ami intime, le plus fidèle. L'avant-veille de sa mort, comme cet ami lui disait : « X.. revient de voyage mardi, tu seras content ? — Mardi ? Je serai mort. » Ceux qui connaissaient le général entendront suffisamment l'accent de sarcasme et de décision qu'il mettait dans ces mots.

Nous l'avons revu après la suprême reddition, avec sa petite médaille de soldat épinglée seule sur le dernier uniforme. Ce qu'il y eut toujours de goguenard et de provocant dans le jeu de la physionomie avait disparu. Une sévérité du masque comme je n'en ai vu sur aucun visage aux yeux irrévocablement clos. L'air de commandement du chef qui va ordonner une dernière charge, décisive ; la dure volonté de tenir encore le coup. Il semblait que ces lèvres allaient encore s'ouvrir, dans la nuit, pour la parole historique : « Tant que vous voudrez, mon général. » — Ah ! le beau soldat, couché, pas abattu.

Maintenant, le monde va le juger, avec ses partialités et ses ignorances habituelles. On redira ce que chacun savait, ce qu'un aveugle pourrait seul nier. Gardons pour les petits morts, qui vont vite se dissoudre, les déguisements inutiles de la vérité ; pour les grands

mâles de cette espèce, la vérité est la meilleure forme du respect, de la confiance dans le verdict de l'histoire. — C'est entendu, il eut les défauts de ses qualités, avec une tendance fanfaronne à exhiber les imperfections que les autres dissimulent. Il fut mobile, outrancier, souvent brutal, dur aux autres ; moins qu'à lui-même. On le vit parfois impitoyable aux camarades, dans l'âpre lutte pour atteindre le but de son ambition ; mais son ambition était noble, patriotique autant que personnelle ; il n'était pas un arriviste, il voulait être le vengeur, à n'importe quel prix, par n'importe quelle voie. Les mots à la mode, — prix de la vie humaine, fraternité, solidarité, — n'eurent jamais aucun sens intelligible pour ce combattif. Frondeur et taquin comme un enfant, on le crut méchant ; seuls, ses intimes connurent les brusques et secrètes détentes de ce cœur bourru. Nul ne fut plus l'ami de ses amis, fidèle, attentif, serviable. J'apporte mon humble témoignage ; différents de complexion, nous nous sommes mille fois querellés au sujet des idées, des hommes, des choses ; pas un jour son affection ne m'a fait défaut ; un chagrin, une inquiétude, la maladie d'un enfant, il était là le premier, avec cette bonté virile préférable à tout.

Tandis que j'achève d'écrire ces lignes, des tambours battent, un clairon sonne, vers la

caserne de Babylone, dans le pur matin. Pourquoi sonne-t-il encore, puisque celui-là dort? Est-ce le rappel du soldat disparu? Non; la diane; l'appel à une aube nouvelle. Il va rentrer dans la compagnie de ses pairs, plus heureux en ce monde, un Lassalle et un Friant, un Ney et un Murat. L'historien qui prendra la peine de bien étudier Galliffet dira sûrement : Ce vaincu fut aussi bien doué que ces vainqueurs, pour les mêmes tâches: elles lui manquèrent. L'historien ajoutera, je le crains : Faute d'un metteur en œuvre, la France a encore gâché cette grande force, une de plus.

11 juillet 1909.

Epilogue.

UNE GRANDE ANNÉE

Les calligraphes regrettent l'année défunte : la queue du neuf terminal se prêtait, disent-ils, à des fantaisies élégantes, à de gracieux enlacements du chiffre. Ces artistes exceptés, la plupart de nos confrères enterrent avec dédain la disparue. A lire les oraisons funèbres qu'ils lui consacrent, on croirait qu'il ne s'est fait en 1909 d'autre découverte dans l'univers que celle des petites mares stagnantes où se complaît l'asticot.

J'ai idée que les historiens futurs jugeront autrement : celle qui nous parut une passante incolore sera peut-être appelée plus tard une grande année. — Grande ! Pourquoi? demanderont quelques lecteurs étonnés de mon propos. Je conviens qu'il a un air de paradoxe, et même de gageure, pour ceux qui rapportent tout à la politique, à ses pompes et à ses œuvres. Du fait qu'elle nous touche dans nos intérêts immédiats, cette encombrante personne

masque aux yeux qu'elle hypnotise les larges horizons où évolue la civilisation ; et les journaux, éducateurs quotidiens de nos esprits, sont aussi créateurs du mirage qui lui donne une importance disproportionnée. Certes, les douze mois écoulés n'ont enfanté aucun de ces événements politiques ou diplomatiques qui justifient la frappe des médailles commémoratives. Mais le génie humain a d'autres moyens de se manifester. Rares sont les érudits capables de dire ce que faisait en 1492 le roi Charles VIII, comment il se querellait ou s'accordait avec le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, comment il guerroyait ou négociait avec Henri d'Angleterre et Maximilien d'Autriche ; chacun sait qu'une ère nouvelle date de l'année où un homme découvrit un monde.

Examinons avec plus de justice le bilan de 1909 : nous nous convaincrons que cette date marquera un moment héroïque dans l'histoire, un admirable sursaut du genre humain ; j'entends du petit nombre d'élus par qui vit ce genre humain, s'il faut en croire le vieux poète latin. D'autres époques restent fameuses par les guerres qui changèrent la carte politique des Etats et firent surgir des héros ; ceux de la dernière période ont vaincu les résistances de la nature dans une suite de batailles qui exigeaient autant de génie, de courage, d'esprit de

sacrifice. Le trait caractéristique et mémorable de l'année 1909 fut le prodigieux effort de l'homme pour mieux connaître et pour étendre les limites de sa cage.

J'emprunte cette image heureuse au discours inaugural du nouveau recteur de l'Université de Fribourg, M. Jean Brunhes. On sait dans toute l'Europe que la science française met en lui l'un de ses plus sûrs espoirs. Il a fait en prenant sa charge un émouvant tableau des conquêtes de l'an passé. Il n'a pas dit, en parlant de la plus retentissante, l'aviation, que l'homme s'est échappé de sa cage : ce serait mal parler. L'atmosphère terrestre fait partie de cette cage, elle est dans le domaine assigné au roi de la création ; il n'est pas sorti de chez soi en s'en rendant maître.

N'y eût-il à l'actif de 1909 que la traversée de la Manche par Blériot, les premiers grands voyages des Zeppelins, l'inoubliable semaine de Reims et les exploits qui se succèdent depuis lors en France ou à l'étranger, ce serait assez pour assurer une place d'honneur à l'année qui vit se réaliser les pressentiments des anciens hommes. Leurs gauches tentatives pour s'élever dans l'air et s'y diriger n'avaient été, jusqu'à nos jours, que des expériences malheureuses, sans lendemain. Aujourd'hui, les plus sceptiques doivent se rendre à l'évidence : la voie est ouverte, la méthode trouvée, la conquête

certaine. Il faudra peut-être attendre longtemps les progrès qui permettront des applications usuelles de la nouvelle science et révolutionneront du même coup toutes nos vieilles coutumes, nos lois, nos mœurs. — Lents ou rapides, si merveilleux que soient ces progrès futurs, on en rapportera l'origine aux initiateurs de 1909, et plus particulièrement aux journées de Reims. La reconnaissance publique s'attachera aux noms des premiers martyrs, ceux qui ont versé leur sang pour donner à la navigation aérienne la douloureuse et suprême consécration de toute nouveauté viable.

De cette même année datera un autre élargissement de la « cage » : l'homme a éclairci enfin le mystère irritant où s'enveloppaient les deux pôles du globe. Le pôle Nord, attaqué tant de fois et si vaillamment, s'était défendu jusqu'en 1909 contre les demi-réussites de ses explorateurs : le commandant Peary a franchi le cercle enchanté. Un mystificateur a pu surprendre au même moment la crédulité des bonnes gens ; ceux qui se donnèrent la peine d'examiner attentivement ses dires étaient fixés dès la première heure sur la mystification. Ce n'est pas une raison pour suspecter la parole du marin américain ; celui-ci avait fait depuis longtemps ses preuves, et il n'avance rien que de plausible. Il n'a d'ailleurs trouvé qu'une satisfaction d'amour-propre sur ce point idéal

où les curiosités semblaient appelées, comme l'aiguille aimantée, par une attraction irrésistible. La belle exploration de Nansen avait suffisamment renseigné le monde savant et mis fin aux controverses sur la nature du pôle. De l'eau très profonde, de la glace très épaisse, rien de particulier à signaler, c'est tout. Peary a touché le centre de cette mer désolée : un bon souvenir à rapporter pour les vieux jours, comme disait jadis Bismarck au premier occupant du trône bulgare.

Si nous eûmes quelques déceptions dans le cercle arctique, elles furent largement compensées par les révélations qui nous arrivaient simultanément de l'antarctique. Les chercheurs d'inconnu avaient manqué de divination en faisant du premier leur grand favori ; c'est le second qui est intéressant, nous le savons maintenant. Notre spirituel Grosclaude doit regretter son injustice : après la découverte du pôle Nord, il appelait l'autre ici-même « le pôle du pauvre », le seul maigre petit pôle qui restât à découvrir pour les explorateurs de deuxième classe. C'était un peu le sentiment commun. Le pôle Sud avait tout contre lui. Dans mon enfance, les mappemondes françaises portaient à l'extrémité australe l'indication d'un contour terrestre, un vague pointillé, avec cette mention : *terre Louis-Philippe*. Pour ceux d'entre nous qui avaient été élevés dans l'irré-

vérence à l'égard du roi-citoyen, il en rejaillissait quelque ridicule sur le pôle Sud : on l'imaginait terne et miteux ; ce n'était plus un pôle, mais un juste-milieu. Shackleton vient de réhabiliter glorieusement ce pôle méconnu, comme notre âge mûr plus équitable a réhabilité le très avisé roi de Juillet.

Moins heureux que Peary, le navigateur anglais n'a pu atteindre le point théorique où l'on a le droit de dire : « J'y suis. » Mais il s'en est rapproché d'assez près pour confirmer avec une parfaite certitude les observations qu'il avait faites en compagnie de Scott, lors de leur premier voyage sur la *Discovery*. Grâce à lui, nous savons maintenant qu'un immense continent, — une sixième partie du monde, — émerge du Pacifique à la base méridionale de notre globe : plateau montagneux d'une altitude moyenne de trois mille à quatre mille mètres; Suisse gigantesque ensevelie sous les glaciers et les neiges éternelles. Ce renflement austral de la planète correspond exactement à la dépression boréale, aux abîmes de la mer Polaire où la sonde est descendue jusqu'à des profondeurs de trois mille mètres. Correspondance pleine d'enseignements pour les savants voués à l'étude de cette terre harmonieusement modelée et des lois qui ont présidé à sa formation. Pour ceux-là même qui ne savent pas, et qui songent, quelle épouvante de l'imagina-

tion, quand elle se représente l'effroi de ces hautes et mornes solitudes ! Au delà des lisières de glaces maritimes, — la Grande Barrière, — où les pingouins empereurs tiennent encore leurs assemblées, on ne rencontre plus trace de végétation ni de vie animale sur une aire qui mesure des milliers de kilomètres. Pour la première fois, des pieds humains ont foulé ce monde maudit, tout pareil à ce que fut le nôtre durant les périodes glaciaires, à ce qu'il redeviendra peut-être un jour, dans les zones tempérées où nos civilisations s'enorgueillissent de leurs créations éphémères.

Et pourtant qu'il est fort, qu'il est grand, cet *homo sapiens*, comme l'appellent les naturalistes, qu'un refroidissement de l'écorce terrestre peut anéantir demain avec toutes ses œuvres ! C'est l'impression dominante qui demeure dans l'esprit quand on achève la lecture du livre de Shackleton. Je ne crois pas qu'il existe un récit d'aventures plus passionnant, mieux fait pour exalter la dignité humaine. Durant plus de cinq mois de marche, tandis qu'ils escaladaient ou redescendaient les interminables parois des glaciers, Shackleton et ses trois compagnons ont souffert toutes les tortures que le plus inventif des bourreaux pourrait accumuler : le froid continu, avec des températures de trente et quarante degrés au-dessous de zéro ; la fatigue accablante, alors

qu'ils durent haler leur traîneaux sur les pentes des névés après la perte de leurs chiens et de leurs poneys ; la faim déprimante, avec des rations chaque jour diminuées et la perspective de n'avoir plus rien à manger le lendemain, sur la route du retour.

Leur moral ne faiblit pas un instant : possédés par le désir dont ils ont fait un devoir, soutenus par une volonté surhumaine, ils avancent quand même, pour gagner quelques kilomètres encore, pour planter le plus loin possible ce drapeau que la Reine leur a confié. Les voilà sur le plateau central qui s'étend jusqu'au pôle, arrêtés souvent par les ténèbres subites des chasse-neige, ne mangeant pour ainsi dire plus, si décharnés que leurs os saillants s'endolorissent sur le lit de glace durant les quelques heures de sommeil. Ils avancent toujours ; pas un murmure, pas une hésitation dans les cœurs des subordonnés. Enfin, quand il est bien avéré que chaque pas de plus les condamnera à une mort certaine, quand il n'y a plus qu'une faible chance de regagner les dépôts de vivres avant de tomber d'épuisement, ils se disent que le devoir commande le retour, afin de rapporter au monde civilisé les secrets qu'ils ont dérobés à la nature. Ils plantent le drapeau et se décident à revenir vers le nord : retardés par les intempéries et les souffrances dans l'itinéraire sur lequel étaient calculées

leurs rations, les affamés rejoignent par miracle leur vaisseau au moment où il allait lever l'ancre. Et le narrateur s'excuse de n'avoir pas atteint le pôle avec cette simple phrase : « Nous avons conscience d'avoir fait notre devoir. »

Pas un mot déclamatoire, pas un grossissement du réel dans ce journal de route si sobre. M. Charles Rabot l'a consciencieusement traduit. C'est par sa réserve virile et par sa constante bonne humeur que le récit de Shackleton nous émeut profondément. Que de fois il m'a fait penser au *Robinson Crusoé* ! Impossible de se méprendre sur la parenté des deux livres : même formation morale, même conception de l'effort comme un devoir chez deux hommes de même race ; même explication totale, dans l'un et l'autre ouvrage, des fondements de la puissance anglaise. Dans le journal du voyageur comme dans le roman de Daniel de Foë, chaque page nous fait comprendre comment ces hommes se sont disciplinés eux-mêmes, comment ils disciplinent la nature et les peuples conquis, avec leur Bible, avec leur volonté infrangible, avec la hache de Robinson ou le piolet de Shackleton.

Voici qu'on dispute aigrement sur les livres qu'il faut tolérer ou proscrire dans nos écoles publiques. J'en sais deux qui mettraient d'accord tous les censeurs : *la Vie de Pasteur* et *Au*

cœur de l'Antarctique. Les enfants de notre peuple y apprendraient l'art de devenir un héros, dans le laboratoire ou dans l'aventure périlleuse du missionnaire scientifique. Mais je m'aperçois à la réflexion que je m'avance peut-être beaucoup. On rencontre çà et là, dans l'ouvrage de Shackleton, ces petites phrases intolérables : « Dieu est témoin de nos peines.... Rendons grâce à Dieu.... » — Prenons garde. Si ces enfants allaient s'imaginer que le découvreur de mondes a pu tenir ferme dans son grand dessein, au delà des forces humaines, parce qu'il avait confiance dans un secours d'en haut !

Il était juste de rendre ce dernier hommage à une année illustrée par les consolantes prouesses des explorateurs et des aviateurs. Souhaitons, pour l'honneur de l'espèce humaine, que la nouvelle venue suscite à son tour, en grand nombre, des continuateurs du magnifique effort qui fait pardonner tant de petites défaillances.

3 janvier 1910.

CEUX DE BIR-TAOUIL

L'église Saint-François-Xavier est pleine, nef et bas côtés, d'une foule que je n'y vis jamais aussi nombreuse, sauf le jour des funérailles de Coppée. On y célèbre devant le cénotaphe gardé par quatre faisceaux de drapeaux, les obsèques d'un mort absent. A en juger par l'affluence, un étranger pourrait croire qu'un des acteurs les plus connus de la figuration parisienne donne là sa dernière représentation et attire tout ce monde : méprise inadmissible pour un habitué de Paris. Peu de personnages notoires, pas de dissipation ; rien de la curiosité mutuelle qui alterne avec l'ennui sur les visages, dans les cérémonies où chacun cherche à reconnaître et à se faire voir. Aucune conversation particulière ne trouble le recueillement de l'assistance, durant le long défilé autour du cénotaphe. Mon voisin, tête énergique et grisonnante, regarde longuement la croix neuve épinglée sur le drap, il essuie une larme furtive.

Il y a là des hommes de toute condition, amenés par un sentiment vrai. Leurs physionomies sérieuses disent qu'ils sont la force saine, tranquille, rarement manifestée, d'un pays où les autres font le bruit quotidien. Bien peu, parmi ces hommes, connaissaient celui qui les rassemble ; la plupart ignoraient, il y a huit jours, le nom et l'existence du soldat disparu dans les solitudes africaines, à des milliers de lieues de l'église où l'on prie pour lui sur un simulacre de cercueil. Ces Français savent seulement que le lieutenant Delacommune a donné sa vie pour eux, puisqu'il l'a perdue en défendant les intérêts de la France. Leur pensée réunit dans le même regret et le même hommage les compagnons de son sacrifice, le capitaine Fiegenschuh, le lieutenant Vasseur, les sous-officiers Breuillac et Béranger.

Ils admirent de confiance, traditionnellement. Bien rares, sans doute, ceux des assistants qui savent quelles furent l'utilité et la beauté de ce sacrifice, quelles nécessités impérieuses poussaient nos officiers au Ouadaï, quelles prouesses ils y ont accomplies avant d'y mourir. En dehors des cercles coloniaux, le grand public est très peu renseigné sur cette nouvelle page de l'épopée africaine. On a pu abuser une opinion mal préparée en débitant des inepties sur le fabuleux Ouadaï, région désertique, assurait-on, où l'ambition de quelques mili-

taires nous engageait une fois de plus dans une inutile et dangereuse aventure.

Nachtigal, le seul voyageur qui ait exploré au siècle dernier une contrée interdite aux Européens par le fanatisme de ses occupants, s'était porté garant de la richesse du pays ; il y avait vu un sol naturellement fertile, abondant en pâturages et en troupeaux, dévasté par les pillards arabes qui n'y exploitaient que la traite des esclaves. Les reconnaissances opérées depuis deux ans par nos officiers, le capitaine Julien en tête, ont pleinement confirmé les dires de l'explorateur allemand. La richesse d'un territoire n'est certes pas une raison suffisante pour en justifier l'occupation. Mais tous ceux qui ont suivi de près la formation de notre empire africain savent que le Ouadaï est le complément indispensable de nos possessions. Les accords anglo-français avaient reconnu nos droits sur cette « sphère d'influence », jusqu'au Darfour. Droits précaires, aussi longtemps qu'on ne les exerce pas ; des concurrents plus hardis eussent été fondés à les revendiquer, si nous avions déserté notre mission civilisatrice, laissé à d'autres la tâche d'assainir le dernier repaire où le trafic des esclaves s'exerçât en grand, avec la plus odieuse barbarie.

Tant que nous n'avions pas fermé la boucle à l'orient du Tchad, éteint les foyers d'anarchie du Kanem et du Ouadaï, notre empire restait

ouvert, vulnérable et perpétuellement menacé sur un de ses flancs. Depuis dix ans, nos avant-postes du Soudan et de l'Afrique équatoriale étaient surmenés par une lutte incessante contre les hordes qui venaient razzier nos protégés, enlever les troupeaux humains qu'elles acheminaient sur la Tripolitaine. L'intraitable confrérie des Senoussiya soufflait du Nord son fanatisme aux Arabes, maîtres et dévastateurs du Ouadaï ; elle leur fournissait des armes et lançait contre nous son instrument, le sultan Doudmourrah. Le souci de notre sécurité nous commandait l'effet décisif qui achèverait notre œuvre africaine, donnerait à notre empire les limites naturelles qui lui assignent les accords internationaux, imposerait enfin la paix française dans la vaste région où des forbans opprimaient les peuplades indigènes. Nous hésitâmes longtemps avant de tenter cet effort : elle était si bien accréditée, la légende d'un Ouadaï impénétrable, défendu par les plus redoutables guerriers de l'Afrique ! Légende aussi exagérée, l'événement l'a démontré, que celle qui prêtait une puissance invincible au fantôme Touareg, si vite évanoui lorsqu'on a marché sur lui.

Au printemps de l'an dernier, après un travail d'approche méthodique, le capitaine Fiegenschuh amenait sa petite colonne de tirailleurs sénégalais aux portes d'Abécher. C'est la

capitale actuelle du Ouadaï, autant que ce mot peut avoir un sens dans un pays amorphe et anarchique ; une ville de deux mille habitants et de sept kilomètres de tour, bien défendue par des murailles de terre battue. Doudmourrah en avait fait un camp retranché où il emmagasinait son butin et d'où son armée rayonnait sur tout le Soudan oriental. Le 1er juin, cette armée de 4,500 hommes, bien pourvue de fusils modernes, alla offrir la bataille au faible contingent français : Fiegenschuh n'avait avec lui que 200 tirailleurs et 30 artilleurs noirs, 2 pièces de montagne, plus les partisans peu sûrs du sultan Acyl, le prétendant que nous protégeons et opposons à Doudmourrah. Le capitaine força ses nombreux adversaires à battre en retraite ; mais grièvement blessé par une balle qui lui traversa la gorge, il dut remettre le commandement au lieutenant Bourreau.

Le lendemain 2 juin, Bourreau somma la ville de se rendre et y envoya deux obus à la mélinite : c'en fut assez pour semer la panique dans Abécher. Doudmourrah s'enfuit vers le nord, chez ses protecteurs les Senoussiya, avec son trésor, ses femmes et ses fidèles. A peine eut-il tourné les talons que les Ouadaïens firent leur soumission, livrèrent 3,000 fusils, dont 1,500 à tir rapide, six pièces de canon, d'énormes approvisionnements de car-

touches, un convoi de 150 esclaves en partance pour Bengazi. Le soir, notre drapeau flottait sur la capitale du Ouadaï, Bourreau s'y installait et faisait accepter sans autre résistance une autorité que rien n'a menacée depuis lors.

Nos officiers n'en revenaient pas du prodigieux succès de leur coup d'audace. Pour retrouver le pareil, il faut remonter à la conquête de Hanoï et du Tonkin par Francis Garnier et sa poignée de marins. En 1873, toute la France tressaillit devant l'éclair de fortune qui rendait courage aux cœurs brisés ; elle acclama l'héroïque folie de Garnier : il a sa statue aux bords du Fleuve-Rouge. C'est à peine si la prise d'Abécher, tout aussi merveilleuse, a été connue du public, glorifiée ailleurs que dans nos parlotes coloniales ; soit que les exploits répétés de nos pionniers africains aient lassé notre admiration, soit que les Français d'aujourd'hui diffèrent sensiblement de ceux de 1873, et qu'une patiente propagande ait dressé beaucoup d'entre eux à tenir ces beaux faits d'armes pour choses négligeables.

Comme pour achever la similitude avec la conquête du Tonkin, nous avons eu sept mois plus tard, notre Lang-Son au Ouadaï. Les officiers chargés d'organiser le pays étendent prudemment leur cercle d'action, pacifient les populations qui acceptent volontiers notre tutelle, donnent la chasse aux séides de l'ex-

sultan Doudmourrah. Au début de cette année, le capitaine Fiegenschuh, remis de sa blessure, allait poursuivre une de ces bandes dans le Dar-Messalit. Il ne disposait que de cent vingt tirailleurs noirs, encadrés par les officiers et sous-officiers blancs nommés plus haut. Surprise le 24 janvier dans une embuscade, à trois jours de marche au sud d'Abécher, près du puits de Bir-Taouil, la petite troupe a été anéantie. Quelques tirailleurs, une dizaine, croit-on, auraient seuls échappé au massacre.

Si douloureux que soit ce malheur, il ne prouve rien contre la solidité et la facilité de notre établissement au Ouadaï; rien sinon qu'une fois encore nous avons défié le bon sens avec le système des petits paquets. On a la prétention de conquérir, d'occuper et d'organiser un pays plus grand que la France avec un effectif total de 1,200 hommes! Cette parcimonie serait compréhensible, s'il s'agissait de transporter au delà du Tchad des troupes métropolitaines; mais il n'y a dans le Ouadaï d'autres blancs que les officiers et sous-officiers de choix qui se disputent l'honneur d'y aller. Là, comme partout en Afrique, nos incomparables soldats soudanais suffisent à toutes les tâches; encore ne faut-il pas leur demander le don d'ubiquité, le miracle d'être toujours victorieux un contre vingt. Un régiment de plus, qu'il eût été si facile de recruter dans

nos inépuisables réserves militaires du Soudan occidental, nous aurait épargné le désastre accidentel de Bir-Taouil.

Pour le dire en passant, la cruelle leçon aura du moins un bon effet, au moment où l'on discute cette question des troupes noires dont j'entretenais naguère nos lecteurs. Parmi les arguments invoqués en faveur de ces précieux auxiliaires, je ne sache pas que l'on ait mis à leur actif la prise épique d'Abécher, la soumission de ce royaume du Ouadaï dont nous leur sommes redevables. Nous n'avons pas encore de renseignements sur la retraite de quelques noirs qui ont survécu au guet-apens de Bir-Taouil, ils y auront montré, n'en doutons pas, la bravoure, le dévouement, la discipline de leurs aînés de 1898, cette escouade sénégalaise qui fit en bon ordre une retraite de 1,100 kilomètres, après le massacre du capitaine Cazemajou à Zinder.

Les partisans de l'augmentation des troupes noires et de leur emploi en dehors du Soudan, — c'est-à-dire à peu près tout le monde si l'on en juge d'après l'accueil fait à la proposition Mangin par l'unanimité de la presse, — ont remporté une de ces victoires blessées à mort dont il faut se défier : la promesse d'un de ces essais timides, faits de mauvaise grâce, où l'on enterre une nouveauté gênante. Pourtant, l'idée n'a contre elle que la routine de

quelques bureaux ministériels, ennuyés d'un changement dans leurs pratiques ou chagrinés par tout ce qui grandit le rôle des officiers coloniaux. Quant aux déclamations des ennemis jurés de toute forte organisation militaire, elles ont fait long feu. De qui se moquaient-ils, lorsqu'ils agitaient le sceptre des mercenaires antiques et d'une Rome tremblante devant ses alliés? Ces auxiliaires barbares n'obéissaient qu'à leurs chefs nationaux, à leurs princes, lorsqu'ils faisaient payer chèrement leurs services au maître romain. Nos Soudanais n'obéissent qu'au cadre de leurs officiers et sous-officiers français. Que peut-on craindre d'eux, sinon qu'ils leur obéissent trop docilement? On ne le dit pas, on le pense.

Héros importuns aux philosophes du pacifisme, ceux dont les nobles ombres recevaient à Saint-François-Xavier nos hommages respectueux. Certes, l'action de guerre qui fauche en pleine vigueur de pareils hommes, dans des conditions aussi atroces, est en soi une chose navrante, révoltante pour la raison superficielle, et dont on voudrait éviter le retour à tout prix. C'est pourtant ce scandale de la raison qui resserrait entre les cœurs, à l'église, dans cette foule d'inconnus, un lien nécessaire et plus fort que tous les autres. D'instinct, chacun sentait dans l'assistance que ces morts sacrifiés nous sont plus utiles que des milliers

de vivants, parce qu'ils maintiennent l'idéal national, parce qu'ils *rachètent*, parce qu'ils sauvent notre face devant le monde, un peu plus sûrement que les bons acteurs et les grands couturiers.

Quand le fleuve débordait sur notre Paris, déjouait la science des ingénieurs, accumulait ruines et misères, on était justement tenté de le maudire ; si ce fleuve tarissait subitement, avec tous les cours d'eau qui l'alimentent, l'emplacement de Paris ne serait bientôt qu'un désert abandonné par la civilisation. Est-il donc si difficile à la raison raisonnante de s'incliner devant les contradictions insolubles des lois fatales qui régissent notre pauvre humanité, qui enveloppent souvent leurs bienfaits de malfaisance, qui entretiennent, rénovent, ennoblissent la vie générale au prix d'inévitables et inintelligibles souffrances particulières ?

Espérons qu'il ne sera pas inutile, le sacrifice de ces vaillants. Leur chef, le capitaine Fiegenschuh, sort subitement de l'ombre modeste où il vécut et mourut, pour nous apparaître comme une figure de notre plus grand passé : figure parfaitement symbolique de tout l'ordre de sentiments et d'idées en dehors duquel les nations meurent, si brillante que soit leur apparence de vie. Un de nos confrères du *Temps* est allé visiter à Strasbourg les parents du capitaine : je ne sais rien de plus

émouvant que la description de ce pauvre intérieur alsacien et la simple déposition des deux vieillards. Ils disaient comment leur enfant, neveu d'un combattant de Crimée, s'était juré de devenir officier français, comment il y avait réussi, malgré son ignorance première de notre langue ; ils montraient avec une auguste naïveté les reliques qui consolaient leur douleur, un bout de ruban rouge, une photographie du fils recevant sa croix des mains d'un général français. Ils parlaient comme les personnages déjà archaïques d'un roman d'Erckmann-Chatrian. — L'ascendance, l'éducation, les sentiments, la vie et la mort du capitaine Fiegenschuh, tout nous reporte à des façons de penser et de sentir trop oubliées, à des grandeurs morales et nationales dont le sens s'oblitère ; sens qu'il faut ressusciter si nous voulons vivre une vie civique digne de ce nom.

Serais-je trop anachronique en souhaitant que le récit du *Temps*, avec un bref exposé de la prise d'Abécher et du drame de Bir-Taouil, quand nous en connaîtrons les détails, soit lu par tous nos soldats dans toutes les casernes, par tous nos enfants dans toutes les écoles de France ? Nos voisins d'Allemagne ordonneraient certainement pareille lecture dans les leurs. — On se querelle vivement au sujet de l'école et des instituteurs. Une pierre de touche infaillible pour discerner le bon instituteur serait d'exiger

de lui qu'il lût et commentât ce récit devant ses élèves. Celui qui s'y refuserait ou qui le ferait en rechignant n'aurait pas volé sa mise à pied immédiate. A ceux, et je veux les croire encore nombreux, qui s'acquitteraient de ce devoir avec tout leur cœur, nous ne demanderions pas ce qu'ils enseignent par ailleurs ; on pourrait leur confier en toute sécurité le soin de former l'âme des petits Français.

26 février 1910.

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

PREMIÈRE PARTIE
Orient et Russie.

Stamboul et Salonique 3
Le scarabée de Karnak 15
Soir d'Éléphantine 29
Ce qu'on voit à la Tauride 40
Notes russes : les fêtes de Gogol à Moscou . . 53

DEUXIÈME PARTIE
Visions françaises.

La crise méridionale 71
Le sacre de Reims 109

TROISIEME PARTIE
Hommes d'État et Hommes de lettres

Constantin Nigra 123
Un témoignage d'outre-tombe : Pobédonostzef . 135
Le général Ignatiev 147
Le baron d'Aerenthal 160
Le jubilé de Tolstoï 166
La correspondance de Taine 180
Albert Sorel 191
Ferdinand Brunetière 202
Galliffet 226

Épilogue

Une grande année 239
Ceux de Bir-Taouil 249

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. — 10-72.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

APR 10 1987

APR 08 1987

CE

a39003 003937439b

CE PQ 2476
.V63R6 1910
COO VOGUEE, EUGE LES ROUTES.
ACC# 1228616